

L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME VI

QUÉBEC, DÉCEMBRE 1924.

No 4

*
* *Deux événements* *
*

*
* L'ANNÉE 1924 tire à sa fin ; dans quelques
*
* jours elle sera entrée dans le domaine
*
* de l'histoire. Si elle ne nous a pas
*
* apporté le bonheur que nous souhaitons
*
* et que nous souhaiterons encore
*
* longtemps, elle a tout de même vu se produire
*
* certains événements d'une grande importance
*
* pour la race. Deux de ces événements méritent
*
* particulièrement qu'on les souligne à l'heure où
*
* nous devons jeter un coup d'œil en arrière pour
*
* regarder ce que nous avons fait cette année.
*
* Nous avons nommé les voyages de l'Ouest et
*
* de l'Acadie et la naissance d'une association
*
* professionnelle catholique parmi les cultivateurs
*
* de notre province. N'y aurait-il eu que cela
*
* d'heureux cette année que 1924 n'aurait certain-
*
* nement pas manqué de fécondité.

Depuis des années les patriotes de chez nous, ceux des centres isolés, cherchaient à établir de plus fréquents contacts entre eux. Ils peinaient pour qu'un jour les distances et l'isolement disparaissent sous la poussée de visites fréquentes et d'une étude réciproque des besoins et espoirs des autres. Ces patriotes, convaincus que l'union fait la force, voulaient unir en un corps solide et dans une même pensée tous nos éléments catholiques et français.

L'année qui s'achève permet de croire que ce rêve d'hier est presque déjà une réalité. Soyons-en heureux.

Notre organisation sociale catholique qui a fait tant de progrès depuis quelques années, qui nous a donné cette bouillante, et pourtant bien sage association de la jeunesse catholique, ces actifs Voyageurs catholiques, des sociétés Saint-Jean-Baptiste en certains endroits beaucoup plus actives, et surtout, plus au fait des besoins présents et de l'action qui doit y répondre, ces admirables syndicats catholiques, devenus dès le lendemain de leur naissance un rempart puissant contre l'envahissement de l'étranger et de ses maximes dangereuses, n'avait pas encore pénétré la classe agricole.

Ce travail est en train de s'accomplir. Soyons-en doublement heureux.

*
* *

Le voyage de Liaison française dans les centres canadiens-français de l'Ouest, et celui du *Devoir* en Acadie constituent un événement qui marquera une étape dans le travail de consolidation des divers groupements de notre race. Ces visites ont fait un bien que nous sommes absolument incapables de calculer.

Le groupement central, la province-mère a rendu visite à ses enfants éloignés, leur apportant la parole d'encouragement qui arrive toujours à point pour remettre du cœur au ventre, quand on doit continuellement lutter sur tous les terrains pour conserver des droits essentiels. Vivre au milieu d'une majorité qui nous dédaigne et nous raille, qui nous nie souvent même le droit à la vie, deviendrait facilement décourageant si une bonne parole, une chaude poignée de main ne venait pas de temps à autre relever les enthousiasmes. A force de se voir traqué, on est souvent porté à croire que

notre infortune est le fait de toute la race et que tôt ou tard il faudra disparaître. L'arrivée de groupes heureux des nôtres qui viennent sympathiser avec nous, partager nos peines et nous promettre leur entier appui, redonne du courage et fait oublier la misère passée. On est bientôt prêt à recommencer vigoureusement une lutte épuisante, mais nécessaire.

Des voyages comme ceux qui ont eu lieu en 1924 ne seront pas facilement oubliés. Permettant aux membres de la grande famille de renouer connaissance, ils rendent cette famille plus forte.

On nous promet que 1925 verra d'autres voyages semblables. Il n'est pas improbable, même, que la mère ayant été voir ses filles, les filles commencent cette année à revenir se retremper à la maison paternelle.

Souhaitons vivement que la série de ces visites s'allonge.

*

* *

Les cultivateurs de la province, souffrant durement de la crise économique qui passe, et souffrant d'autant plus qu'ils étaient isolés et donc plus exposés à tomber les victimes de la spéculation, ont lancé, au cours de l'été dernier, l'idée de tenir un grand congrès agricole. Le terrain étant évidemment préparé par l'expérience acquise à la vue des résultats très appréciables obtenus par les autres classes, les cultivateurs répondirent de tous les coins de la province : présent.

Et on vit, spectacle unique encore à date, plus de 2,000 cultivateurs, représentant toutes les municipalités agricoles et toutes les régions de colonisation, se réunir à Québec les premiers jours d'octobre dernier. A causer avec ces délégués, on sentait vite qu'il n'y aurait pas à discuter longuement pour les organiser en une association professionnelle catholique. Ils avaient étudié le projet chez eux et avaient été choisis par leurs confrères pour venir demander la formation d'une telle association.

Les règlements et la constitution de la nouvelle organisation furent adoptés et maintenant, les groupes locaux se forment sous l'action de l'Exécutif nommé par le Congrès. A moins d'événements malheureux qu'il est actuellement impossible de prévoir, un congrès réunira désormais, chaque année, les représentants de la

classe agricole. Et ces derniers étudieront à la lumière de la doctrine sociale de l'Église catholique, de même qu'à celle des meilleurs principes économiques, les besoins de leur groupe si important.

La nouvelle association, comme ses sœurs plus âgées, ne fera pas de merveilles dès le début. Si elle sait se donner les chefs sages qui savent la guider elle y arrivera, car elle porte en elle de nombreuses et précieuses promesses d'avenir. Et que pouvons-nous faire de mieux que de travailler pour l'avenir ?

Le jour où nos groupes sociaux seront ainsi tous bien organisés pour étudier sagement leurs problèmes particuliers, notre race comptera sur tous les points de puissantes forteresses capables de la défendre, en tout temps et en tout lieu, contre les ennemis du dehors qui se présentent sous diverses formes.

*

* *

Nous n'avons pas voulu étendre plus notre examen de l'année 1924. Ces deux événements suffisent à montrer que nous ne faisons pas machine en arrière. Ils nous indiquent au contraire que nous savons graduellement rendre notre organisation plus parfaite et plus forte.

D'autres faits nous montreraient certainement que sous de nombreux aspects il y a eu progrès, mais ceux-là suffisent à nous convaincre que nous n'avons pas perdu notre année et à nous encourager à demeurer au travail, confiants que l'année qui va commencer sera plus féconde encore.

Thomas POULIN.

LA PROVIDENCE

Aux premiers jours de l'hiver, un arbuste couvert de neige secouait impatiemment ses branches. "O neige, s'écriait-il, tu es trop froide pour moi, je ne saurais te souffrir."

La neige tomba sur une grande semence qu'elle recouvrit. Bientôt le vent du nord commença à souffler, et les branches dénudées de l'arbuste se gelèrent. Le printemps venu, elles ne portèrent point de feuilles, tandis que le grain de semence devint une plante superbe. Et l'arbuste en gémissant : "O Providence, dit-il, je reconnais, trop tard hélas, cette vérité : quand vous nous envoyez un petit mal, c'est pour notre bien ; vous voulez ainsi nous en faire éviter un plus grand."

[L'Ange Gardien.]

LA PIERRE DU DIABLE

CONTE DE NOËL

J'AVAIS bien huit ans que je n'avais pas encore assisté à la messe de minuit ; et, cependant, j'étais enfant de chœur !

Mais mon excellente mère, dans sa tendre sollicitude extrême pour son premier né, n'avait jamais voulu céder sur ce point à mes prières, non plus qu'aux demandes réitérées que je n'avais eu garde de lui faire adresser par M. le curé, notre voisin et notre ami.

Or, le 24 décembre 18... comme il était de coutume de le faire chaque année ce jour-là, après le souper, les amis de la famille vinrent passer la veillée à la maison, pour attendre la messe de minuit.

On mangea des marrons en buvant du cidre ; puis on prit une tasse de thé, et l'on partagea plusieurs oranges.

Vers dix heures, lorsqu'on entendit les premiers pas des gens des hameaux arrivant dans le bourg, la conversation devint générale et porta naturellement sur la fête du jour de Noël.

En ce temps-là, bien qu'il n'y ait guère longtemps encore, on croyait dans nos pays, ou plutôt on ne se gênait pas pour faire montre de ses croyances.

Aussi, n'était-ce point avec ces airs de scepticisme et d'incrédulité, voire de raillerie, qu'on rencontre partout de nos jours, aussi bien à la campagne qu'à la ville, que les hommes parlaient de la religion, de ses dogmes, de ses mystères et de ses pratiques.

Chacun, au contraire, s'en entretenait avec respect, sans toutefois, comme c'était le cas pour la grande fête de Noël, que la plus franche gaieté cessât de présider à l'entretien.

La conversation était alors comme le reflet de ces vieux airs, enjoués, naïfs et pieux à la fois, que chantaient nos pères, et que, depuis des siècles, les bergers entonnaient, au milieu du silence de la nuit froide de décembre, en se rendant à la messe de minuit.

Je me rappelle encore quelques-uns de ces vieux "Noëls" que ma mère fredonnait souvent pour m'endormir, et que ce soir-là, les bergers des hameaux, en passant devant notre porte, chantaient à perte d'haleine, pendant que leurs sabots résonnaient en cadence sur la terre durcie par la gelée.

Les bandes joyeuses se succédaient d'instant en instant, plus nombreuses à mesure qu'approchait l'heure de l'office divin, faisant entendre les joyeux refrains, tout imprégnés de la joie causée au monde par la venue du Sauveur.

Mon père en vint alors tout naturellement aux légendes de Noël.

Alors mon attention fut plus grande encore.

Je m'approchai tout doucement de ma mère, et me serrai vivement contre elle, comme pour lui demander de me protéger, si les personnages mystérieux qui figuraient dans les récits que faisait mon père venaient à paraître.

Parmi ces légendes, il en était une surtout qui me causait une bien grande frayeur, chaque fois que je l'entendais raconter.

Il y avait, non loin de chez nous, derrière le jardin, un petit bois qu'on appelait le *Bois des Brosses*. D'où lui venait ce nom ? Je ne l'ai jamais su. Mais ce que je savais, pour l'avoir entendu dire par les gamins de mon âge, c'est que dans ce bois se trouvait une grande pierre plate, plus grande et plus large que la porte de l'école, polie et blanche en dessus comme du marbre, qu'on appelait la *Pierre du Diable*.

Sur ce point, j'étais plus ferré en étymologie qu'en ce qui concerne le nom du bois, et mon père ne m'apprit rien quand il raconta la légende suivante :

"Pendant la nuit de Noël, dit-il, au moment où le prêtre prononce le premier mot de l'Évangile de la messe de minuit, la pierre blanche se soulève et laisse libre l'entrée d'un souterrain, dans lequel se trouvent entassés des monceaux d'or et de pierres précieuses, de véritables trésors enfin. Alors, tout chrétien peut pénétrer dans le souterrain, et prendre d'or et de pierres tout ce qu'il veut. Mais il doit se hâter de regagner l'entrée, car au moment où le prêtre dit les derniers mots de l'Évangile, la pierre reprend sa place primitive et ferme l'entrée du souterrain, dans lequel le malheureux reste à jamais enfermé.

— On dit même, ajouta une de nos voisines, avec une certaine frayeur dans la voix, que c'est ainsi que sont morts deux ou trois hommes du pays, qui ont disparu subitement et qu'on a jamais revus."

Et la brave femme cita les noms de ces infortunés, que la cupidité avait sans doute conduits dans le souterrain mystérieux du Bois des Brosses et qui n'en étaient jamais sortis.

On pense si je prêtais une oreille attentive à la conversation.

Assis sur un tabouret à côté de ma mère, dont je tenais la robe dans ma main, au moment où la voisine parla des malheureux hommes disparus dans le souterrain, je me serrai si fort contre elle que la pauvre femme s'aperçut de ma frayeur,

et qu'elle fit signe à mon père et aux autres de se taire.

“ Il est onze heures, dit alors mon père ; cet enfant doit avoir envie de dormir, il faut le coucher.”

Et, après m'avoir fait embrasser tout le monde, ma mère me conduisit dans la chambre à côté et me mit dans mon lit, où une bouteille d'eau chaude m'attendait.

Puis, après avoir bordé soigneusement mes couvertures, ainsi qu'elle le faisait chaque soir, elle m'embrassa trois fois comme elle seule savait m'embrasser, tira les rideaux du lit, et s'en alla rejoindre la compagnie, en laissant entr'ouverte la porte de la chambre et en me disant :

“ Dors bien ; si tu es sage, le Petit Jésus apportera quelques choses cette nuit dans tes sabots. Je les mettrai dans la cheminée avant de me coucher.”

Pendant quelque temps, je voulus chercher à comprendre la conversation qui continuait dans la grande pièce entre mon père et ses amis ; mais ma mère leur avait sans doute fait signe de parler bas, car je ne pus rien saisir de ce qu'ils disaient.

Peu à peu le sommeil me gagna.

Je vis passer confusément devant moi la *Pierre du Diable*, qui se soulevait doucement... puis le Petit Jésus, avec de gros sacs de bonbons sous le bras...

Je fermai les yeux et m'endormis au moment où une troupe de bergers passait le long de la maison en chantant à tue-tête :

Colin lui porte un agnelet,
Son petit-fils un pot de lait
Et deux moineaux dans une cage.

.....
.....
.....

Les chants des bergers avaient cessé dans la rue, devenus déserte ; aucun bruit de voix ne se faisait plus entendre dans la pièce à côté.

Tout le monde était à la messe de minuit.

Je me levai doucement, et j'allai regarder par l'entrebâillement de la porte.

La vieille servante de la maison, qu'on avait laissée pour me garder, dormait, assise sur une chaise, au coin du feu, et le grincement que fit la porte en se refermant ne la réveilla même pas.

Je m'habillai à la hâte, et, bien emmitoufflé dans un large cache-nez, avec lequel on entortillait ma tête quand je sortais le soir, j'ouvris sans bruit la porte de la chambre donnant sur le jardin, et je partis.

L'air vif de la nuit me saisit et fit larmoyer mes yeux.

Je traversai rapidement le jardin, dont les allées toutes blanches gardèrent la trace de mes pas.

Puis, arrivé au fond, je passai par une brèche de la haie, que je connaissais bien pour l'avoir franchie assez souvent, en jouant avec mes camarades, et me trouvai en rase campagne.

J'étais alors séparé seulement du bois des Brosses par quelques centaines de mètres de plaine blanche, sur laquelle se dressaient, par-ci par-là, de grands troncs d'arbres isolés, dont les branches dépouillées se profilaient sur le ciel blanc.

Je marchais résolument, courant presque, respirant à peine, insensible au froid qui m'aiguillonnait, n'ayant qu'un souci, celui d'arriver au bois avant qu'il fût trop tard.

Car j'avais décidé d'aller, moi aussi, au souterrain de la *Pierre du Diable* et de faire ce que personne encore n'avait fait : d'en sortir possesseur du trésor qu'il renfermait.

Oh ! alors, je serais riche, bien riche, et l'emploi de ma fortune était tout trouvé.

J'en donnerais la plus grande partie à mon père et à ma mère, qui n'auraient plus besoin de travailler comme ils le faisaient, et que je rendrais ainsi bien heureux.

Quant à moi, je me voyais déjà en possession de tous les jouets magnifiques que j'avais admirés, le jour du dernier marché au *Paradis des Enfants* de la ville voisine.

J'avais des chevaux, des voitures, des canons, des fusils, des sacs de soldat et aussi, — oh ! c'était surtout cela qui me comblait de joie, — un bel uniforme de cuirassier, avec casque, cuirasse et sabre dorés, polis et brillants, dont je rêvais toutes les nuits.

Jusque-là je n'avais pas eu peur.

Je découvrais la plaine à perte de vue, et rien n'apparaissait à l'horizon. Tout était blanc partout.

Cependant, quand je voyais un arbre sur mon chemin, je m'en éloignais un peu, craignant que quelqu'un ne fût caché derrière, pour m'arrêter et m'empêcher d'aller plus loin.

Enfin, après cinq minutes de course environ, j'arrivai près de la lisière du bois dont les arbres, comme s'ils eussent été passés à la chaux, se confondaient avec le reste de la nature, qui m'apparaissait uniformément blanche de tous côtés.

A ce moment, le cœur commença à me battre bien fort ; la peur me gagna, et j'eus une violente envie de prendre mes jambes à mon cou et de retourner à la maison.

Mais je fis un suprême effort sur moi-même.

Le casque et la cuirasse du *Paradis* de C... me passèrent comme un éclair éblouissant devant les yeux, et cette rapide vision me rendit tout mon courage.

Je jetai un coup d'œil sur le village, dont l'église m'apparut toute resplendissante de lumière au milieu de la nuit, et il me sembla vaguement entendre comme le chant lointain du *Gloria in excelsis*.

Le moment de l'Évangile approchait. J'entrai dans le bois et gagnai rapidement l'endroit où se trouvait la *Pierre du Diable*.

Après quelques instants de tâtonnements à travers les arbres et les broussailles qui craquaient sous mes pieds et me causaient une peur effroyable, j'arrivai enfin au lieu désigné.

La pierre n'avait pas bougé.

Je poussai un soupir de satisfaction, mélangé d'une certaine dose d'appréhension que j'aurais mauvaise grâce à vouloir nier.

Puis, j'attendis, couvant du regard la pierre mystérieuse, dont la neige épaisse dessinait les contours, formant comme le dessus d'une de ces tombes blanches que j'avais vues au cimetière du village.

Un frisson parcourut tout mon corps, et, de nouveau, l'idée de fuir me traversa l'esprit.

Mais à peine avais-je eu le temps de m'arrêter à cette pensée que je vis l'énorme pierre se soulever lentement, en déchirant le tapis blanc qui la recouvrait.

Je restai cloué sur place, les yeux fixés sur l'ouverture béante qui s'agrandissait de seconde en seconde, à mesure que la pierre tournait sur elle-même, comme mue par une charnière invisible et puissante.

Quand elle eut repris son aplomb sur son côté inférieur, elle s'arrêta et ne bougea plus.

Au même instant, une vive clarté jaillit de la terre, et, à quelques mètres à peine au-dessous de moi, en me penchant un peu, je vis miroiter des monceaux d'or et scintiller des tas de diamants...

Sans perdre un instant, je descendis la pente douce qui conduisait au trésor merveilleux et me mis aussitôt en devoir d'y puiser à pleines mains.

Mais quoi prendre ? J'hésitais entre l'or dont les reflets fauves exerçaient sur moi une sorte de fascination, et les diamants, dont les éclats éblouissants m'aveuglaient presque.

Enfin, après quelques secondes de réflexion, je résolus de prendre de l'un et de l'autre autant que j'en pourrais porter, puis de me sauver au plus vite.

Tout à coup, une idée me traversa l'esprit. Puisque la pierre ne s'était pas replacée après ma descente dans le souterrain, si j'en profitais pour faire plusieurs dépôts sur le sol du bois ; après, quand la pierre aurait repris sa place, j'aurais toujours le temps de cacher ce que je ne pourrais emporter, pour revenir le prendre ensuite en plusieurs fois. Car les lingots que je touchais étaient si lourds que, d'un seul, j'avais ma charge. Et, quant à n'en prendre qu'un seul, avec quelques poignées de diamants dans mes poches, ce n'était vraiment pas la peine d'avoir couru tant de dangers pour si peu.

Aussitôt pensé, aussitôt fait. Je pris un lingot et le montai sur le bord du trou où je le déposait.

Puis je recommençai l'opération plusieurs fois, jusqu'à ce que le tas me parût constituer une fortune respectable.

Alors, je descendis une dernière fois au fond du souterrain, pour remplir mes poches avec ces pierreries merveilleuses, dont les facettes éblouissantes n'avaient cessé de m'éclairer, depuis que la pierre s'était soulevée.

J'en bourrai rapidement, et sans choisir, toutes mes poches, à les faire éclater.

Puis, tout heureux en songeant aux belles choses que j'allais pouvoir acheter avec ma fortune, je me retournai pour gagner l'entrée du souterrain...

Horreur !... La *Pierre du Diable* achevait de se replacer !... A peine si je pus entrevoir quelques derniers brins d'herbes cristallisés par le froid du dehors !

J'étais enfermé pour toujours dans le terrible souterrain d'où personne n'était encore revenu ! J'étais perdu à jamais !... Le tapis de neige qui recouvrait la terre allait devenir mon drap mortuaire, mon linceul !... Adieu fortune ; adieu, cuirasse brillante et casque doré ; adieu, aussi, parents bien-aimés !

Et des larmes amères se pressèrent au bord de mes paupières...

Quand la pierre s'était replacée, la vive clarté qui illuminait le souterrain avait disparu ; j'étais dans l'obscurité la plus complète, j'eus encore peur davantage.

Bientôt il me sembla entendre un bruit de pas s'avancant vers moi. Je crus voir le Diable lui-même qui cherchait à me saisir avec ses doigts crochus.

Une pensée suprême traversa alors mon esprit ; j'appelai à mon secours le bon Jésus de Noël :

" Petit Jésus ! Petit Jésus ! " m'écriai-je en sanglotant...

Tout transi de peur, j'ouvris les yeux, et je vis ma mère qui me regardait avec inquiétude :

" Pourquoi pleures-tu ? dit-elle en m'embrassant. Tiens, vois ce que le bon Jésus t'a apporté ! "

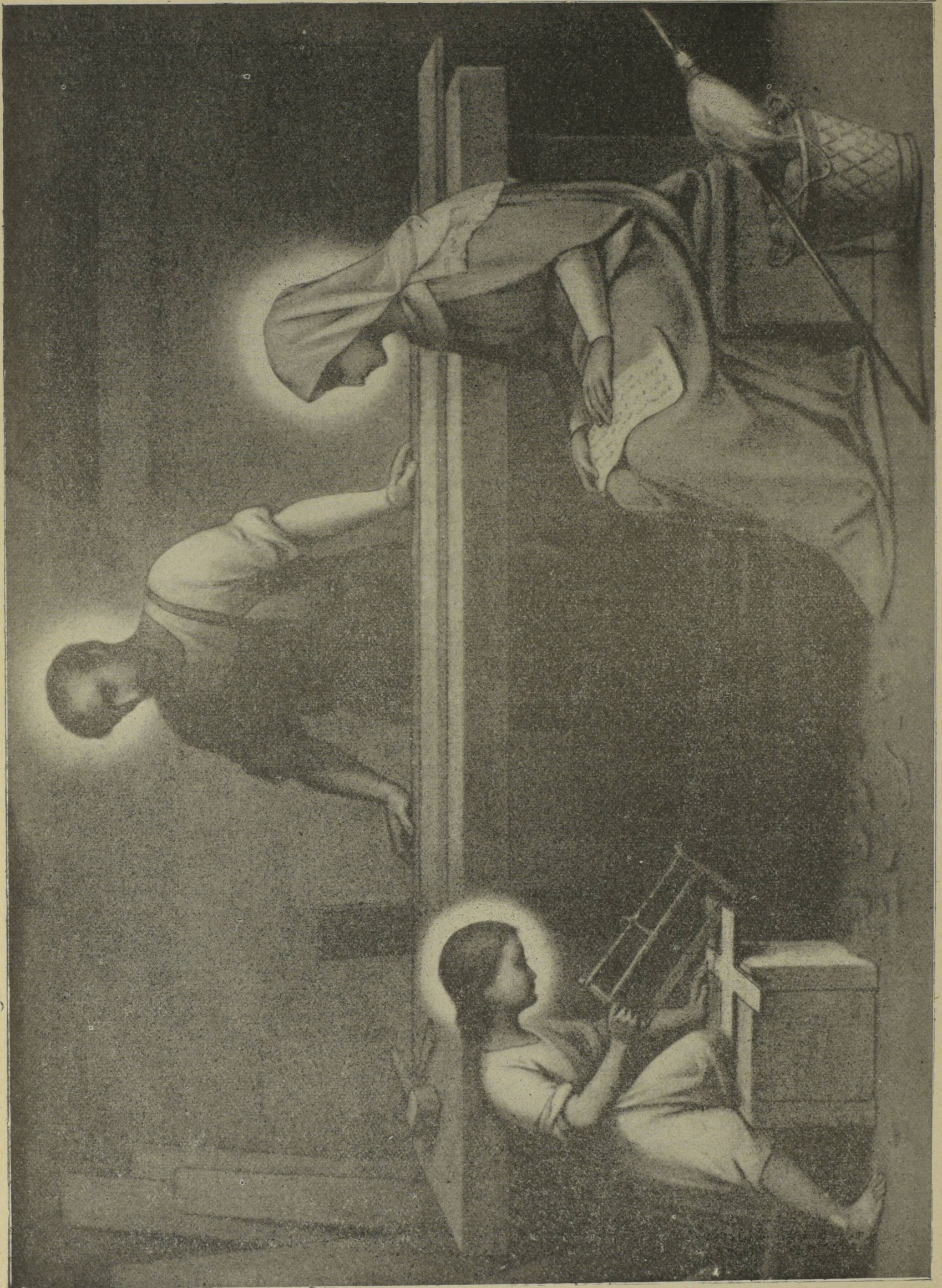
Et elle me montrait mes souliers des dimanches et ceux de tous les jours, bondés de gâteaux et de bonbons.

A côté d'elle, j'aperçus mon père, cachant derrière lui quelque chose de brillant ; il s'approcha pour m'embrasser.

O joie ! C'étaient le casque et la cuirasse de mes rêves !...

Je n'avais pas quitté mon petit lit. Tout ce qui s'était passé ne s'était heureusement passé qu'en rêve.

Depuis ce temps, je vais chaque année à la messe de minuit, et je dis à qui veut l'entendre combien je trouve absurdes ces légendes qui ne reposent sur aucun fondement de vérité, et combien je trouve plus absurde encore qu'on les débite devant des enfants, car c'est là fausser leur imagination et leur inspirer des frayeurs qui peuvent, parfois, être des plus nuisibles à leur santé.



L'ATELIER DE NAZARETH. Tableau d'ANT. CISERI.

Le pendu



TRÈS original, le docteur X... , tenait à se rendre compte de tout par lui-même. Un jour, ayant entrepris d'écrire un livre sur la pendaison, il s'avisa de vouloir éprouver par lui-même les sensations dont il allait entretenir ses lecteurs.

Il appela donc son domestique indigène Abdou et lui tint à peu près ce langage : " Mon cher Abdou, je te sais intelligent, actif, apte, et je réclame ton concours pour une opération difficile. Voici ce dont il s'agit : Tu vois ce gros clou ; je vais y attacher une corde et me pendre moi-même. Tu me laisseras ainsi pendu quelques secondes et, dès que je te le dirai, tu couperas la corde avec le couteau que voici." Quoique ne comprenant pas le motif de cette cérémonie bizarre, Abdou, en bon et fidèle domestique, acquiesça et le docteur commença l'opération.

Une fois pendu, il goûta fort bien les sensations, voire même les délices de la pendaison et, quand il en eut assez, voulut aviser le domestique ; mais ses membres et sa langue n'obéirent plus à sa volonté, et tandis qu'il rendait le dernier soupir, Abdou, qui constatait quelque chose d'anormal, s'empressait de couper la corde. Il était trop tard, le docteur était allé dans l'autre monde terminer son livre en vingt-six chapitres...

... Je connais tel ou tel jeune homme qui imite volontiers l'originalité, sinon la folie du docteur. Il est jeune, la vie s'ouvre belle et large devant lui, il sent couler dans ses veines un sang frais et vigoureux, alors il se dit : je veux m'amuser, je veux, moi aussi, goûter les sensations du plaisir.

Les cinémas donnent de jolis films, *tout pleins* de belles choses. Eh ! bien, j'irai au cinéma. Le théâtre, tant par les costumes, je veux dire plutôt l'absence de costume, que par le sujet des pièces, emplit le cœur d'une petite *émotion*. Eh ! bien, j'irai au théâtre. Les romans verts, bleus ou rouges ouvrent des horizons nouveaux. Eh ! bien, je lirai les romans verts, bleus et rouges. Et puis, je danserai, je foxtrotterai, je jazzbanderai et puis...

Mais... n'avez crainte, je ne veux pas franchir la dernière étape, je veux me garder pur. Je m'amuse sans faire *précisément* le mal, et, ma foi, je m'arrête juste à temps.

Et alors, qu'arrive-t-il ? Le petit jeune homme voudra s'arrêter à temps, comme le docteur, et comme le docteur, sa volonté *affaiblie* ne pourra plus se faire obéir.

Il sera trop près du précipice ; son passé sera trop lourd de concessions coupables et de petites faiblesses. Mise brusquement devant une occasion un peu violente, sa pauvre âme, qu'il a si

peu soignée, si peu *ménagée*, ne résistera pas et tombera comme un fruit mûr.

... Et pourtant, il voulait s'arrêter à temps, il ne voulait pas franchir la dernière étape.

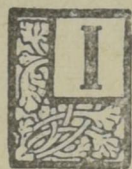
Et vous et moi, qui l'aimions bien, ce pauvre jeune homme, nous courrons à son secours, comme Abdou courait au secours du docteur. Et, comme Abdou, nous arriverons trop tard, car le mal aura fait son œuvre lentement, *sournoisement*, mais sûrement.

Et vous et moi, le cœur brisé, nous assisterons impuissants à la ruine morale de ce bon petit jeune homme qui ne voulait pas faire le mal et qui voulait s'arrêter *juste à temps*.

(Les jeunes)

J. NAHAS.

L'apostat



IL s'appelait Ghébré-Mikael (serviteur de saint Michel). Il avait vingt ans. Récemment amené à la foi, en même temps que son frère, il était dans toute la ferveur des débuts d'une conversion.

Tireur remarquable, on l'appelait de partout pour débarrasser le pays des hyènes ou des léopards. Une fois même, on le vit pénétrer hardiment dans une caverne pour y poursuivre un léopard qu'il n'avait que blessé et dont il voulait la peau.

Sa valeur l'avait fait remarquer du ras Sebeath, gouverneur de la province, qui l'aimait, mais qui ne pouvait pas lui pardonner d'avoir embrassé la religion des " Frendjis ".

Il ne cessait de le poursuivre de ses sarcasmes et de ses menaces. Un jour, il lui dit :

" Tu vas me faire le plaisir de renoncer à ta foi.

— Jamais !

— Je saurai t'y contraindre.

— Non.

— Tu le verras !

— Oui, on verra. Mon corps est à vous, mais mon âme est à Dieu."

Une autre fois, il le fit venir devant une grande assemblée publique et lui dit :

" Ghébré-Mikael, jusqu'ici, j'ai patienté. Le temps de la patience est fini. Écoute-moi bien. Si demain matin tu n'as pas renoncé à ta religion maudite, je pille ton village et j'y mets le feu. Tous tes parents seront exilés, et je te jeterai dans les fers."

Le lendemain matin, en face de la même assemblée, il le fit venir.

" Eh bien ! quelle est ta réponse ?

— Je suis catholique.

— Et tu n'as pas pitié de tes parents, de ton village ?

— Si, mais mon âme avant tout.”

Le ras, furieux, se leva et donna l'ordre aux soldats d'aller piller le village et d'y mettre le feu.

Ghébré-Mikael restait impassible.

Ses parents, son père, sa mère, tous les habitants du village étaient là : à genoux, à ses pieds, une grosse pierre au cou, ils le suppliaient d'avoir pitié d'eux.

Le jeune catholique pleura, mais ne broncha pas.

Le ras, alors, voulut tenter un dernier moyen. Il le fit venir près de lui, sous sa tente, et là, seul, lui, le grand ras, se jeta à ses pieds, lui saisit les genoux et le supplia encore de renoncer à sa foi.

Ghébré-Mikael se mit à pleurer. C'est inouï, dans les mœurs abyssines, qu'un grand ras puisse s'humilier à ce point ; la tentation fut trop forte pour ce jeune soldat, qui avait pour son chef une vénération étrange... et il céda.

“ C'est bien ! lui dit le ras ; maintenant, je vais te récompenser. Je te donne tout ce que tu voudras.

— Je ne veux rien !

— Je te donne autant de thalers que tu voudras !

— Je n'en veux pas !

— Je te donne deux pays dont tu seras le chef.

— Je n'en veux pas !

— Que veux-tu donc ?

— Laissez-moi pleurer ! ”

*

* *

Trois jours après, durant la nuit, j'entendis frapper à ma porte. C'était Ghébré-Mikael.

“ Père, me dit-il, je n'en puis plus ! Depuis que j'ai renié ma foi, j'étouffe ! Il me semble à chaque instant, que le ciel va s'ouvrir et que je vais être foudroyé ! Réconcilie-moi, pardonne-moi ! ”

Le lendemain matin, — c'était un dimanche, — grande fut la joie de nos catholiques de le voir s'avancer à la Table Sainte. Après la messe, je lui remis quelques cartouches, des provisions, et il s'enfuit dans le désert.

Avant midi, la nouvelle était connue partout. De soldats partaient dans toutes les directions avec ordre de le ramener mort ou vif. Mais il connaissait trop bien le pays. Il resta caché un mois, sortant la nuit seulement pour chasser et boire l'eau du torrent.

Un matin, il arriva près de son village. Aussitôt on poussa le cri d'alarme... et il disparut.

Deux mois après, il revint, de nuit, en rampant pénétra dans sa cabane pour y revoir sa femme et son petit enfant. Il croyait n'avoir pas été aperçu. Mais, au petit jour, quand il voulut sortir, une bande de mégères fonça sur lui, le prenant par les pieds, par la toge. Il les bouscula toutes de la crosse de son fusil et, délivré, il allait passer par la porte du petit enclos entourant sa cabane, quand il vit un de ses parents, la lance à la main, qui l'attendait. Sans perdre son sang-froid, il bondit de l'autre côté bousculant encore les mégères qui s'étaient rapprochées, et sautant un mur, il put s'évader.

Et ce fut la chasse à l'homme. Tout le village courut pour le reprendre. Plusieurs fois, épuisé, il faillit être cerné. Mais il réussit quand même, vers midi, à leur échapper.

Finalement, nous pûmes obtenir sa grâce, et il revint chez lui, ayant pour sa religion, disait-il, “ un amour bien plus fort qu'auparavant ”.

R. P. J. BAETEMANN.

Si un ange nous apparaissait dans sa gloire, nous mourrions ; et un degré de grâce et d'amour surnaturel est plus élevé que toutes les beautés et toutes les grandeurs purement naturelles des anges.

Mgr SAUVÉ, S.S.



Father John's Medicine est un remède sûr pour enfants parce qu'il est exempt d'alcool et de drogues dangereuses.

C'est le moment de vous débarrasser de cette toux pendant que votre faculté de résistance est suffisante pour vous permettre de repousser les germes de maladies dangereuses. Father John's Medicine fournit les éléments nutritifs qui refont les tissus, redonnent un sang pur et riche et communiquent les forces requises pour repousser les rhumes.

UNE FILLE PAUVRE D'AUTREFOIS

Rose de Launay

SIL est vrai que le récit des malheurs d'autrui nous console tant soit peu de nos propres malheurs, je conseille vivement à jeunes et vieilles filles instruites, mais sans dot et en quête d'une situation, de relire les *Mémoires de Mme de Staël de Launay*. Elles apprendront là que, même avec beaucoup de vertu, d'intelligence, de savoir et de mérite, même en observant une ligne de conduite avisée et prudente, il n'était guère plus facile aux filles pauvres d'autrefois qu'à celles d'aujourd'hui de sortir d'une condition obscure et précaire pour se faire, si modeste fût-elle, une petite place dans le monde...

*

* *

Marguerite-Jeanne Cordier, dite Rose de Launay, naquit à Paris le 30 avril 1684. Elle était encore enfant lorsque son père, artiste peintre, partit pour l'Angleterre, abandonnant elle, sa mère et sa sœur. Après diverses épreuves, la dame et ses deux filles se retirèrent à Rouen, au couvent de Saint-Louis.

Sa mère morte, la petite Rose de Launay, d'esprit vif et de mine éveillée, devient l'enfant gâtée de l'abbesse et des religieuses. Sans faire grand progrès, elle apprend le chant, le clavecin et la danse. Par contre, elle aime passionnément la lecture, montre une singulière aptitude pour les sciences et se pique, toute jeune qu'elle est, de comprendre Descartes et Malebranche. Adulée et choyée, elle vit heureuse jusqu'au jour où l'abbesse mourut. Or, sa protectrice disparue, l'orpheline est sans ressources...

Il lui faut chercher *une condition*, c'est-à-dire "mendier de porte en porte la protection de gens à qui elle est inconnue, subir leur examen et leurs froids dédains". Quoi de plus pénible pour une jeune fille qui, considérée comme l'*objet principal* du couvent, mettait, pour un soupçon de migraine, supérieure, bonnes Sœurs et toute la maison en émoi.

Aucune de ces humiliantes démarches n'aboutit. Peut-être Rose de Launay aura-t-elle plus de chance à Paris ? Elle part. Et la voici, après avoir porté ses lettres de recommandation à leur adresse, qui rentre dans sa mansarde d'hôtel garni et craintivement s'y blottit en attente vaine. Elle s'effare de voir sa bourse vide ; elle s'effare plus encore de se sentir seule, ignorée, perdue dans ce si petit coin de l'immense ville. La faim est à la porte, la tristesse s'installe au logis. D'inquiétude et de dégoût, la malheureuse s'alite et la mort s'assoit à son chevet.

— J'espérais bien mourir, nous dit Mlle de Launay, mais on ne meurt jamais à propos.

*

* *

Ici apparaît, esquissée en traits incisifs, l'inoubliable silhouette d'une femme de première qualité : Mme la duchesse de la Ferté. Peint d'une observation que deux siècles n'ont pas vieillie, c'est le type amusant d'une grande mondaine, affairée, importante, étourdie et fantasque. Dans les salons, au théâtre, à la promenade, partout où il est à la mode de se faire voir et entendre, elle volète, bourdonne et joue la mouche du coche.

Placée chez cette grand dame, la sœur de Mlle de Launay parle de sa cadette, expose ses malheurs, vante son éducation et son instruction. La duchesse de la Ferté prend feu. Sans avoir parlé à l'orpheline, sans même l'avoir vue, elle court fiévreusement à Paris pour annoncer au monde entier sa découverte d'une fille-prodige, d'un trésor sans prix, d'une huitième merveille ! S'échauffant l'imagination à mesure qu'elle exagère, Mme de la Ferté clame d'emblée que Mlle de Launay sait tout ce qu'on peut savoir et même davantage. Il n'est qu'une seule gouvernante digne d'élever la fille de Mme la dauphine, c'est Rose de Launay ! Notez que Mme la dauphine ne donne encore à M. le dauphin que des espérances et que personne au monde ne peut deviner si cet espoir sera fille ou garçon. La pétulante duchesse n'en va pas moins son train.

La nouvelle propagée, notre grande dame s'avise qu'il est temps que sa protégée lui vienne faire sa révérence. C'est pour l'orpheline une émotion mêlée de grand embarras, car elle n'a plus rien de présentable à se mettre sur le dos. Une personne obligeante lui prête des vêtements, mais pour trois heures au plus. Mlle de Launay, ajustée à la hâte, se présente au lever de sa bienfaitrice qui, n'ayant pas le réveil mauvais, daigne la juger charmante :

— Vous voilà tout à propos pour m'écrire mes lettres ! s'écrie la duchesse.

Mlle de Launay s'en défend ; mais, couvrant toute objection d'un "torrent" d'explications incohérentes, Mme de la Ferté lui fait donner de l'encre, une plume, du papier. Et, sans plus ample informé, elle ordonne au secrétaire improvisé de se débrouiller avec amis et gens d'affaires. Mlle de Launay, ahurie d'abord, prend bientôt le parti de s'en remettre au hasard et confie bravement à l'avocat ce qui concerne le procureur. La duchesse n'en exalte pas moins son style incomparable.

Habillée à présent et attendue à Versailles, elle monte en carrosse. La portière fermée, Rose de Launay respire et se croit quitte. Mais la duchesse est saisie d'une subite inspiration :

— Montez, Mademoiselle, je vous emmène ; je veux vous faire voir !

La pauvre fille, songeant aux vêtements empruntés qu'il faut rendre au plus tôt, demeure pétrifiée. Mais la dame n'admet aucune excuse.

En chemin, cette étonnante personne pose mille questions dont jamais elle n'attend la réponse ; elle espère que Mlle de Launay, sachant tant de choses, pourra lui " tirer " son horoscope (elle adore cela). Et, pour achever le trajet d'agréable façon, elle raconte ses rêves !

A Versailles, Mlle de Launay est promenée partout. Après visite du palais et des jardins, il lui faut, dans la foule, assister au souper du roi. Ensuite, la duchesse, sans d'ailleurs prier jamais la jeune fille de prendre un siège, présente son phénomène à ses amies.

Vous allez voir, Mesdames, comme elle parle ! Allons, Mademoiselle, parlez !

La malheureuse rougit, se trouble. Alors, ainsi qu'elle ferait pour une chanteuse à qui l'on veut indiquer l'air qu'on souhaite entendre, Mme de la Ferté ajoute :

— Parlez un peu religion. Après, vous nous direz autre chose.

Et, toujours debout, il faut que la pauvre fille péroré. Elle rentre à Paris à demi morte de fatigue.

Cette scène ridicule se répète partout, partout Mlle de Launay est exhibée " en singe qui fait des tours ".

*

* *

Cependant, aucune condition stable n'est offerte. Une modique pension tirerait la jeune fille d'affaire ; mais, dès qu'on parle d'argent, plus personne ! Mme de la Ferté en " fulmine ". Ses louanges restant sans résultat, elle déclare :

— Dieu merci, ma chère enfant, je suis assez grande dame pour faire votre fortune sans avoir besoin des autres ! Je vous prends chez moi. Vous y serez mieux que partout ailleurs !

C'était, on le conçoit, tout ce que Mlle de Launay redoutait le plus au monde. L'orpheline demeure sans mouvement, sans parole, atterrée. La duchesse est heureusement trop agitée pour rien observer.

Une nouvelle idée passe par la tête de Mme de la Ferté. Elle se rend à Sceaux chez Mme la duchesse du Maine, Altesse Sérénissime et princesse du sang. Bien entendu, elle y traîne sa protégée. Là encore, selon sa coutume, elle vante son *prodige* avec un tel excès que, accoutumée aux exagérations de son amie et d'ailleurs " très rarement attentive à ce qui ne l'intéresse pas ", la duchesse du Maine ne prend pas la peine d'écouter. Présentée, Mlle de Launay est à peine regardée.

Cette fois, la protectrice n'hésite plus : couvrant sa protégée de caresses, la comblant de promesses, elle la mène au couvent... et l'y

laisse ! Rose de Launay ne l'eût pas trouvé mauvais si, en l'oubliant là, la duchesse n'avait aussi oublié de payer sa pension.

Peu après, sur le bruit que la *merveille* va entrer chez Mlle de Clermont, la duchesse du Maine se ravise :

— Si cette fille a tant de mérite, pourquoi ne pas la prendre et la charger de l'éducation de Mlle du Maine ?

Mlle de Launay est ravie de la proposition et se croit sauvée. Elle compte sans sa terrible bienfaitrice. L'affaire ayant été arrangée en dehors d'elle, Mme de la Ferté entre en furie, pousse les hauts cris :

— Mlle de Launay lui appartient. On ne la lui ôtera pas !

La malheureuse fille s'attend, dans un formidable orage, à être écrasée de reproches pour son ingratitude. Mais qui peut prévoir l'humeur d'une femme si changeante ? Rose se butte à une froideur hautaine. Sommée de choisir entre Mme du Maine ou Mme de la Ferté, notre demoiselle, intimidée, prise de scrupules, perdant la tête, abdique, remet son sort entre les mains de la grande dame.

— Eh bien ! je ne vous céderai à personne, affirme la duchesse, apaisée, et vous ne regretterez rien !

Sur ce, nouvelles promesses : Mlle de Launay jouira d'un joli appartement ; elle sera maîtresse d'y vivre à sa guise ; elle aura un carrosse à sa disposition ; elle fera tout ce qui lui plaira !

La pauvre fille sait ce que valent ces promesses. Elle s'estime perdue sans retour.

Pourtant, Mme de la Ferté retire sa protégée du couvent... mais pour l'y remettre quinze jours plus tard !

— Votre appartement n'est pas prêt, prétexte-t-elle. On y travaille !

On y travaille si longtemps que, perdant patience, ayant d'ailleurs, à la suite d'autres brouilles, tout lieu de croire que Mme de la Ferté " ne veut plus entendre parler d'elle ", Mlle de Launay se risque à solliciter de nouveau la place de gouvernante près de Mlle du Maine. On lui répond :

— Venez dans trois ou quatre jours !

Notre pauvre fille s'abandonne à la joie quand arrive une lettre foudroyante de Mme de la Ferté. Elle commande à Mlle de Launay de se rendre dès le lendemain à Sceaux, attendu qu'elle se réserve de l'introduire elle-même après de Son Altesse Sérénissime. Le pis, c'est qu'il ne s'agit plus d'être gouvernante. Une femme de chambre de la princesse s'étant retirée, la protectrice a déclaré cette place " assez bonne " pour sa protégée, et " c'est sur ce pied-là, annonce la dame terrible, que je me fais un régal de vous présenter à Sceaux " !

On imagine dans quel état arrive Mlle de Launay, elle suit Mme de la Ferté tel qu'un

captif, plié sous le joug, suit le triomphateur. Elle est ainsi amenée devant l'altesse. Celle-ci, qui ne veut pas, pour une personne de si mince importance, se fâcher avec son amie, n'adresse pas un mot à la nouvelle venue, ne lui accorde même plus un regard. Mme de la Ferté, savourant longuement sa vengeance, continue de traîner la malheureuse auprès de tous les hôtes et de tout le personnel du château. "Ce cérémonial achevé", la bienfaitrice, avec une ironie féroce, donne le coup de grâce à sa victime.

— Et maintenant que vous n'avez plus besoin de moi, sachez, Mademoiselle, qu'à l'avenir j'entends n'avoir aucune relation avec vous !

Éperdue, dans un tel égarement d'esprit qu'elle ne voit plus, n'entend plus, ne se souvient plus, la nouvelle femme de chambre ne reprend possession d'elle-même que dans un autre saisissement de surprise douloureuse. On l'a conduite au logement qui lui est destiné. C'est un entresol où on ne peut respirer faute d'air, ni se chauffer faute de cheminée, un entresol si sombre et si bas qu'on y marche à tâtons, courbé en deux. Et ce taudis n'est pas pour elle seule : il faudra le partager avec une autre femme de chambre qui y reçoit son mari !

Mlle de Launay réclame. On ne l'écoute pas, on lui tourne le dos avec mépris.

Les larmes lui crèvent les paupières. Et, pour la consoler, à elle qui jamais n'a fait que des petits ouvrages de luxe, à elle, disciple de Descartes et de Malebranche, à elle le prodige, le trésor, la merveille, on donne des chemises de grosse toile à bâtir...

Rien ne manque au *régal* de Mme de la Ferté.

*

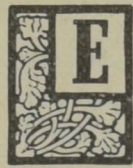
* *

Que de résignation, de courage et de persévérance il faudra à Mlle de Launay pour gagner la confiance de la princesse, pour se faire connaître et apprécier, pour reprendre peu à peu la place qui lui est due ! Tant de déboires n'expliquent que trop pourquoi, bien traitée enfin, honorée et fêtée selon ses mérites, cette fille pauvre d'autrefois quittera sans regrets la petite cour de Sceaux, et cela afin d'aller, à Grenneviliers, au milieu de poules, de moutons et de vaches, habiter une humble maisonnette et vivre, en union légitime, avec un veuf sans fortune, père de deux grandes filles maussades, mais du moins homme honnête, simple et doux, ayant vécu toujours assez loin du monde pour n'avoir "d'autre politesse que celle qui part du cœur".

Charles FOLEY.

Conte de Noël

Le Moulin-qui-donne



ENTRE les pins et les bouleaux, l'étang dormait, reflétant leur pâleur givrée et le gris velouté du ciel. Sur ses bords s'élevait le Moulin-qui-donne, paré jadis de la résille verte du lierre, de chèvrefeuilles et de roses ardentes, et tout encapuchonné de neige, en cette fin de décembre de l'an de grâce 1918.

Depuis des siècles, les générations de Houzereau se succédaient au Moulin, dépendant de l'immense domaine du Rouvray. Laborieux et francs, on ne leur connaissait qu'un défaut, défaut héréditaire : celui de secourir les malheureux avec une générosité que d'aucuns taxaient d'imprudenc.

— Mon pauvre Pierrick, tu es incorrigible, disait Perrette.

Mais elle l'était autant que lui, et de même leurs enfants, élevés à leur école, depuis Jeanne et Colette au frais minois jusqu'au petit Luc, le dernier-né, qui partageait son pain avec les vagabonds. Ceux-ci savaient toujours trouver au Moulin-qui-donne la soupe chaude et l'abri de la grange, et ils ne se faisaient nullement faute d'y recourir.

"Donner n'appauvrit point", il est vrai, et si les Houzereau n'avaient pas fait fortune, ils avaient joui jusqu'alors d'une honnête aisance. Mais la guerre était venue...

Pierrick ne partit point, ayant eu la main abîmée dans un engrenage. Cependant, le Moulin-qui-donne connut de mauvais jours : la réquisition des grains et le délaissement des campagnes. Bientôt, les meules cessèrent leur bonne chanson. Pierrick dut s'employer dans les fermes voisines, et bien souvent, travaillant chez de plus misérables que lui pour suppléer à ceux qui se battaient, il refusa tout salaire.

Après le chômage, la maladie...

A la fin de 1916, Pierrick solda la moitié seule de son terme, et les mois qui suivirent aggravèrent sa gêne. Dominique, l'intendant du domaine, eut pour lui des paroles dures et des menaces. Le maître du Rouvray, au front dès le début, venait de disparaître en Champagne. Près du comte, volontiers secourable, Pierrick eût obtenu crédit : il ne pouvait rien espérer de Dominique. Cet homme, bien que ne thésaurisant pas pour lui, avait la passion de l'or et restait sourd à la pitié. Il patienta longtemps à contre-cœur ; las d'attendre, la phrase décisive venait d'être prononcée :

— Acquitter sa dette ou se voir saisir.

Pierrick avait de nombreux amis, mais la plupart étaient dans le dénûment et, avec la meilleure volonté, ne purent réunir la somme récla-

mée. Le recteur, instruit de cette détresse, tenta vainement de fléchir Dominique. Alors il se hâta d'en appeler à la comtesse, retirée auprès de ses parents avec son jeune fils. Depuis l'armistice, elle était à Paris, absorbée par d'ultimes et fiévreuses recherches. Aucune réponse ne parvint : l'inévitable s'accomplit.

Et le Moulin-qui-donne vit s'éloigner ses maîtres par un soir de neige. Pierrick emportait les quelques effets de la famille, et, sur l'épaule, suspendue à son bâton de merisier, une belle paire neuve de sabots. Les deux petites, frileusement blotties l'une contre l'autre, s'étaient munies — pauvrettes — d'une large tranche de seigle pour le repas du soir. Et la mère, pliée dans un maigre châle, tenait entre ses bras son fils dernier-né, le pourquoi de la lutte, le courage aussi de l'avenir, et lorsque son regard se posait sur lui, il y avait, au fond de ses yeux gros de larmes, une grande douceur et une grande lumière.

Tout blême sous sa parure de flocons, muet, les fenêtres closes, dans la nuit tombante, le Moulin-qui-donne avait l'air de mourir.

Ils allaient, sans un mot, vers le village proche où le recteur leur avait trouvé l'abri provisoire d'une mesure sommairement meublée. Pierrick et Perrette travailleraient de toute leur énergie robuste et tenace, et les enfants auraient le pain de chaque jour. Mais abandonner ainsi sa demeure !

Il neigeait, et le vol de la neige lente était pareil à celui d'un essaim de papillons aux ailes glacées. Au détour de la route, une enfant parut, couverte de haillons, et tout en elle parlait de misère. Jeanne et Colette la connaissaient pour l'avoir maintes fois secourue, elle et les trois orphelins dont elle était l'aînée. Vers ceux qui cheminaient, la petite s'avança, les traits crispés et bleuis, et dans un sanglot :

— J'ai faim ! avoua-t-elle.

Jeanne et Colette, pourquoi votre cœur est-il ainsi serré ? Pourquoi d'un même geste impulsif avez-vous saisi le sac de toile bise ? L'heure n'est plus de faire l'aumône, car il vous faut ce pain pour le repas du soir.

Elles regardaient leur mère qui n'osait rien dire ni permettre ni défendre, et soudain elles tendirent ensemble le seigle à la petite qui pleurait.

Déjà celle-ci fuyait par la sente vers sa chaumière...

— Elle est plus à plaindre que nous, murmura Perrette.

Et ils continuèrent leur chemin.

Ils arrivaient à l'orée du bois de mélèzes, où la bise chantait d'une voix âpre. Une femme était là, frissonnante, avec dans les bras un bambin à peine vêtu et que l'hiver faisait crier. Elle était veuve et sans appui.

— J'ai froid ! dit la femme.

A quoi songez-vous, Perrette, et pourquoi vous arrêter sous la rafale blanche ? Pourquoi vous attendrir devant cette mère et son enfant ? Pourquoi serrer plus fort contre vous votre petit Luc, douillettement enveloppé d'une chaude couverture et qui dort, confiant et rose, dans cette couette molle ? Il est passé, Perrette, le temps de la pitié. Oubliez-vous qu'à votre tour vous voilà pauvre et sans logis ?

Dans l'air brumeux, une plainte monta, pénétrante. Perrette tressaillit. D'un mouvement rapide, elle se dépouilla du châle usé qui la protégeait de la morsure du froid et l'offrit à la veuve qui, de reconnaissance, joignit les mains.

Et Perrette fut payée de son sacrifice.

Elle courut rejoindre Pierrick qui allait en avant pour ne point voir son acte, afin de n'avoir pas à la blâmer, et qui ne pouvait s'empêcher d'être ému, de soupirer et de bénir.

Et tous poursuivirent leur chemin.

Avec lenteur tombait la neige, pure et froide. Elle se posait, délicate, sur les buissons déjà fleuris de givre et ensevelissait sous sa ouate épaisse les arbres de la pente. Tout à coup, Pierrick s'arrêta.

— Qu'est-ce ? fit-il.

Sur le rebord du talus, un homme était assis, lamentable, portant un vieux manteau qui n'était qu'une loque. Pierrick, immobile, le contemplait.

L'homme leva vers lui un visage embroussaillé où se lisait la fatigue, et dit :

— Je suis las !

Pierrick regardait le misérable, et ce qu'il voyait surtout, c'était ses pieds meurtris que de mauvais chaussons déchirés, recouvraient à peine. Quelle pitié ! Courir ainsi pieds nus, par le gel et la tourmente, une avant-veille de Noël !

Pierrick, pourquoi rester pensif au lieu de reprendre ta route ? Tes enfants eux-mêmes sont las et il leur tarde de trouver la douceur d'un toit pour s'endormir !

Déjà le petit groupe s'éloignait. L'homme enveloppait le meunier du Moulin-qui-donne d'un regard étrange, profond, où Pierrick crut lire de la détresse et de la prière.

Spontanément, d'un coup d'épaule, il amena devant lui sa paire neuve de sabots, de bons sabots taillés au cœur du hêtre, et il les déposa auprès de l'errant dont les pieds saignaient.

— Tiens ! dit-il simplement.

Puis à son tour, il hâta le pas pour rejoindre Perrette, vaillante sur la route neigeuse, et qui n'ignorait point ce qui se passait derrière elle. Paisible, entre ses bras, l'enfant dormait toujours.

Jeanne et Colette cheminaient bravement, la main dans la main. La route s'allongeait, monotone et triste, mais les mignonnes avaient le cœur plein de quiétude, car Pierrick et Perrette marchaient auprès d'elles et elles se sentaient, à l'abri de cette tendresse fidèle et silen-

cieuse, préservées de tout mal. Eux, qui savaient la vie et combien elle était dure, allaient néanmoins avec courage, car trois enfants étaient entre eux, qu'ils aimaient et dont ils devaient soutenir la faiblesse : de là venait leur force.

Ils arrivèrent tard, dans la nuit...

*
* *

La Messe de minuit s'achevait. Pierrick et les siens l'avaient entendue, recueillis, dans la chapelle de la Vierge, et leur âme fervente avait adoré avec amour et gratitude l'Enfant qui avait voulu naître comme eux, pauvre et délaissé.

Maintenant, la foule s'écoulait dans une rumeur discrète et joyeuse. D'ici, de là, des lanternes trouaient l'ombre de leur rubis mouvant. Au ciel apparaissait le sourire des étoiles.

Debout, près du porche. Pierrick s'attardait avant de regagner sa nouvelle demeure, tourné vers le Moulin-qui-donne, ne pouvant en détacher sa pensée et sa peine. Un homme s'avança qui lui toucha légèrement l'épaule. Une ample cape le revêtait de ses plis.

— Veux-tu me rendre un service, Pierrick Houzereau ? demanda-t-il d'une voix claire.

Pierrick regarda l'inconnu sans trop de surprise. Tant de fois il avait entendu semblable requête ! On recourait naturellement à lui car, d'avance, on était sûr du bon accueil. Cette fois-ci, comme les autres, il répondit :

— Je suis prêt.

Perrette se retirait avec les enfants ; l'inconnu les retint.

— Venez, reprit-il, j'ai besoin de vous aussi.

Étonnée, Perrette les suivit.

Ils allaient, sous la lune, l'homme d'un pas alerte et les autres, dociles, qui ne devinaient pas où il les conduisit. Sous la coulée d'or des rayons limpides, des gemmes scintillaient aux aiguilles des pins.

Un long temps s'écoula... Puis, dans l'ondée sidérale, ils virent miroiter l'étang entre les joncs. Le paysage leur était maintenant familier ; Pierrick le retrouvait avec douleur, et de même Perrette, qui serrait contre elle son fils dernier-né. Brusquement, le Moulin-qui-donne surgit au bord des eaux, blanc sous la neige blanche, et riant de toutes ses fenêtres lumineuses. Jamais la maison — leur maison — n'avait paru plus fraternelle que ce soir-là.

— Nous voici arrivés, dit l'homme.

Mon Dieu ! Pourquoi cette cruelle épreuve dans cette nuit bénie ? Pourquoi cette intime souffrance ? Pierrick est là, hésitant et meurtri. Que veut-on de lui à cette heure ? Non, jamais il ne lui sera possible de revoir toutes les chères choses qu'il a quittées la veille dans les larmes et auxquelles il a eu tant de mal à s'arracher.

Perrette, elle, détourne les yeux du Moulin-qui-donne, et pour ne point faiblir, baise son tout petit.

La voix de l'inconnu s'éleva de nouveau, claire, dans le silence.

— Venez, mes amis, j'ai besoin de vous.

L'appel décida Pierrick. Viril et pâle, il franchit le seuil, Alors il s'arrêta, ébloui.

La pièce était pleine de charme, avec sa table rustique fleurié de houx et déjà préparée pour un gai réveillon dont s'épandait l'appétissant fumet. Une jeune femme et son fils se tenaient près de l'âtre, pétillant d'allègres flambées, dont les rouges reflets illuminaient une paire neuve de sabots, de bons sabots taillés au cœur du hêtre et débordant d'oranges blondes entre lesquelles était glissé un rouleau de parchemin.

L'inconnu avait rejeté son manteau, et il vint vers le meunier resté grave sur le seuil.

— Pierrick Houzereau, me reconnais-tu ?

Pierrick soudain s'élança, les mains étendues.

— Le maître, criait-il, Monsieur René !

Et le maître qui savourait la douceur de la terre natale, prit dans ses bras le meunier du Moulin-qui-donne, et longuement l'étreignit en silence. Une émotion exquise et puissante était en lui, faite de tout le bonheur qu'il venait de goûter et de celui qui, par ses soins, allait éclore.

La châtelaine caressait le petit Luc, tendant ses mains à la flamme, près de Jeanne et Colette, et tous vivaient en plein miracle de Noël.

Alors René conta comment il venait d'être rapatrié du camp secret où, captif, il avait subi tant de tortures, et ce tourment qui les surpassait tous de ne pouvoir transmettre de ses nouvelles et d'en être lui-même privé. Il retraça son arrivée en France, sa rencontre avec Pierrick, qui ne l'avait pas reconnu tant il était misérable ; l'indicible félicité du retour au Rouvray où se trouvait la comtesse, providentiellement accourue pour sauver le Moulin-qui-donne dont la tristesse venait de lui être révélée, et comment ils s'étaient concertés tous les deux afin que pour tout cette nuit de Noël fût divine.

Et durant le repas qu'ils partagèrent ensemble :

— Là-bas, poursuivit René, j'ai compris bien des choses : l'âme des humbles, si belle, et le prix des larmes. Pour moi, je l'espère, la souffrance n'aura pas été sans fruits. Jusqu'alors je pouvais être juste ; tu m'apprendras, Pierrick, à être bon. Sois béni, toi qui déjà suivais la loi d'amour. A cette heure, tu es ici chez toi : le Moulin-qui-donne t'appartient, et voici l'acte de donation qui te confirme mes paroles.

Pierrick et Perrette se taisaient les yeux humides, le cœur débordant d'ineffable reconnaissance et d'une joie extasiée. Tous étaient envahis par une sérénité mystérieuse. Au dehors

s'affirmait le calme... Il semblait, sur la campagne virginale, que planât un écho du cantique sublime chanté par les anges aux alentours de Bethléem :

“Gloire à Dieu au plus haut des cieus et, sur la terre, paix aux hommes de bonne volonté.”

Marie CHEYSSAC.

(*Le Noël.*)

“Le monde des journaux”

Nos lecteurs ignorent pour la plupart comment se fait un journal moderne. Le chapitre suivant tiré du volume *Le monde des journaux*, par André Billy et Jean Piot, leur donnera une idée de la manière de faire un journal parisien du matin. A peu de chose près, c'est aussi le procédé que nous suivons au Canada.

DE L'IMPRIMERIE AU KIOSQUE



mesure qu'elle arrive au “marbre”, la copie est distribuée aux “opérateurs”.

Les “opérateurs” sont les typographes modernes. Ils “composent” le journal. Mais ils ne le composent plus comme le composaient les typos d'autrefois, en mettant les unes à côté des autres des lettres prises une à une dans la “casse”. Les opérateurs jouent de la linotype.

La linotype est une machine vivante, intelligente, humaine. Elle a des bras, des mouvements tantôt câlins et tantôt saccadés. Elle classe les lettres comme si elle savait l'alphabet...

Devant un clavier pareil à celui d'une machine à écrire, l'opérateur est assis. Il appuie sur la touche A. “Clic”, fait la machine. Et d'un réservoir se détache une lamelle de cuivre qui, sur sa tranche, en creux, porte la lettre A. La lamelle descend le long d'une rigole et vient prendre sa place dans une glissière inclinée. La touche M du réservoir descend la lamelle, la matrice M qui se vient placer à côté de A. Quand il y en a assez pour faire une ligne, un coup sur un clavier ; une mâchoire serre les unes contre les autres les lamelles. Et l'opérateur passe à la ligne suivante.

Mais, tandis qu'il travaille, la machine travaille de son côté. Une griffe saisit la ligne terminée, la porte devant l'orifice d'un tube aplati. Un creuset bascule, tout rempli de plomb en fusion. Le plomb jaillit, se jette sur la ligne des matrices, dont il prend les empreintes, et durcit aussitôt. Un coup de rabot automatique détache ce cliché, qui tombe dans une boîte. C'est la ligne en relief nécessaire pour l'impression.

Mais les lamelles de cuivre, les matrices, que deviennent-elles ? Un bras d'acier s'abaisse, muni lui aussi, d'une griffe. Il les saisit, les enlève,

les présente à l'entrée du réservoir ou, si vous préférez, du magasin, où un ingénieur mécanicien les remet chacune dans sa casse respective, prêtes à répondre à un nouvel appel du clavier.

Cependant, la seconde ligne de plomb, formée de la même façon, est venue tomber dans la boîte, à côté de la première. Les autres, à leur tour, s'ajoutent à elles.

Au temps où l'on composait le journal à la main, un bon ouvrier arrivait à faire 38 lignes à l'heure. Il passait sa nuit à aligner des lettres. Mais, le lendemain dans la journée, il lui fallait revenir à l'imprimerie, reprendre les “paquets”, remettre patiemment chaque caractère dans sa casse, pour s'en resservir le soir.

Aujourd'hui avec sa machine, l'opérateur compose 110 lignes à l'heure, et la “distribution”, la répartition des caractères ou plutôt des matrices dans le magasin se fait toute seule, mécaniquement.

On ne craint plus “les coups de feu”. Si une nouvelle importante et assez longue arrive à la dernière minute, le texte en est découpé en huit, dix morceaux. Chaque opérateur prend le sien, se précipite à son clavier, et en cinq minutes c'est fini.

Quand un article est complètement composé, l'opérateur se lève, prend la boîte et vient en déposer le contenu sur le marbre, à la disposition du “metteur en pages”.

Aussitôt, un aide de celui-ci, avec un rouleau, enduit d'encre grasse les lignes rassemblées, place sur elles une feuille de papier, et à coups de brosse tire une épreuve. Cette épreuve est destinée aux correcteurs qui la liront et indiqueront en marge les fautes commises. “L'épreuve” alors retournera à l'“opérateur”, qui refera toutes lignes défectueuses. Alors, enfin, l'article sera prêt pour la mise en page.

Cependant, d'autres typographes, à la main, caractère par caractère, ont composé les titres. De la clicherie sont arrivés les clichés photographiques, reproduits en relief sur des plaques de zinc montées sur blocs de plomb.

Dans un cadre d'acier, colonne par colonne, selon les indications du secrétaire de rédaction, le metteur en pages place toute cette matière. La page se forme peu à peu, prend figure.

Quand elle est terminée, coup de rouleau à encre, coups de brosse sur une feuille pour obtenir l'épreuve de la page tout entière, ce qu'on appelle une “morasse”. Le secrétaire de rédaction la regarde, l'épluche (s'il en a le temps), indique les dernières modifications et corrections, puis on “serre” le tout à l'aide de clés spéciales, progressivement mais énergiquement, de façon à ce que la matière fasse corps en quelque sorte avec le cadre et qu'on puisse manipuler le tout sans que rien ne bouge, manipulation qui n'est pas d'ailleurs aisée, car la “forme” ainsi obtenue pèse 200 livres et plus.

— Mais comment fait-on pour tirer le journal sur ces formes ?

— On ne le tire pas sur ces formes. Avant que *d'imprimer* le journal, il reste pas mal d'opérations à faire.

Suivons une "forme".

Elle descend à la clicherie. On la brosse soigneusement. On applique sur elle un carton spécial, dont on humecte le revers. Avec une brosse dure on frappe le revers de ce carton qui, peu à peu, s'applique aux caractères de plomb, en prend l'empreinte. Empreinte encore grossière, qu'une nouvelle opération va rendre plus précise, on peut même dire parfaite. Le tout est, en effet, soumis à l'action d'une presse hydraulique ou à vapeur qui fait pénétrer étroitement les moindres reliefs de la forme dans la chair molle du carton (du "flan" pour employer le terme technique).

Ce "flan" est donc l'exacte reproduction, en creux, de la page en relief. Mais ce "flan" a l'avantage d'être souple.

Or, quel est le problème à résoudre ? Obtenir des "clichés" cylindriques, ou plutôt demi-cylindriques, que l'on pourra disposer sur les rouleaux de la rotative.

Le "flan" est donc porté à la fonderie. Il y est placé dans un moule demi-cylindrique dont il épouse la forme. Ce moule communique avec une grande cuve d'où se dégage une chaleur étouffante. Chaleur bien compréhensible si l'on pense que dans cette cuve bout un mélange de plomb et d'antimoine. Un coup de levier. Le mélange métallique, liquide, jaillit dans le moule, épouse les moindres détails du "flan", et presque aussitôt se refroidit, durcit. On ouvre le moule. On en retire, enfin, le cliché prêt, ou presque, pour l'impression. On en fait sauter les bavures au ciseau, on en ébarbe les bords ; on en fait, à la main et à la machine, une toilette minutieuse et rapide. Il n'y a plus ensuite qu'à le fixer à sa place, sur la rotative.

L'énorme machine s'est mise en mouvement. Elle tourne d'abord avec lenteur, comme pour prendre de l'élan. C'est en réalité pour permettre au conducteur, accroupi près de la "sortie", de prendre un à un les premiers exemplaires tirés et de vérifier si l'encre se fait bien. Après quoi, tout de suite, la vitesse de la rotative atteint son maximum, et les deux rubans de papier imprimé qui se déroulent font penser à deux cascades où l'encre, un peu d'imagination aidant, imite les reflets et les ombres du liquide. Une rotative à double sortie tire 60,000 exemplaires à l'heure. Elle pourrait en tirer davantage, sa vitesse n'étant pratiquement limitée que par la fragilité du papier. Mais tenons-nous-en à 60,000 : c'est plus de huit exemplaires de journal que chaque sortie débite dans le court espace d'une seconde. L'homme qui les reçoit n'a donc pas le temps de muser. A vrai dire, la machine elle-même se charge d'en faire le compte au

moyen d'un dispositif qui, de cinquante en cinquante, fait saillir de quelques centimètres un exemplaire hors du tas. Les exemplaires sont donc réunis en paquets de cinquante, serrés par des sangles et déposés sur une glissière qui les porte ainsi ficelés jusqu'à la salle où se fait leur répartition entre les chemins de fer, la poste et les messageries.

La complexité du service de "départ" d'un journal ne tirant qu'une édition de 5 heures du matin paraît déjà grande quand on songe au nombre de directions que cette unique édition doit prendre ; mais c'est bien autre chose encore pour les journaux tirant huit, dix éditions et davantage. Les difficultés de ce service dont la moindre erreur provoque le mécontentement du lecteur ou de l'abonné s'accroissent de la rapidité avec laquelle ses différentes opérations doivent s'accomplir, la plus importante étant le pliage et la mise sous bandes, dont s'acquittent des femmes particulièrement entraînées à un automatisme quasi mécanique. Il y a là pour le machinisme une belle conquête à réaliser. Verions-nous un jour les exemplaires d'un journal jetés, tels qu'ils sont sortis de la rotative, dans une machine d'où ils sortiraient sous bande ? Cela ne paraît pas impossible. On n'aura plus alors le spectacle un peu humiliant, un peu affligeant de ces travailleuses aux gestes saccadés, aux physionomies tendues, qui assises autour de grandes tables, sous la dure lumière des lampes, dans l'odeur amère de l'encre, de la colle et du papier, peinent jusqu'à 5 heures du matin pour 300 francs par mois.

Dans la rue ou dans la cour de l'imprimerie, les voitures, tapissières et camions, attendent qu'on ait fini de les charger pour filer, à travers la nuit louche, vers les gares ou vers l'étroite rue Paul-Lelong à laquelle les globes électriques des messageries Hachette donnent un air de gala.

Un peu plus tard, entre 5 et 6 heures, des fourgons automobiles déposent dans chaque centre d'approvisionnement — il y en a un par quartier, installé tantôt dans une boutique spécialement aménagée à cet effet, tantôt chez un marchand de vin — les paquets de journaux que se partagent les petits dépositaires détaillants, merciers, papetiers, etc. Un service de cyclistes est chargé de la distribution dans les kiosques.

André BILLY et Jean PIOT.

Canadiens, rappelez-vous vos origines et vos traditions religieuses ; comment au premier jour la croix est venue planter son pied sur votre sol ; comment dès lors l'arbre de la croix et l'érable canadien sont devenus deux arbres frères, emmêlant leurs racines, enlaçant leurs rameaux, confondant leurs cimes.

"Canadien, souviens-toi !"

[*Le Tempérant.*]



Par téléphone



CONTE DE NOËL



MONSIEUR Dardilly semblait absorbé dans la lecture de son journal ; le petit Victor, familièrement appelé Toto, tournait autour de lui avec une visible envie de lui parler. A la fin, il s'enhardit :

— Dis, papa, tu as prévenu le bonhomme Noël. Il m'apportera mon chemin de fer ?

— Oui, mon petit.

— Tu lui as écrit ?

— Non, je lui ai téléphoné.

Rassuré par ces paroles, Toto alla se coucher et fit des rêves joyeux en pensant à son chemin de fer...

Quelques jours après cette conversation, comme il rentrait de sa pension avec sa bonne, il aperçut dans la cour de la maison un petit garçon à peu près de son âge qui faisait sur la rigole gelée les plus belles glissades du monde. Il demanda à sa bonne de lui permettre de contempler cet amusant spectacle, promettant de rentrer bien sagement au bout de quelques minutes. La bonne consentit et se hâta de rentrer dans l'appartement bien chaud.

Toto s'approcha du virtuose et bientôt la conversation s'engagea entre les deux enfants.

— Qui est-ce qui vous a appris à glisser ainsi ? demanda Toto.

— J'ai appris tout seul ; il faut se lancer et n'avoir pas peur, répondit l'autre.

— Mais on doit souvent tomber ?

— Eh bien ! on se ramasse.

— Cela fait mal ?

— Des fois. Voulez-vous essayer ?

Toto hésitait ; d'autorité, le petit glisseur le prit par la main et le guida. Après quelques essais réussis, Toto remarqua que son nouveau camarade était misérablement vêtu :

— Vous n'avez pas de paletot ; vous allez prendre froid.

— Oh ! que non ; je suis descendu pour me réchauffer.

— Où demeurez-vous donc ?

— Tout là-haut au sixième.

— Rentrez vite. Vous serez mieux près du feu.

— Il n'y a pas de feu chez nous. C'est cher, le charbon, et ma maman ne gagne pas assez pour en acheter.

— Qu'est-ce que fait votre maman ?

— Elle est couturière. Un métier qui ne rapporte pas gros ; mais enfin on a de quoi manger, et c'est toujours ça. Quand je serai grand, je travaillerai et je gagnerai de quoi acheter du charbon. Là dessus, je vous quitte, je suis réchauffé.

Il se dirigea vers l'escalier de service et disparut, laissant Toto tout songeur...

Il remonta chez ses parents, et, en ôtant son paletot, ses gants fourrés, il pensait au petit garçon du sixième avec sa méchante veste usée.

Le soir, il réfléchit longuement avant de s'endormir et une idée lui vint qui, ayant satisfait son bon petit cœur pitoyable lui procura enfin le sommeil.

Le lendemain, quand il se fut assuré d'être seul dans l'appartement, il se précipita sur l'annuaire du téléphone :

— Noël, murmurait-il en tournant les feuillets.

Il trouva la page, mais, là son embarras fut grand : il y avait plus de vingt Noël inscrits. Lequel était le bonhomme Noël ? A la fin, il aperçut Noël demeurant rue Paradis.

— Rue Paradis, c'est celui-là évidemment.

Il releva le numéro et demanda la communication : il l'obtint assez rapidement, ce qui le confirma dans l'idée qu'il ne s'était pas trompé. Et la conversation s'engagea :

— Allô ! Allô ! fit-il.

— Allô, répondit-on.

— C'est vous, monsieur Noël ?

— Oui. Qui me parle ?

— Toto.

— Qui ça, Toto ?

— Vous savez bien ; mon papa vous a téléphoné il y a quelques jours pour vous dire que je désirais un chemin de fer.

Toto crut percevoir un petit rire chez son interlocuteur. Puis la conversation reprit :

— Ah ! c'est au bonhomme Noël que vous croyez parler ?

— Oui, monsieur. Est-ce que je me trompe ?

— Vous ne vous trompez pas. Eh bien ! mon petit ami, vous aurez votre chemin de fer.

— C'est que je ne veux plus de chemin de fer ; je voudrais à la place cent francs.

— Cent francs ? Vous préférez de l'argent ?

— Je vais vous expliquer : il y a dans notre maison, un petit garçon qui loge au sixième avec sa maman. Ils n'ont pas de charbon ; lui n'a pas de paletot, et il a bien froid. Avec les cent francs, il pourrait acheter du charbon et un paletot.

— Alors c'est pour lui donner que vous voulez les cents francs.

— Oui, monsieur Noël.

— C'est très bien, vous aurez les cent francs. Seulement, dites-moi votre nom et votre adresse pour qu'il n'y ait pas d'erreur ; j'ai plusieurs Toto sur mon carnet.

— Victor Dardilly, 3 bis, rue de Courcelles.

— Parfait. Au revoir, monsieur Toto.

— Merci bien, monsieur Noël...

Deux jours après, à sa grande stupéfaction, M. Dardilly, voyait entrer chez lui un monsieur avec un grand carton : c'était M. Noël de la rue Paradis. Il raconta sa conversation par télé-

phone avec Toto, et après avoir félicité M. Dardilly, d'avoir un fils animé de si bons sentiments, il lui remit le carton, qui renfermait le chemin de fer et une enveloppe qui contenait cent francs. Tout d'abord, M. Dardilly voulut lui rembourser le prix du chemin de fer et les cents francs mais M. Noël s'y refusa :

— Je suis veuf, je n'ai pas d'enfant, ne m'enlevez pas le plaisir de faire une bonne action, dont l'inspiration me vient de votre fils.

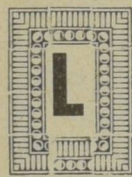
M. Dardilly ne put que s'incliner devant un désir si touchant.

Et le 25 décembre au matin, Toto, surpris, émerveillé et joyeux, trouva, dans la cheminée, le chemin de fer et une enveloppe contenant deux cents francs car son père avait doublé la somme...

Ce jour-là, il y eut aussi quelque joie dans la chambre du sixième.

Paul GOULOT.

Les influences de la lune



La Lune, quoique de masse plus faible que notre globe, exerce cependant sur lui une attraction qui n'est pas négligeable. Un exemple simple peut nous expliquer le fait. Si vous répandez de la limaille de fer sur un aimant, les particules se collent à la surface du métal, en vertu de l'attraction qu'exerce sur elle la masse aimantée ; mais disposez non loin de là un autre aimant, vous constaterez aussitôt une autre attraction diminuant sensiblement les effets de la première.

Malgré sa distance de 384,000 kilomètres en moyenne, notre satellite diminue donc, à la surface de la Terre, l'intensité de la pesanteur ; et c'est pour cette raison que les océans se soulèvent périodiquement lorsque la Lune passe chaque jour au-dessus de nos méridiens.

Le calcul établit que l'attraction sur la masse liquide ne peut dépasser une hauteur de un mètre. Mais si ces données sont confirmées par l'expérience dans les îles situées au milieu d'océans largement ouverts, il est bien loin d'en être ainsi sur les côtes plus ou moins découpées.

Le phénomène subit sur nos côtes un retard notable provenant de ce que l'attraction de la Lune, instantanée théoriquement, est gênée dans ses effets par une foule de causes accessoires dont le frottement paraît être la plus forte. Il s'ensuit qu'au lieu de se produire à l'heure astronomique exacte, l'onde de marée sur notre littoral se manifeste plus ou moins longtemps après le passage de la Lune au méridien du lieu.

La différence entre l'instant calculé et l'heure effective de la marée est ce que l'on appelle

l'établissement du port. Le retard atteint 2 heures 13 minutes à Dunkerque.

C'est sans doute cette différence qui avait masqué la cause du phénomène aux savants d'autrefois.

Cependant, certains philosophes, comme saint Thomas d'Aquin, avaient très bien vu que les marées étaient dues à la Lune, mais c'est à Képler que revient l'honneur d'avoir mis le fait au-dessus de toute discussion, il était dit que ce génie remarquable n'aurait de son vivant aucune chance de voir réussir ses théories. Un de ses contemporains le traita à ce propos de visionnaire et comme son contradicteur était un savant presque officiel, Képler, n'eut d'autre ressource que d'enregistrer l'affront.

Son contradicteur cependant était loin d'être inféodé aux doctrines d'Aristote ; à chaque instant il se réclamait du droit de liberté de penser, et ce savant... c'était... devinez?... Le célèbre physicien de Florence, Galilée lui-même.

Quoi qu'il en soit, et malgré Galilée, la théorie de Képler fit son chemin. Newton devait la compléter, et nous sommes à même aujourd'hui de calculer très exactement les effets de l'attraction de la Lune sur tous les points du globe.

Mais alors surgit un nouveau problème aussi intéressant que le premier. La Terre n'est pas seulement entourée d'eau, une atmosphère assez épaisse l'enveloppe de toutes parts, et si l'on admet que la Lune exerce une attraction sur la partie liquide du globe, il n'y a aucune raison de nier des effets du même genre lorsqu'il s'agit de la couche atmosphérique.

Une marée aérienne, ajoutent les partisans de l'action de la Lune sur le temps, ne saurait avoir lieu sans amener avec elle des troubles météorologiques de quelque étendue. Ainsi pensait le maréchal Bugeaud lorsqu'il formulait les lois que transcrivent tous les almanachs depuis quelque cinquante ans.

Ce problème, simple en apparence, est cependant l'un des plus complexes que les savants aient à résoudre. Aussi l'ont-ils attaqué de plusieurs côtés à la fois.

Dans certaines contrées, l'expérience le démontre, il pleut davantage au moment de la Lune croissante qu'au temps de son décours. Le nord de la France et celui de l'Allemagne paraissent soumis à cette règle. Mais celle-ci se trouve en défaut pour le sud de la France où elle semble même plutôt renversée.

D'ailleurs, théoriquement, il est facile par le calcul d'établir la valeur de la marée atmosphérique lunaire : elle se traduit par des dixièmes de millimètre, car les effets des frottements sont ici beaucoup plus faibles que pour la marée océanique.

Si donc la Lune exerce une influence sur le temps, ce doit être en vertu d'une toute autre action.

La France et l'Europe occidentale sont dans une position quasi exceptionnelle pour profiter des indications barométriques. Partout ailleurs, les conditions du régime pluvieux sont différentes. Or, quel météorologiste pourrait se flatter aujourd'hui de connaître à fond le mécanisme de la pluie ?

La Lune pourrait donc fort bien, par sa présence au-dessus de l'horizon, — effets chimiques, effets électriques ou d'ionisation, effets mécaniques faibles, — jouer un certain rôle dans les chutes de pluie. Il est donc prudent d'attendre avant de se prononcer, et notre devoir est surtout de ne pas nier les faits sous prétexte que nous n'en avons pas l'explication. La croyance populaire pourrait, comme en d'autres circonstances, avoir raison contre les savants.

Au surplus, ce qui donnerait à cette théorie un air de vérité, c'est que, depuis quelques années, les mathématiciens ont pu aborder la question par une autre voie qui paraît plus féconde.

La Lune, chacun peut le remarquer, n'est pas toujours à la même hauteur au-dessus de l'horizon. La couche atmosphérique sur laquelle s'exerce son action varie donc continuellement ; et l'on est conduit à admettre que notre satellite amène des déplacements d'air, sortes d'énormes bourrelets qui, lentement, vont des régions tropicales aux latitudes élevées.

Voilà ce que prouve le calcul ; que dit l'observation à ce sujet ?

Exactement la même chose. La limite des vents alizés est soumise à un balancement périodique en rapport avec les positions de la Lune. Ce transport, ou plutôt ce va-et-vient des zones à basse et à haute pression qui, au fond, est lié à un phénomène unique, peut donc amener du beau temps et de la pluie simultanément, mais dans des endroits différents.

La combinaison de cet effet, avec la pleine Lune et la nouvelle Lune s'ajoute peut-être en plus d'un cas pour modifier le temps, si bien

que je ne désespère pas de voir les savants arriver peu à peu à démontrer ce que tout le monde admet de longue date, que notre satellite est bien pour quelque chose dans certains changements atmosphériques.

Mais il ne faut rien exagérer et ne pas pousser les choses à l'extrême. Les phases intermédiaires entre la pleine Lune et la nouvelle Lune ne semblent pas coupables des méfaits qu'on leur attribue.

Abbé Th. MOREUX,
Directeur de l'Observatoire de Bourges.

AUX JEUNES

Vous êtes jeunes, et, pour parler le style des discours solennels, vous êtes l'avenir.

Ceux qui meurent jeunes, dit un proverbe ancien et juste, sont les privilégiés du ciel. Mais privilégiés sont aussi ceux qui gardent toujours leur jeunesse. Restez jeunes.

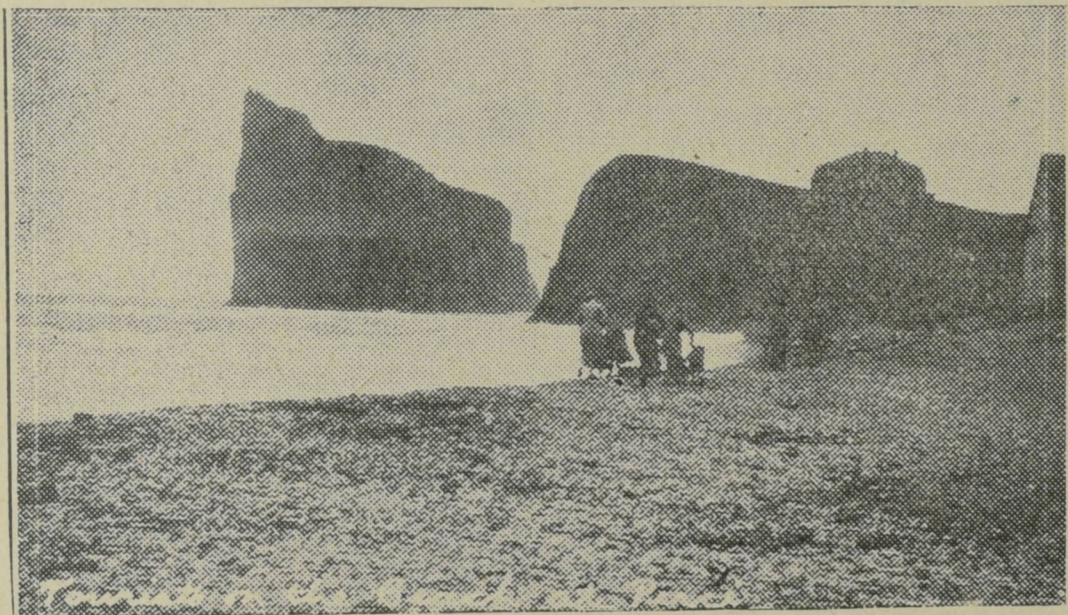
Quand on est jeune, on croit aisément ce qui est vrai ; on admire efficacement ce qui est beau ; on va d'une pente naturelle à ce qui est grand ; les yeux et l'âme cherchent sans effort les horizons lumineux et hauts, et cet *au-delà*, dont rient les rieurs et les sots.

La jeunesse ! c'est l'âge de l'élan, des espérances, des aspirations fières, du courage et de la joie — qui est un courage aussi, une vertu bénie du Dieu *qui réjunit la jeunesse*.

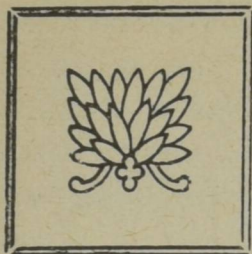
Malheur aux blasés qui vieillissent par orgueil ; aux tristes et aux dédaigneux qui vieillissent par inertie, ou par sottises, ou par pose ; aux lâches qui vieillissent dans leur honte et sans combat ; à tous les vieillards de vingt ans, oublieux de celui qui rend aux âmes la *jeunesse de l'aigle*.

Restez jeunes !

Père DELAPORTE, S.J.



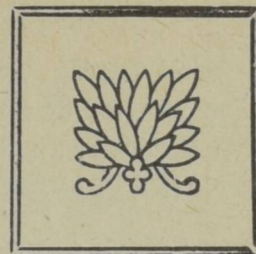
LA PLAGE DE PERCÉ



CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Deux almanachs

Par F. BÉLANGER



AVEZ-VOUS votre almanach ?
Il vous faut au moins un almanach.
Et pour vous tirer l'épine du pied,
je viens vous proposer deux almanachs.

L'almanach semble bien se trouver
la première sorte de publication périodique qu'il
y eut sur la terre.

Naturellement, les Chinois se payèrent ce
luxue dans les temps les plus reculés, car les
Chinois, si les érudits ne s'abusent furent
autrefois, les plus intelligentes gens du monde.

Les Égyptiens les suivirent de près, et les
Grecs et les Romains eurent, eux aussi, leur
almanach, fort longtemps, vous pensez bien,
avant que les compagnies américaines de pilules
pour le foie, le cœur ou les intestins eussent
songé à s'emparer de ce moyen ingénieux
d'imposer au public crédule leurs remèdes de
bonnes femmes.

Tant et si bien, qu'on publie, au vingtième
siècle, des almanachs des genres les plus variés.

* * *

L'almanach est un volume où l'on fourre
n'importe quoi, mais d'abord, un calendrier
des jours de l'année, des fêtes, des lunaisons,
des éclipses ; des notions sur différents arts ;
des bribes d'histoire ; des anecdotes ; des
dessins ; des éphémérides, etc.

Il y a de ces petits volumes qui sont un fouillis
de choses les plus diverses, les unes de certain
intérêt, les autres d'une grande inutilité. Mais
il se trouve d'autres almanachs où l'on s'efforce
de grouper, pour les gens d'une région ou d'une
classe, des matières variées, des récits gais ou
sérieux, des résumés historiques, des statistiques
ou des faits, et tout cela avec ordre, afin de
vulgariser une doctrine, des idées patriotiques
ou religieuses.

* * *

Ainsi, en 1854, quand commença le mouve-
ment de restauration du parler provençal, on
fonda un almanach.

Sept chanteurs provençaux, tous enfants de
la terre et embrasés du même amour, se réunis-
saient à Fontségugne, dans le pays d'Avignon,
pour remettre en lumière un idiome réputé mort,
mais qui s'était seulement obscurci. Réunis au-
tour d'une même table, Roumanille, Mathieu,
Aubanel, Tavan, Giera, Brunet et le grand
Mistral, joyeux convives, décrétèrent d'abord
la publication de *l'Armana provençau* et que
celui-ci répandrait au loin de beaux vers et de
jolis contes, sèmerait le bon grain d'une langue
désormais fixée.

Quarante-six ans plus tard, en 1900, *l'Alma-
nach provençal*, depuis plusieurs années déjà,
avait un tirage de plus de 10,000 exemplaires,
bien qu'il ne s'adressât qu'à un public régional
assez restreint. Et le parler provençal était
remis en belle lumière.

Cet exemple méritait qu'on l'imitât.

Et l'on a imité cet exemple en plus d'un
endroit.

* * *

Nous dirons ici deux efforts heureux de ce
genre, que vous devez appuyer parce qu'ils
ont donné naissance à deux œuvres de chez
nous, différentes en apparence seulement, et
qui toutes deux, à leur allure propre, concourent
au même point.

En 1913, quelques patriotes montréalais,
le cœur ardent et l'intelligence claire, fondèrent
une Ligue des droits du français. Il s'agissait
de rien moins que de faire respecter la langue
française par les Canadiens français. On avait
si longtemps répété que pour réussir dans la
vie, il fallait parler anglais, que ceux-ci s'étaient
mis à parler la langue anglaise au bureau, au
téléphone, à l'atelier, sur la rue, et même dans
la famille. Chaque jour, le français, sans bruit,
s'éloignait, chassé par la complicité des uns
et des autres. Et l'anglais s'installait qui se
déloge si difficilement d'une position acquise.

Or, pour atteindre leur but, les directeurs de
la Ligue des droits du français songèrent à pu-
blier un almanach. Et nous eûmes *l'Almanach de*

autre corporation, la Ligue d'Action française continue son œuvre, multiplie ses efforts pour le maintien de l'intégrité catholique et française de nos compatriotes. Et chaque année la Ligue d'Action française nous présente un *Almanach de la langue française*. Cette année on nous offre le dixième numéro de cette publication. "Cet opuscule renseigne, il fait réfléchir sur des points essentiels, nous dit M. Antonio Perrault. Son titre seul rappellera à nos lecteurs, chaque jour de l'année, leurs devoirs, envers le parler des aïeux."

Et M. Perreault termine la préface de l'*Almanach* pour 1925 par ce souhait : "Que la nouvelle génération vaille mieux que la nôtre. Formons nos enfants au culte de la langue française. Donnons-leur le souci de la parler, d'en assurer ainsi le maintien au Canada, surtout de la parler de façon convenable. Que leur langage ne soit pas un français mou, déformé, corrompu, mais la vraie langue française, aux vocables simples et nets, celle qui exprime magnifiquement et mieux que les autres la clarté de l'âme, la vivacité de l'esprit, la bonté du cœur.

Parce que l'*Almanach de la langue française* peut contribuer à la réalisation de ce souhait, il faut le faire connaître, aimer, le faire lire, lui assurer un public de plus en plus nombreux. Le répandre c'est accomplir à peu de frais une bonne action patriotique.

*

* *

Et puis, il y a l'*Almanach de l'Action sociale catholique*.

Ce dernier n'a que neuf ans.

Mais il a toujours été robuste et de belle taille.

Cette année, il contient, comme il a accoutumé, toute une série d'études sur les œuvres de chez nous, nos missionnaires, nos institutions religieuses, nos œuvres artistiques, les personnages dont le patriotisme canadien-français a célébré le centenaire, quelques pages d'auteurs du terroir, des monographies paroissiales.

Abondamment illustré, soigneusement imprimé, il assiste son camarade d'action française en répandant dans les familles la fierté de race et la fierté des œuvres édifiées par les fils de la race.

Là où ses deux brochures sont achetées, et consultées au long de l'année, les préoccupations de la famille ne peuvent se dégager du sentiment de solidarité envers les ancêtres.

Et puisque chaque famille possède ordinairement son almanach, pourquoi ne serait-ce pas celui d'Action française ou celui d'Action catholique qui prendront à l'avenir la place d'honneur au foyer canadien-français? Tous deux édités sans préoccupations pécuniaires ou commerciales, ils sont comme le catéchisme de l'année pour le bon patriote.

*

* *

A tous ceux qui comprennent la valeur de l'almanach pour la propagande d'idées, il incombe de faire pénétrer autour d'eux la brochure annuelle d'*Action française* et celle d'*Action sociale catholique*, ou celle la mieux adaptée au milieu auquel ils s'adresseront.

Nous n'avons pas à dédaigner le moyen si efficace dont usèrent les maîtres du réveil de la langue provençale.

Et n'oublions pas qu'à la première page de l'*Almanach d'Action sociale catholique* il y a un autographe de Son Éminence le cardinal Bégin bénissant "tous ceux qui encourageront la propagande" de cette publication.

Ferdinand BELANGER.

N. B. L'*Almanach de l'Action sociale catholique* se vend au Secrétariat des Œuvres, 105, rue Ste-Anne, Québec : 55 sous franco ; \$5.10 la douzaine port en plus.

LE VISAGE MODERNE DE L'HOMME TEND A S'ALLONGER

C'est du moins ce que vient d'affirmer le célèbre anthropologiste anglais Arthur Keith, au cours d'une conférence prononcée en présence d'une assemblée de médecins.

La face humaine se serait, pendant les cinquante dernières années, allongée d'un centimètre en moyenne. Ce changement serait le plus remarquable de tous ceux qui ont été observés ces derniers temps dans le corps humain et... il serait en voie de progrès continu. Les mâchoires s'accroissent de plus en plus vers le bas (!), entraînant tout le système osseux de la face.

Phénomène peu explicable, à moins d'admettre que la vie très chère allonge les figures.

Ephémérides Canadiennes

NOVEMBRE

3 — M. l'abbé Lionel Groulx, professeur d'histoire du Canada à l'Université de Montréal, propose l'institution d'une "semaine d'histoire du Canada", où serait donnée une série de leçons sur nos archives nationales.

— A Québec, à l'âge de 68 ans, décède M. Ernest Chouinard, ancien journaliste et chef des traducteurs à l'Assemblée législative. M. Chouinard est l'auteur de plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *Sur mer et sur terre*, *L'Arriviste*, *Croquis et marines*, *L'Œil du phare*.

5 — A l'élection complémentaire qui a lieu aujourd'hui dans cinq comtés de la province de Québec, les libéraux en conservent trois : Bonaventure, Sainte-Anne et Saint-Maurice ; et les conservateurs gardent le comté de Sherbrooke et conquièrent celui de Québec.

8 — Aux Trois-Rivières a lieu l'inauguration de la nouvelle gare de la Cie du Pacifique Canadien.

— Un incendie, dont l'origine est inconnue, détruit l'église de Saint-Vincent de Paul, à Montréal. On pourra, dans quelque temps, faire les offices dans le soubassement qui a été préservé du feu.

9 — S. G. Mgr P.-E. Roy, coadjuteur de Québec, bénit la nouvelle annexe de l'Hôpital

Laval. Cette aile nouvelle sera réservée aux enfants tuberculeux.

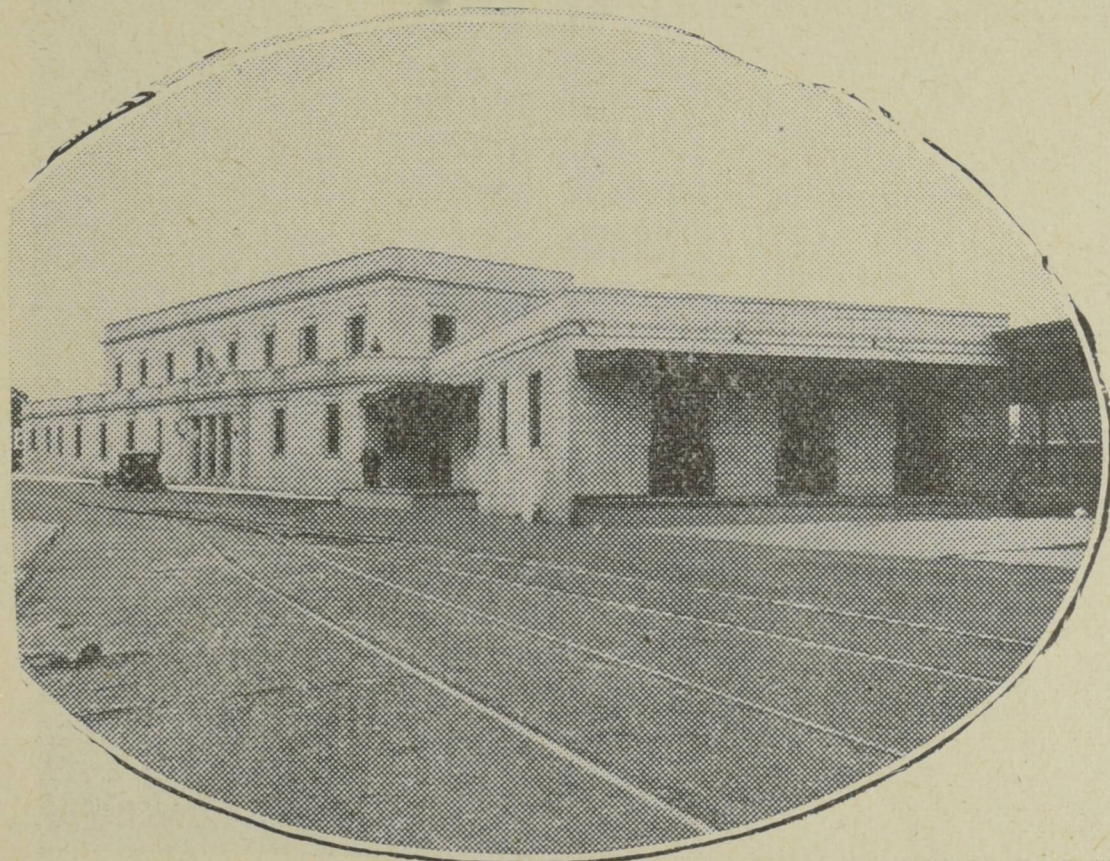
11 — La compagnie du Pacifique Canadien acquiert plusieurs milliers d'acres de terre, au comté de Digby, N. E., le long de son embranchement "Dominion Atlantic," où elle établira elle-même, l'an prochain, bon nombre de colons.

— M. Ross-H. McMaster, de Montréal, est nommé directeur du Pacifique Canadien, en remplacement de Lord Shaughnessy, décédé l'an dernier.

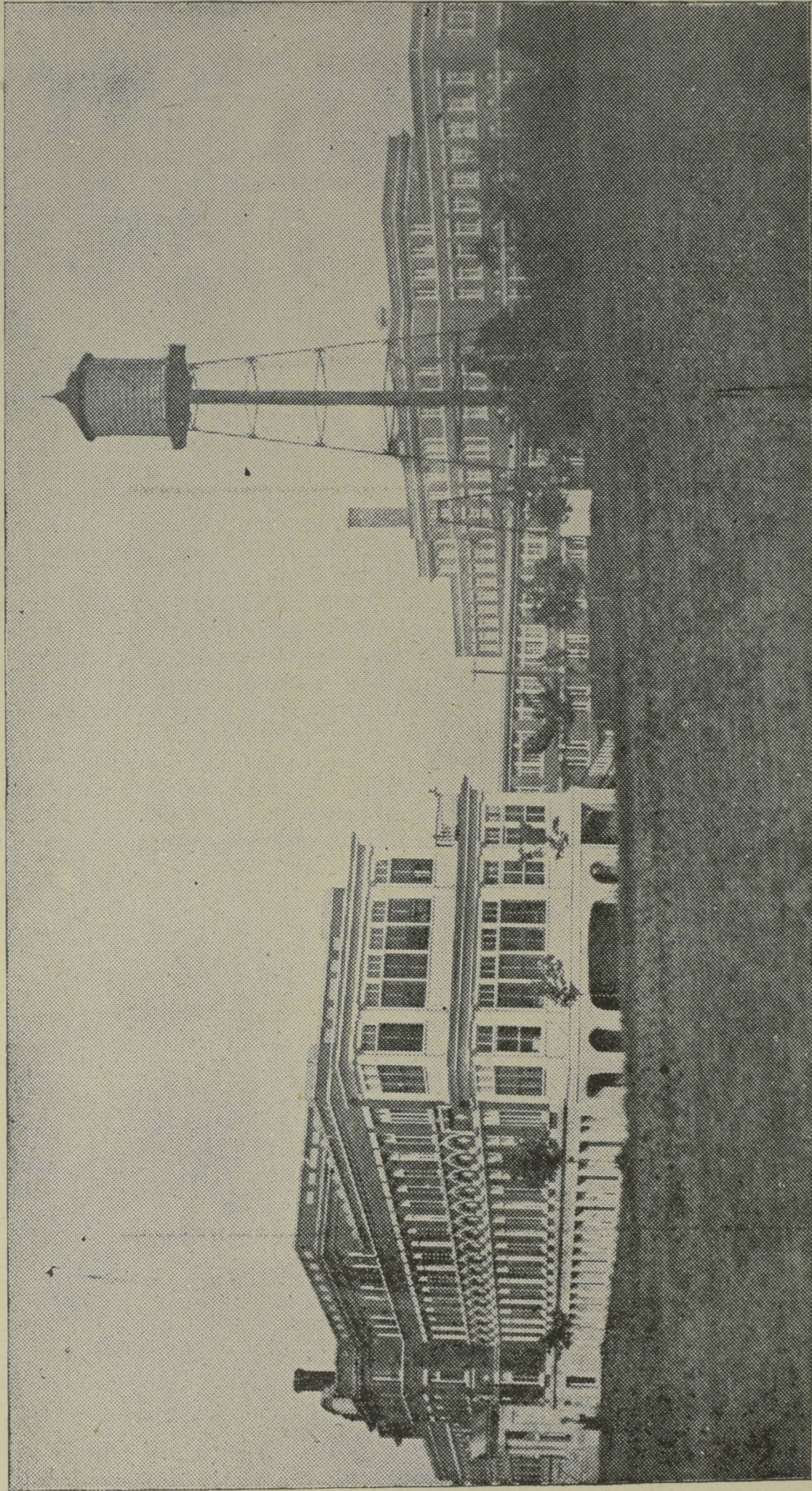
13 — La Chambre de Commerce de Montréal accepte de coopérer avec celle de Joliette, pour réclamer du gouvernement fédéral la construction d'un tronçon de raccordement de Montréal au Transcontinental National, via Joliette et la région de la Mattavinie.

14 — Le Conseil privé d'Angleterre autorise l'évocation, devant son tribunal, du problème canadien de savoir à qui, du gouvernement du Canada ou de celui du Nouveau Brunswick, il appartient de régler la navigation sur la rivière Saint-Jean.

15 — Dans un discours qu'il prononce au club de Réforme, à Montréal, l'honorable ministre de la Voirie, à Québec, M. J.-L. Perron, affirme à ses auditeurs que la province



LA NOUVELLE GARE DES TROIS-RIVIÈRES



L'AILE NOUVELLE DE L'HÔPITAL LAVAL, À STE-FOY.

de Québec a dépensé \$50,000,000 pour sa voirie, depuis 1867, et qu'elle occupe aujourd'hui, de ce chef, une situation avec laquelle ne peut rivaliser celle d'aucun autre état ni province.

16 — En son presbytère de Grand-Sault, dont il était curé depuis quelques années, décède M. l'abbé Thomas Albert, à l'âge de 45 ans. Le défunt était un prêtre distingué, auteur d'une histoire du Madawaska.

— Mgr R. Lagueux, curé de Saint-Roch de Québec, demande à ses paroissiens une souscription de \$100,000 pour parachever les travaux que l'on a commencés à l'église paroissiale.

— S. G. Mgr Émard, archevêque d'Ottawa, bénit solennellement et inaugure la nouvelle École technique de Hull, P. Q., en son diocèse.

17 — La province de la Colombie Anglaise se réjouit d'un surplus dépassant un million de piastres, dans ses finances publiques, pour le dernier exercice annuel.

— Des délégués conservateurs des différentes provinces canadiennes, réunis en assemblée à Toronto, fondent une association politique qui portera le nom de "l'Association libérale-conservatrice du Canada".

— Le chef de l'Opposition provinciale à Québec, M. Arthur Sauvé, empêché, au dernier moment, de se rendre au Congrès conservateur de Toronto, ainsi qu'il y avait songé, se fait représenter à la fête par un long message déclaratoire, fort énergique, télégraphié aux dirigeants. Il y expose à quelles conditions l'union nationale conservatrice pourrait s'opérer d'ici trois mois : retour franc et sincère au pacte de loyale entente de 1867, entre Macdonald et Cartier, avec restitution à l'élément canadien-français de tous les droits et privilèges dont les empiètements toriens l'ont spolié, depuis cinquante-sept ans.

— De passage à Winnipeg, M. Henri Bourassa fait d'importantes déclarations aux journalistes de cette ville. Il affirme qu'il serait volontiers partisan de l'indépendance complète du Canada à la condition qu'on ménage à notre pays de cordiales relations avec la Grande Bretagne et les États-Unis. Il met en garde contre le danger d'une sécession possible entre l'Ouest et l'Est du Canada, à moins que nos hommes d'Etat n'agissent avec une prudence supérieure. Il rappelle que les Canadiens français sont d'une loyauté à toute épreuve envers le Canada et que c'est même le seul terrain où nous puissions nous unir à fond avec nos compatriotes de langue anglaise.

19 — De Manchester, N. H., on annonce la mort de M. C.-R. Daoust, homme de lettres et ancien journaliste canadien-français.

20 — L'*Observer*, journal catholique de langue anglaise, à Ottawa, dénonce vigoureusement le Règlement XVII, qu'il faut, dit-il, rayer des

statuts de l'Ontario. Directement, expose cette feuille, pareille législation attente aux droits des Canadiens français, mais de façon indirecte, c'est aux privilèges de tous les catholiques ontariens qu'elle porte atteinte.

21 — L'église temporaire de Sainte-Gertrude, au diocèse de Montréal, est détruite par un incendie. Les pertes se chiffrent à \$25,000 environ.

22 — On célèbre par un grand banquet donné à Montréal, à l'Hôtel Windsor, le 75e anniversaire de l'Incorporation du Barreau provincial de Québec.

23 — Aux Trois-Rivières, se tient le premier congrès provincial de la Ligue du Dimanche.

24 — La Cie Price Brothers a définitivement résolu de construire une nouvelle usine à papier, d'une capacité de deux cents tonnes par jour, à St-Joseph d'Alma, Lac St-Jean, à proximité de la nouvelle et gigantesque station d'énergie hydraulique que la Cie Duke-Price est à installer à la Grande Décharge du lac Saint-Jean.

25 — Pour la première fois, un Canadien français, M. le Dr Roy, se porte candidat à la mairie, dans Regina, capitale de la Saskatchewan et ville épiscopale de S. G. Mgr Mathieu.

— Dans le comté de Hastings-ouest, Ont., le candidat libéral, M. Hanna, défait par près de 500 voix, le député démissionnaire conservateur, M. G. Porter. Cette élection donne un siège de plus à l'hon. MacKenzie-King, premier ministre du Canada.

27 — L'hon. G.-E. Amyot, conseiller législatif, donne à la Province pour être placé dans le musée, un tableau du peintre Donavan Adams, tableau intitulé "Highland Cattle".

28 — La Commission des Chemins de fer du Canada autorise les provinces du Manitoba, de la Saskatchewan et de l'Alberta, à en appeler à la Cour Suprême, de la décision rendue par ladite Commission sur l'entente de la Passe au Nid-de-Corbeau.

29 — Mgr Joseph-Louis Grivetti, secrétaire de S. Ex. Mgr di Maria, délégué apostolique au Canada, décède à Montréal, à l'âge de 49 ans. Le défunt était allé, au cours de l'été, célébrer son 25e anniversaire de prêtrise à Turin, Italie, son pays natal, et au retour, en septembre dernier, il tombait malade à Montréal. Il fut transporté à l'Hôtel-Dieu qu'il ne devait pas quitter vivant.

— Un congrès de l'Association canadienne des canaux et usines électriques, à Ste-Catherine, Ont., décide, par résolution, de suggérer au gouvernement du Canada la mise en train, le plus tôt possible, des travaux de creusement du St-Laurent supérieur.

— D'après un rapport d'Ottawa, il y a eu diminution de \$41,028,820, dans les revenus des douanes canadiennes, dans les premiers huit mois de la présente année fiscale. Le seul mois de novembre accuse une dépression de près de \$5,000,000.

Gauserie scientifique

LA MACHINE HUMAINE

SES DÉTRAQUEMENTS

POURQUOI EST-ON SOURD ?

LE mois passé nous avons commencé à examiner les raisons de la surdité, et nous avons vu quelles affections de l'oreille externe pouvaient la causer.

Aujourd'hui nous nous occuperons de l'oreille moyenne, de la Caisse, dont les lésions comptent parmi les causes les plus fréquentes de surdité.

Rappelons brièvement que la *caisse*, bornée du côté externe par la membrane du tympan, et de tous les autres côtés par la paroi osseuse, est traversée par la chaîne des osselets, et mise en communication avec les cavités du nez par un conduit appelé *trompe d'Eustache* ; le rôle de cette trompe d'Eustache est de régulariser la pression de l'air dans la caisse.

Chacun de ces trois éléments importants de l'ouïe peut être malade, et diminuer ainsi l'audition ; il arrive aussi que tous sont malades, et les résultats sont alors plus graves.

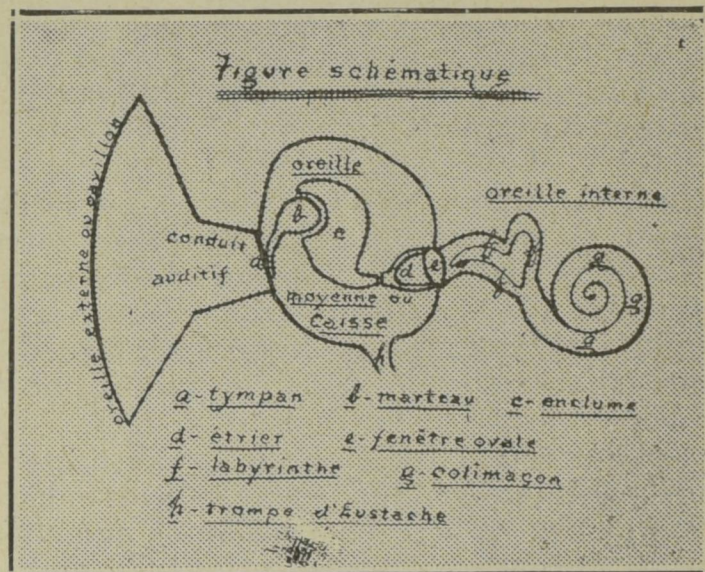
* * *

Le tympan, ainsi que nous l'avons vu, est une membrane dont le rôle est de vibrer à l'unisson des sons qui la frappent. Pour remplir ce rôle, il faut qu'elle soit mince, élastique et tendue d'une manière convenable. Si elle s'enflamme, ce qui peut lui arriver comme à toutes les autres parties du corps, elle s'épaissit et devient donc moins sensible aux vibrations. L'ouïe durcit. De plus, comme toutes les autres parties enflammées, le tympan malade devient sensible ; les sons, qui le font vibrer, provoquent de la douleur.

Si l'inflammation est légère, sa durée est courte, et la membrane vibrante reprend bientôt toutes ses propriétés. Mais si cette inflammation se répète et devient chronique, le tympan a tendance à s'épaissir. L'ouïe est alors irrémédiablement diminuée.

Le tympan peut aussi se perforer, soit par blessure, soit par de violentes ondes sonores, un coup de canon tiré à courte distance, par exemple. Dans ces cas la blessure guérit d'ordinaire assez facilement, et l'ouïe récupère, après une période plus ou moins longue son acuité.

Mais le tympan peut aussi être perforé par suite d'un abcès. Le cas est alors plus grave. La perforation due à cette cause a tendance à durer, et parfois, si l'abcès est considérable, le tympan disparaît même complètement.



Enfin, comme nous l'avons vu, le tympan est pourvu d'un muscle destiné à le tendre ou à le relâcher. Ce muscle est susceptible de maladie ; et son rôle est entravé ou complètement aboli suivant la gravité de cette maladie. On conçoit que le muscle tenseur du tympan une fois paralysé, le tambour devient imparfait.

* * *

La maladie des osselets est aussi une cause de surdité. Ce sont eux, il ne faut pas l'oublier, qui transmettent au nerf auditif les vibrations reçues par la membrane du tympan. Leur lésion ou leur absence prive donc l'oreille d'un élément important ; et l'ouïe en est naturellement diminuée.

Les osselets sont des os revêtus de périoste, et pourvus d'articulations (jointures) comme

les autres os. Ils sont exposés à toutes les maladies des os, périostites etc. Même s'ils sont intacts, ils ne servent plus guère une fois le tympan disparu. Mais le tympan s'enflamme rarement sans que cette inflammation ne se propage aux osselets. L'inflammation la plus fréquente est celle qui atteint les jointures. Or, on sait ce qu'il advient des jointures enflammées ; elles raidissent, se soudent, voyez les rhumatisants. Ou bien elles fondent ; voyez les tuberculeux. Si elles se soudent la chaîne des osselets n'a plus la flexibilité nécessaire pour bien remplir sa fonction. Si elle fond sur quelqu'un de ses points, elle vaut ce que vaut une chaîne cassée, c'est-à-dire rien du tout.

*

* *

Il y a encore la trompe d'Eustache, organe indirect celui-là, mais d'une importance encore plus grande que celle des deux autres, car la bonne santé de la caisse et son fonctionnement normal tiennent de très près au bon fonctionnement de la trompe d'Eustache.

Son rôle, ainsi que nous l'avons vu, est d'entretenir dans la caisse une pression d'air constante, qui équilibre la pression de l'air extérieur. Vient-elle à s'obstruer, l'air de la caisse diminue par résorption ; le tympan est refoulé vers l'intérieur, pesant du même coup sur les osselets, qui pèsent à leur tour sur la fenêtre ovale. L'ouïe est diminuée, cela va sans dire ; mais il y a surtout des bourdonnements, des bruits de vague, de tempête, qui peuvent devenir intolérables. Inutile de dire que l'acuité auditive est diminuée.

Le cas se présente fréquemment au cours de violents rhumes de cerveau, ou de maux de gorge un peu graves.

Mais là ne se bornent malheureusement pas les désordres produits par l'obstruction de la trompe. Comme cette obstruction est le plus souvent due à une inflammation, c'est-à-dire à une infection, pour peu que cette dernière soit persistante, l'infection gagne la caisse et la contamine à son tour. La plupart des périostites de la caisse, affections très graves, n'ont pas d'autre origine ; il en est de même pour les inflammations du tympan et des osselets.

Or, malheureusement, la trompe d'Eustache est un organe très vulnérable, ou plutôt très

menacé. Elle est menacée à chaque inflammation de la gorge ou du nez ; et Dieu sait si elles sont fréquentes dans notre climat où angines, amygdalites et rhumes de cerveau sont toujours de mode.

Dans un de ces cas comme dans l'autre, l'inflammation a une grande tendance à gagner la trompe, et par ce canal l'oreille moyenne.

Et voilà comment les trois quarts de surdités plus ou moins complètes, au Canada du moins, ont eu pour causes primitives des maux de gorge ou des rhumes de cerveau.

LE VIEUX DOCTEUR.

Humble rameau, enté sur la tige bénie du Christ, avec la sève de son Cœur, je puis porter des fleurs et des fruits de vertu divine.

Chanoine COUBÉ.

Dans mes tribulations, dans mes allégresses, dans mes espérances, quand mes lèvres diront : Jésus, l'écho dans mon cœur répondra : Marie !

Chanoine Jean VAUDON.

FORCE, VIGUEUR, SANTÉ



Rapidement obtenues par l'emploi de
ANCHOR WEAKNESS TONIC

Sa composition scientifique en fait le plus puissant des toniques. Il convient aux convalescents, vieillards, femmes, enfants et aux personnes débiles et délicates. --- En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Pharmaciens en gros, Dépositaires
W. BRUNET & CIE Limitee
139 rue St-Joseph, Québec

RADIO

LES CIRCUITS SIMPLES

D'APRÈS ce que nous avons vu jusqu'à présent, il y a trois catégories de circuits pour les appareils récepteurs : circuits simples, circuits doubles, et circuits apériodiques. Nous avons donné les caractéristiques générales de ces trois circuits. Entrons maintenant dans les détails, en commençant par les circuits simples.

Il y a plusieurs manières de monter un circuit simple. La plus facile et peut-être aussi la plus efficace, est celle que nous avons déjà décrite en détail sous la rubrique : circuit simple régénératif. Nous y revenons simplement pour en rappeler les grandes lignes.

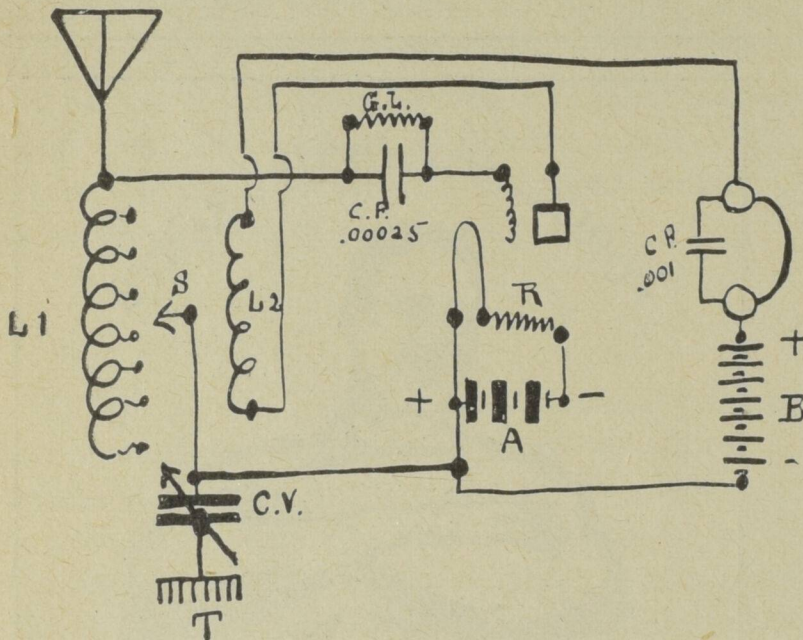


FIG. 1

Ce circuit (fig. 1) est monté avec un variocoupleur et un condensateur variable. La partie fixe du variocoupleur (L1) est munie de prises de connexions et constitue avec le condensateur variable le circuit de l'antenne ou le circuit primaire. La même bobine sert aussi pour le circuit secondaire. La partie mobile du variocoupleur (L2) qui se trouve connectée à la plaque de la lampe constitue le tickler et produit la régénération. Le condensateur variable

est placé du côté du fil de terre, on le voit souvent du côté du fil de l'antenne. Nous préférons la manière indiquée par notre vignette.

Il n'y a, comme on le voit, rien de compliqué dans ce montage. Plusieurs ont monté leur appareil d'après ce circuit et se déclarent très satisfaits des résultats.

L'appareil Westinghouse est un circuit simple qui diffère en plusieurs points du circuit précédent. L'inductance du primaire est constituée par un variomètre. Le condensateur variable est placé dans l'antenne et contrôlé simultanément avec le variomètre. Cette augmentation simultanée de l'inductance et de la capacité fait un ajustement critique, qui est corrigé par un second condensateur vernier de faible capacité.

Le "tickler" est immobile. Il est enroulé sur la partie fixe du variomètre. Les prises de connexions qui sont reliées au tickler le rendent variable par étapes et non graduellement comme dans les autres appareils. Ce point est particulier à l'appareil "Westinghouse". La vignette de la page suivante (fig. 3) représente l'apparence générale de cet appareil.

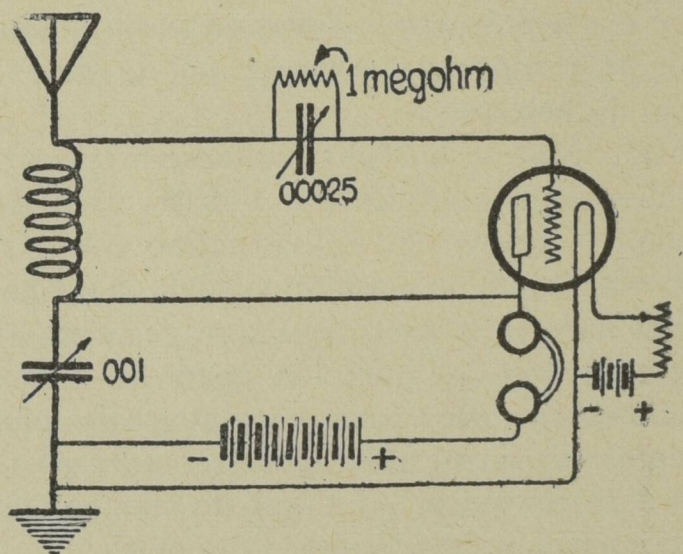


FIG 2

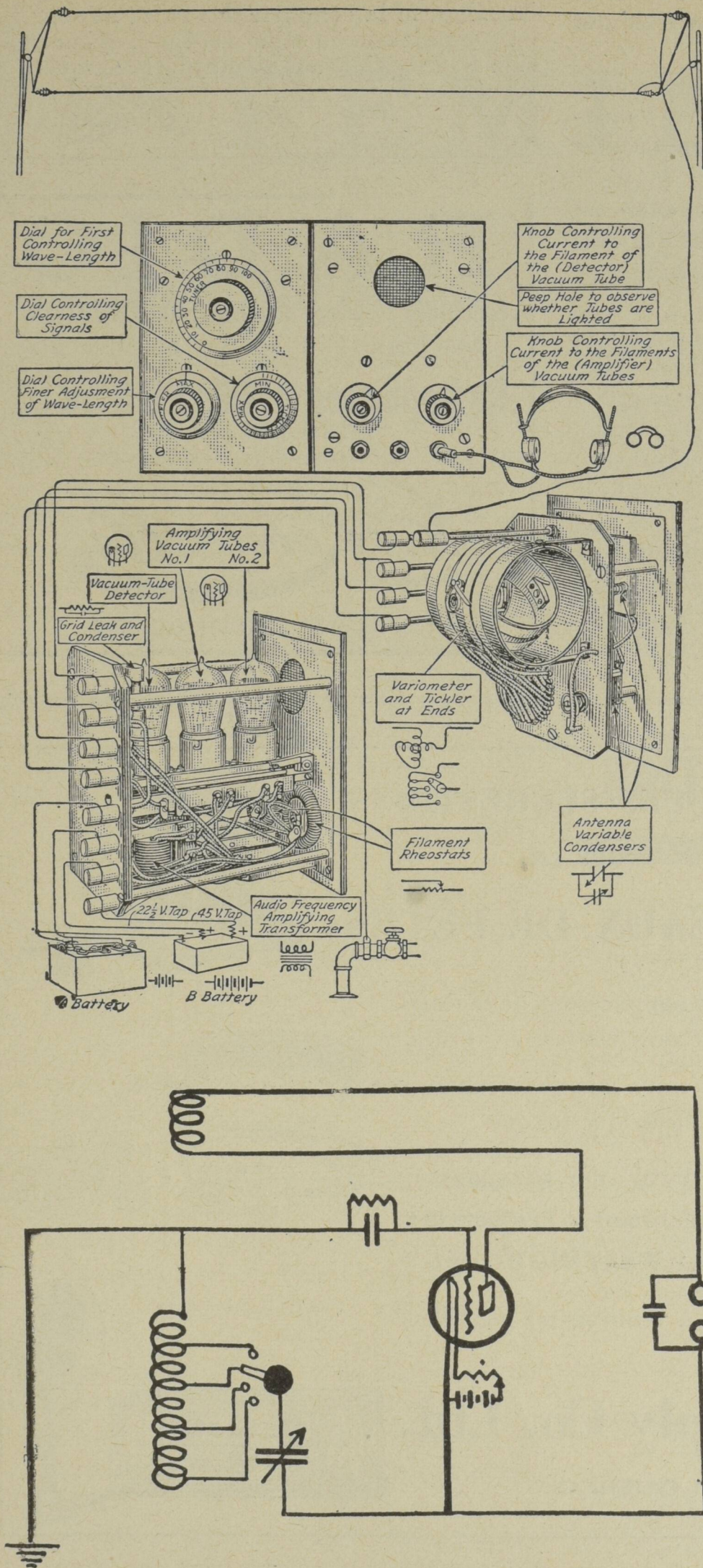
La vignette ci-dessus représente le circuit ultra-audion de De Forest. C'est encore un circuit simple. La syntonisation se fait par le condensateur variable 001 placé en série entre l'inductance et la prise de terre. La régénération est contrôlée par le rhéostat du détecteur. Ce circuit est extrêmement simple ; il n'y a qu'un contrôle principal : le condensateur, et qu'un contrôle secondaire, le rhéostat. Pour quiconque veut contruire un appareil portatif à bon marché ce circuit convient très bien. L'inductance peut être une bobine "nids d'abeilles" ou un fond de panier d'environ 50 tours.

L'amateur éprouvera cependant certaines difficultés à adopter l'amplification de basse fréquence à ce circuit. Il trouvera de plus que le rhéostat du détecteur est très critique et nous conseillons l'emploi d'un vernier. Un grand nombre de circuits prétendus nouveaux et merveilleux ne sont en réalité que [l'ancien ultra-audion déguisé.

Le circuit simple monté avec un variocoupleur et le circuit ultra-audion, sont à la base de tous les autres circuits simples qui n'en sont que des modifications plus ou moins avantageuses.

Ainsi, par exemple, on peut monter le circuit simple avec deux bobines "nid-d'abeilles" ou "fond de panier" au lieu du variocoupleur. Par ce moyen on peut arriver à faire un substitut supérieur au variocoupleur en diminuant la capacité distribuée.

Quelques-uns, afin d'éliminer un contrôle, montent le circuit simple avec un tickler fixe. Ce tickler consiste en un enroulement d'environ quarante tours placés sur un même tube avec les quelque soixante tours du primaire. Dans ce cas la régénération est contrôlée



par le rhéostat qui devient extrêmement critique. Cet appareil n'est pas aussi flexible que celui qui utilise le tickler mobile.

Quant au circuit ultra-audion, on le retrouve de cent manières différentes L'antenne va parfois à la grille, parfois à la plaque; mais toutes ces modifications se valent.

Un circuit qui fonctionne sans antenne est toujours populaire surtout parmi ceux qui veulent un appareil portatif. Le circuit de la figure 4 donne de bons résultats en ce sens.

Il se compose d'un variocoupleur monté à la façon de circuit simple ordinaire. C'est-à-dire que la partie fixe sert pour le circuit de la grille, et la partie mobile pour le circuit de la plaque.

Les modifications à faire sont les suivantes :
1° On doit connecter la prise de série à l'endroit où ordinairement on place l'antenne ; 2° le filament, qui sur le circuit simple ordinaire est connecté sur la partie fine du condensateur, doit être maintenant connecté sur la partie mobile.

LS-M. BOLDOC, ptre.

Ni la prise des forteresses, ni le gain des batailles, ni la conquête des pays, ne sont rien en comparaison du salut des âmes, et la conversion d'un infidèle vaut mieux que la conquête des royaumes.

CHAMPLAIN.

RADIO

Spécialités : pièces détachées pour RECEPTEURS
LES PRIX LES PLUS BAS DU MARCHÉ.

Radiophones "DE FOREST"

DE \$41.00 A \$500.00.

Catalogue sur demande.

E. Robitaille
ENR.

320, RUE ST-JOSEPH, QUEBEC.



QUELQUES SUGGESTIONS

POUR LES

CADEAUX DE FÊTES

Vos amis apprécieront davantage les étrennes qui leur seront utiles.

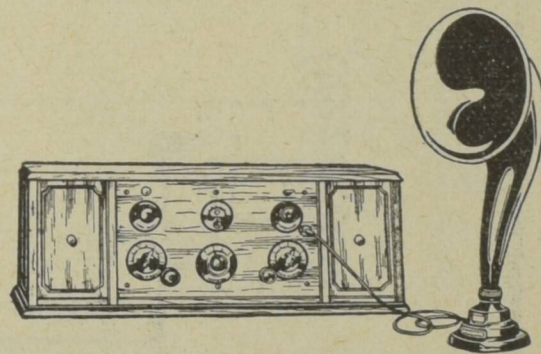
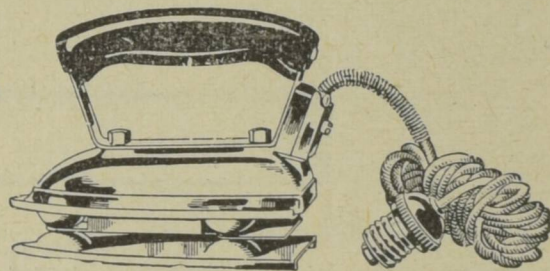
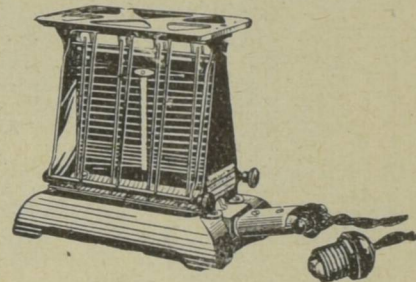
Pourquoi ne donneriez-vous pas un appareil électrique tel que :

Lampes Portatives, Grille Pain, Fer à repasser, Rôtisseurs, Gaufrier, Chauffettes, Projecteurs Electriques ou appareil Radio "WESTINGHOUSE"

Vous êtes cordialement invités à venir visiter nos belles salles d'échantillons.

Mechanics Supply Co. Ltd.

80-90, Rue St-Paul, QUEBEC





FEMINA

Le Noël Micheline

DANS le grand salon aux tentures soyeuses, Micheline s'ennuie, elle s'ennuie de toute son âme, car en ce Noël si beau, en cette fête autrefois si ardemment désirée aucun bonheur, aucune joie ne brillera pour elle ; en revoyant les beaux Noël de son enfance, Micheline pleure tout bas, puis elle somnole doucement, elle rêve...

Et voilà qu'un oiseau tout blanc, plus blanc que le givre argenté s'envole du morne salon où s'ennuie Micheline. Il monte tout droit dans l'azur, par delà les étoiles, il s'élève, monte toujours et arrive bientôt à la porte du Ciel.

“ Grand saint, dit-il au céleste Portier, j'arrive de la terre où je m'ennuie tant, il y fait bien froid... Oh ! par pitié, donnez-moi une place dans votre beau Paradis !... ”

— “ Oiseau de neige, n'entrent ici que ceux qui ont souffert, qui ont aimé, connais-tu l'Amour, que sais-tu de la souffrance ? ”

L'oiseau tremblant reprit : “ Je ne voudrais pas souffrir, je n'ai jamais aimé ! ! ”

Alors, répondit S. Pierre, retourne sur la terre, ne sont admis au Ciel que les sacrifiés et les âmes aimantes ! !

Le pauvre petit allait retourner bien tristement lorsqu'il vit venir un bel enfant blond suivi d'une troupe d'anges et de chérubins aux ailes soyeuses. Il voleta, tourna et fit si bien qu'un joli doigt rose se tendit vers lui, il se blottit sur le cœur de l'Enfant qui murmura doucement :

“ Comme tu as froid ! tu es de glace, où vas-tu, flocon de neige ? ”

— Hélas ! je ne sais où aller, tout est si sombre autour de moi, partout il faut souffrir, et j'ai peur !

“ Reviens sur la terre, veux-tu, lui dit Jésus tendrement, je vais prêcher aux hommes la grande loi de l'Amour, du Sacrifice ; tu n'as

jamais aimé, l'austère souffrance t'effraie ? Viens avec Moi et bientôt ces lois aujourd'hui dépourvues d'attraits te paraîtront douces et bienfaisantes car ma grâce d'aidera. Bientôt tu connaîtras toute la radieuse beauté du dévouement, le prix inestimable du renoncement joyeux.

Tandis que l'Enfant divin parlait, l'oiseau sentit fondre la neige de ses ailes, les glaces de son cœur et dans le grand salon où le soleil se joue sur les ors anciens, et le givre des croisées, Micheline s'éveille enfin à la vie, à l'amour, à la souffrance chrétiennement acceptées.

Jeanne LE FRANC.

BOITE AUX LETTRES

BRISE DU SOIR.— Je vous remercie de la gentille opinion que vous exprimez sur notre revue, opinion qui est bien faite pour me plaire. Je vous compte avec plaisir au nombre de mes correspondantes fidèles et s'il vous plaît d'amener vos amies, elles seront les bienvenues, vous voyez comme les portes sont grandes ouvertes.

VIOLETTE DE L'IMMACULÉE.— Je vous comprends et je vous redis encore : “ Courage ! ” Il y a des jours tristes à vivre, des jours qui semblent sans fin et que nous connaissons tous, car tous nous avons nos souvenirs, nos espérances déçues, nos rêves d'Idéal à demi brisés. Le bonheur vrai n'est pas de la terre et vous le savez bien puisque vous adressez à Dieu cette prière :

Jusque-là, laisse-moi malgré mon indigence
Et mes rêves tombés,
Laisse-moi ton amour, ta divine croyance,
La force d'espérer !

Les vers de “ Rêverie automnale ” sont bien mesurés mais ils ne riment pas, ainsi “ Vivre ” et “ luisent ”, “ rafale ” et “ âme ” et quelques autres. Revoyez les règles de la prosodie et revenez bientôt.]]

MADELEINE.— Votre jolie appréciation me charme, moi aussi, je crois que "La petite Poste" aidera mes correspondantes à se mieux connaître; nous publierons les adresses si les intéressées le désirent.

Et maintenant, petite Madeleine, ne soyons pas mélancolique, ne vous laissez pas dominer par la rêverie alors qu'il est si facile de réagir, faites-vous une vie active, ayez un but, employez bien toutes vos heures en leur donnant d'avance une tâche prévue et... revenez souvent car déjà vous vous sentez attendue.

JEANNE LE FRANC.

PETITE POSTE

Madeleine serait heureuse de causer longuement avec l'amie Juliette; lui fera-t-elle ce plaisir ?

Jeannine demande à Madeleine son appréciation et quelques notes, si possible, sur le dernier livre qu'elle a lu sa requête sera-t-elle agréée ? Amical souvenir.

JEANNE LE FRANC.

AUX PETITS

(En attendant la belle fête de Noël.)

Il vient, l'aimant Jésus, vers lequel on soupire !
Enfants, pour ce grand jour,
Préparez dans vos cœurs un berceau qui l'attire :
Berceau tissé d'amour.

Faites son lit bien chaud ; n'épargnez pas vos peines,
Souriez aux labeurs ;
Le sacrifice amer devient doux quand on aime ;
Il se change en bonheur.

L'humilité sera, sur cette couche intime,
Une gerbe de fleurs
Que Jésus, de sa main délicate et divine,
Posera sur son Cœur.

Quand le tout sera prêt, ouvrez votre demeure,
Ouvrez, et sans effroi ;
Car l'adorable Enfant la trouvera meilleure
Que les palais des rois.

Et puis, vous sentirez au fond de votre gîte,
De nouveaux battements :
C'est que le Cœur de Dieu dans le vôtre palpite.
Heureux petits enfants !

VIOLETTE DE L'IMMACULÉE.

La terre bénirait la charrue qui la déchire,
si elle pouvait apercevoir les blondes moissons
qui onduleront un jour sur ses blessures
refermées.

Chanoine COUBÉ.

LA CUISINE

PRÉPARATION-TYPE DES SAUCES

L'élément principal des sauces faites à chaud est, comme nous l'avons déjà, dit presque toujours un roux que l'on mouille avec un liquide : eau, lait, crème, bouillon, jus de légumes, etc.

I. Faire fondre la graisse ou le beurre, y incorporer la farine, remuer lentement et constamment et faire cuire, sur feu très doux, 5 à 10 minutes, sans laisser prendre couleur si c'est une sauce blanche que l'on veut obtenir.

II. Verser peu à peu sur le roux le liquide bouillant, lait ou eau suivant le genre de sauce, et tourner jusqu'à ce que le liquide soit bien mélangé, laisser bouillir 10 à 15 minutes ; remuer de temps en temps avec une cuillère de bois pour empêcher la sauce de prendre au fond.

III. Ajouter les assaisonnements selon la nature de la sauce.

IV. Si la sauce est trop épaisse, l'allonger avec le liquide ; si elle est trop claire, l'épaissir par l'ébullition.

V. Une sauce ne doit être ni trop épaisse ni trop claire ; trop épaisse, elle ressemblerait à une purée ; trop claire, elle aurait l'aspect d'un jus.

VI. Une sauce trop remuée, ou laissée sur le feu après la liaison, tourne, s'éclaircit tout à coup.

VII. Toutes les sauces faites à chaud se font à peu près de la même manière et diffèrent par les garnitures ou les condiments et la couleur. On peut donc établir deux sauces-mères : la blanche et la brune à l'aide desquelles on peut confectionner toutes les sauces qui portent différents noms.

AUTRE MÉTHODE.— Une autre méthode un peu plus économique de faire les sauces consiste à délayer la farine avec de l'eau froide ou du lait suivant les sauces à faire, et à la verser dans le liquide bouillant ; mélanger en remuant sur le feu et laisser cuire sur feu très doux. Au moment de servir, saler, poivrer et ajouter un morceau de beurre frais.

Les sauces blanches sont nombreuses ; les principales et les plus souvent employées sont :

SAUCE AU BEURRE

Faire un roux blanc, mouiller avec de l'eau chaude. A la fin de la cuisson incorporer quelques petits morceaux de beurre frais.

SAUCE BLONDE

Se fait comme la sauce au beurre, excepté que l'on remplace l'eau par un bouillon ou du jus. Colorer avec du Liebig pour obtenir la teinte voulue.

SAUCE BÉCHAMELLE

La reine des sauces blanches. Roux blanc ; mouiller de lait ou de bouillon, ou $\frac{1}{2}$ lait et $\frac{1}{2}$ bouillon. Cette sauce liée de 2 jaunes d'œufs avec assaisonnement au céleri, à l'oignon, et au persil, donne une sauce à la " Poulette " ou une " Blanquette ".

SAUCE VELOUTÉE OU VELOUTÉ DE MÉNAGE

Roux blanc ; mouiller de bouillon et d'une $\frac{1}{2}$ tasse de crème.

SAUCE ALLEMANDE

Roux blanc ; mouiller avec du lait, lier avec un jaune d'œuf et additionner d'une cuillerée à thé de jus de citron.

SAUCE SOUBISE OU SAUCE A L'OIGNON

Roux blanc ; mouiller de lait et additionner du jus d'un oignon cuit.

SAUCE AUX TOMATES

Faire un roux blanc, y mettre la purée de tomates (préalablement cuite, assaisonnée et passée au tamis,) faire réduire à consistance voulue.

[La cuisine à l'école primaire.]



LA POUDRE A PATE

"PURITAS"

SANS ALUN

a été placée au premier rang par l'analyste en chef du Dominion.

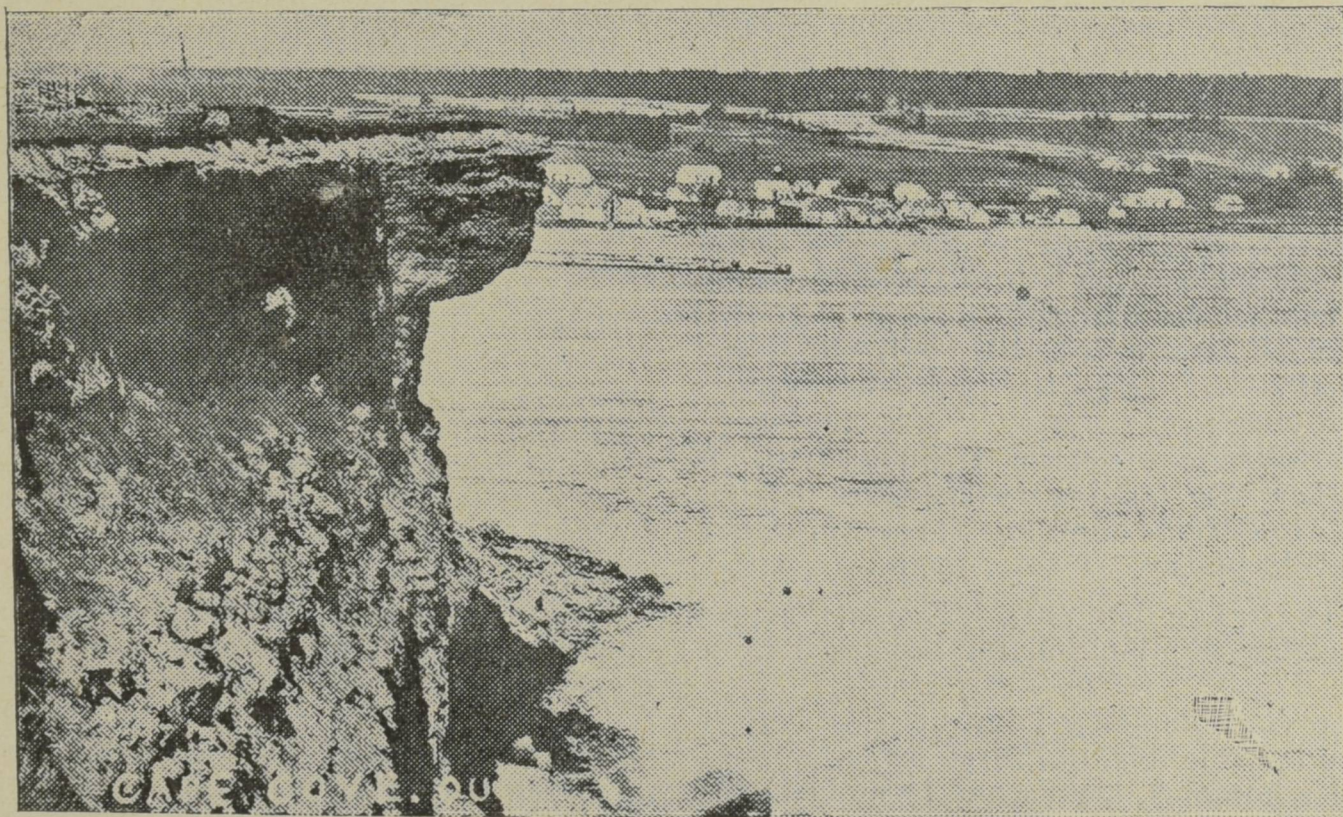
C'est la seule du genre fabriquée dans la province de Québec.

" Dépensons notre argent chez nous "

Livre de Cuisine illustré adressé sur demande faite à

"PURITAS" Limitée

179, RUE ST-DOMINIQUE,
QUÉBEC.



LE CAP COVE, sur la côte de la Gaspésie.

Coin de l'Ouvrier

Orientation professionnelle

LE choix du métier marque une date importante dans la vie des plus grands de nos enfants.

Il s'agit pour eux de prendre une décision, d'orienter leur vie, de *fixer leur avenir*.

L'affaire est grave, extrêmement grave, elle intéresse les parents et les enfants et ne doit pas être traitée à la légère.

Dans cette grave affaire, il y a :

- Des gages à assurer,
- Des écueils à éviter,
- Des goûts à diriger,
- Des aptitudes à étudier,
- Des conseils à donner.

DES GAGES À ASSURER.— L'avenir de vos enfants, l'avenir de la famille qu'ils devront fonder. Donnez-leur donc, mettez-leur en main une situation qui leur permette de gagner honorablement leur vie et la vie des leurs.

Trop souvent on ne pense qu'à l'avenir matériel et temporel, mais *de cet avenir temporel pourra dépendre et dépendra souvent l'avenir spirituel et... éternel*. Il ne faudrait pas l'oublier.

En principe, aucun état ne doit compromettre le salut ; *en fait* certaines situations rendent très difficile la pratique des devoirs religieux ; des parents chrétiens sauront tenir compte de ces difficultés et chercheront à donner à leurs enfants une situation qui leur permette de rester fidèles à leur foi et à leur religion.

Assurez leur avenir temporel, oui, mais sans compromettre leur salut éternel : votre responsabilité est gravement engagée.

DES ÉCUEILS À ÉVITER.— De nos jours, on veut gagner vite, gagner *beaucoup* et gagner *sans faire grand'chose* : horreur du travail, amour du luxe et du plaisir.

LE TRAVAIL EST UNE LOI. " *L'homme est créé pour travailler* comme l'oiseau est créé pour voler."

Or, le travail demande l'effort et c'est l'effort qui forme les volontés, qui forge les caractères, qui fait les hommes, tandis que la mollesse les annihile et les tue.

L'avenir est au travail, intellectuel ou manuel, peu importe ; l'avenir est à l'effort, l'avenir

est à ceux qui se gênent, l'avenir est aux laborieux.

Et si vos enfants n'ont pas l'amour du travail, c'est *l'amour du plaisir* qui les entraînera, mais le plaisir coûte cher et qu'arrive-t-il ? C'est que vous vous exposez à voir gaspiller en folies un argent que vous aurez péniblement amassé. Est-ce donc pour en arriver là que vous aurez sué, peiné, veillé, épuisé vos forces ? Prenez garde !

Évitez donc d'exposer vos enfants à la paresse et à l'amour exagéré du plaisir.

AUTRE ÉCUEIL.— Combien de parents veulent faire de leur fils un " *monsieur* ", de leur fille une " *demoiselle* " !

Que vous désiriez pour vos enfants un sort plus heureux que le vôtre, c'est légitime, mais ne leur apprenez pas à rougir du travail manuel, de ce travail qui a ses gloires, lui aussi, et qui maintenant est plus lucratif que tant d'autres.

Oui, parents, faites de vos enfants des heureux ; *n'en faites pas des déclassés*.

DES GOÛTS À DIRIGER.— Les goûts de l'enfant sont souvent une précieuse indication et il faut en tenir compte. Ce que l'on fait avec plaisir, avec cœur, est mieux fait ; les progrès sont plus rapides et le travail plus soigné.

Mais il faut veiller à *l'engouement* des enfants pour certaines professions : ce serait s'exposer à une surabondance d'ouvriers dans un même état et par suite au chômage ou à une réduction de salaire dangeureuse si elle ne trouvait pas son contrepoids dans les autres situations.

Surveillez les goûts de vos enfants ; dirigez-les sagement.

DES APTITUDES À ÉTUDIER.— Tout enfant n'est pas apte à n'importe quel métier. Tout métier pour être exercé avec fruit, réclame de l'ouvrier des qualités physiques, intellectuelles, techniques, qui sont la condition du succès et *sans lesquelles on court à des échecs assurés*. La *santé* de l'enfant, son *instruction*, sa *constitution physique*, etc., sont choses qui doivent entrer en ligne de compte et qu'il faudra observer et étudier avec soin.

DES CONSEILS À DONNER.— L'enfant placé en apprentissage, il y a une *mentalité à développer en lui* : *l'amour du travail*, du travail bien fait, *loyalement, consciencieusement fait* ; *l'esprit de docilité*, de *soumission*, de *respect*, etc. Que de choses il y aurait à dire sur tous ces points ! Que de faits à déplorer ! Que de conseils à donner ! N'est-il pas navrant, par exemple, de voir des enfants de treize, quatorze ou quinze

ans s'emporter pour la moindre observation, prétendre en remontant au patron et le "plaquer" pour les plus futiles prétextes ? Et des parents approuvent et laissent faire.

Parents, mettez-vous à la place des patrons et que vos enfants les traitent comme vous-même voulez être traités ! Que vos enfants agissent avec eux comme vous voulez qu'on agisse envers vous. Qu'on ne dise pas : "Le patron, c'est l'ennemi" ; le *patron tient votre place*, qu'on le traite, qu'on en parle avec respect et qu'on n'oublie jamais que, si *les bons parents font les bons ouvriers, les bons ouvriers ne contribuent pas moins à faire les bons patrons.*

Parents, vous avez un rôle social à remplir ; méditez ces pensées, méditez-les avec vos enfants ; faites-les leur comprendre et sachez bien qu'il y va de leur intérêt, de l'intérêt de la société de l'intérêt du pays tout entier.

(*"Almanach de l'Action populaire."*)

Histoire d'un chaudronnier

IL y a un certain nombre d'années, entrant dans une caserne d'artillerie un jeune Orléanais. Le premier soir, il se mit à genoux, devant son lit, fit sans ostentation, mais sans timidité, son signe de croix, poursuivit et termina sa prière, qui ne fut ni longue ni courte. Les camarades ne manquèrent pas à leur devoir : ils criblèrent de quolibets le débutant : "Eh bien ! il est chouette, le bleu !... Il mange sa paillasse !..." et cent choses spirituelles à l'égal de celles-ci. Lui, cependant, laissa dire, se dévêtit, se coucha.

Le lendemain, à la même heure, les mêmes rites s'accomplirent.

Le troisième soir vint. On recommença. Cependant, le bleu, ayant fini ses petites affaires avec Dieu, s'était relevé. Il s'appuya le dos à sa couchette, et, regardant bien en face les vingt-quatre hommes qui goguenardaient :

— Écoutez-moi, leur dit-il. Voici la troisième fois que vous faites les malins avec moi. J'ai le droit de vous dire ce que je pense de vous. Je vais vous régler ça en deux mots : Vous êtes des lâches, et vous êtes des mufles ! Vous êtes des lâches, car vous vous trouvez vingt-quatre contre un. Vous êtes des mufles, car vous blaguez ce qui vous dépasse. Moi, je crois en Dieu, je l'adore, je m'élève vers lui ; vous ne savez rien de tout cela. Vous vivez comme vos chevaux qui dorment, mangent, font l'exercice, et n'en voient pas plus long. Sentez-vous, voyons, qu'étant tels, vous êtes des mufles, de purs mufles ?

On se tut. Le plus loyal se détacha et dit :

— Tu as raison, nous avons tort, chacun est libre.

Cependant, le lendemain, un second bleu, chaudronnier de son état, lui-même allait trouver le harangueur de la veille.

— Tu crois en Dieu, toi ? lui dit-il.

— Oui, et toi ?

— Moi, non ; on ne m'a jamais parlé de ça.

— Veux-tu que nous en causions tous les deux.

— Oui.

Ils en causèrent si bien, que quelque temps plus tard, le chaudronnier artilleur faisait sa première Communion. Quand il sortit du régiment, il alla exercer sa profession dans l'Yonne. Tout en rétamant ses casseroles, il évangélisait, à son tour. Chaque dimanche, il éteignait son fourneau et allait à la messe.

Enfin, il m'écrivit une lettre aussi touchante que certaines pages des *Confessions de saint Augustin*. Il n'avait pas la langue du grand homme : il avait presque son cœur, et il concluait ainsi : "J'ose à peine croire que le Christ veuille d'un misérable comme moi. Cependant, mon confesseur me dit qu'il m'appelle à son sacrodoce. Si c'est vrai, quelle joie ! Mais, Monseigneur, vous qui me connaissez, voudriez-vous de moi ?"

J'ai voulu de lui.

Ah ! si les catholiques avaient du courage dans les ateliers, dans les chantiers, dans les cafés, dans les tramways, ils feraient des merveilles !

Cardinal TOUCHET,
évêque d'Orléans.

LES TROIS MAÇONS

Trois maçons travaillaient, enfonçant à coups redoublés leur ciseau à froid dans un massif bloc de granit. Un étranger, passant par hasard, demande au premier ouvrier ce qu'il faisait.

— Je taille de la pierre, fait celui-ci d'un air maussade.

— Et vous ? demande-t-il au second.

— Je travaille à 3 francs de l'heure, répond notre homme.

Le troisième travailleur à qui fut posée la même question, regarde gravement son interlocuteur :

— J'aide à bâtir une cathédrale, dit-il.

Ces trois réponses différentes sont une illustration caractéristique de trois états d'esprit divers d'ouvriers vis-à-vis de leur besogne.

Les uns considèrent le travail uniquement comme une corvée ; les autres comme un moyen de subvenir aux besoins matériels : le travail leur pèse.

Ceux-là seuls aiment leur tâche qui en savent la noble fin.

Le travail est une joie pour l'ouvrier qui voit dans son labeur un moyen d'élever son âme et de contribuer au bonheur de la société.

AU GOIN DU FEU

POUR S'AMUSER

RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS DE NOVEMBRE

ANAGRAMME

Orgueilleusement.

QUESTION LITTÉRAIRE

La Fontaine, dans la fable *Phæbus et Borée*, (VI, 3).

ENIGME

Souris.

LOGOGRIPHE

Bon — jour — bonjour.

RÉBUS NO 56

La fierté du cœur est la qualité des honnêtes gens.

Mot à mot : La fierté — duc — heure — aile — A cale ité — dé ZO — nez TE — Jean.

Ont trouvé des solutions partielles : Mlle Céline Lachapelle, Couvent de Jésus-Marie, Sillery ; Mlle Alexandrine Royer, St-Pacôme ; Mlle B.-Yvonne Arseneault, St-Pacôme ; Mlle Gilberte Hardy, 982, Main St., Pawtucket, R.-I. ; Mlle Juliette Pagé, Deschambault ; Mlle Germaine DeGagné, 60, rue Saint-André, Ottawa ; M. Fernando Hudon, Collège de Sainte-Anne de la Pocatière ; Mlle Yvonne Allard, Loiselleville, Ont. ; M. L. P. Caron et Mme Rosario Fournier ; Mont-Joli.

Ont trouvé toutes les réponses justes : Mlle Marcelle Pelletier, St-Raymond ; Mlle Lucille Du Plessis, Pensionnat de Ville-Marie, Témiscamingue ; Mlle Cécile Dugal, Orphelinat d'Youville, 28, rue des Glacis, Québec ; Mlle Georgianne Lavoie, St-Georges-Est, Beauce ; Mme Siméon Matte, St-Raymond ; Mlle Marie-Thérèse Bergeron, St-Raymond ; Mlles Yvonne Bélanger, Eugénie Routhier et Germaine Gendreau, Couvent des SS. de la Charité, St-Charles, Bellechasse ; Mlle Mariette Julien, Pont-Rouge ; Mlles Juliette Paradis, Jeanne Gagné, Belzémir Couture et Cécile Brisson, Académie des Sœurs de la Charité, Plessisville ; M. l'abbé Omer Berger, Montmartre, Sask. ; M. le docteur Armand Paradis, St-Gervais, Bellechasse ; Mlles Germaine Montambault, Thérèse Paré et M. Raymond Paré, Deschambault ; M. Antonio Pelletier, Collège de Ste-Anne de la Pocatière ; Mlle Marguerite Carrier, Casier 200,

et R. Carrier, a/s La Banque d'Hochelaga, Plessisville ; Mlle Berthe Naud, Couvent de Deschambault.

Le sort a désigné : M. le Dr Paradis et M. l'abbé Berger.

JEUX D'ESPRIT No 67

MOT DÉCROISSANT

Office. Où va l'officier affamé. Adjectif. Pronom. Consonne.

ENIGME

Pour obtenir de moi quelque service
Il faut m'appliquer au supplice,
Brûlez-moi ; ce tourment nouveau
Qui me fait fondre en larmes
M'oblige à prendre *vos armes*,
Pour protéger vos secrets, ô bourreau ?

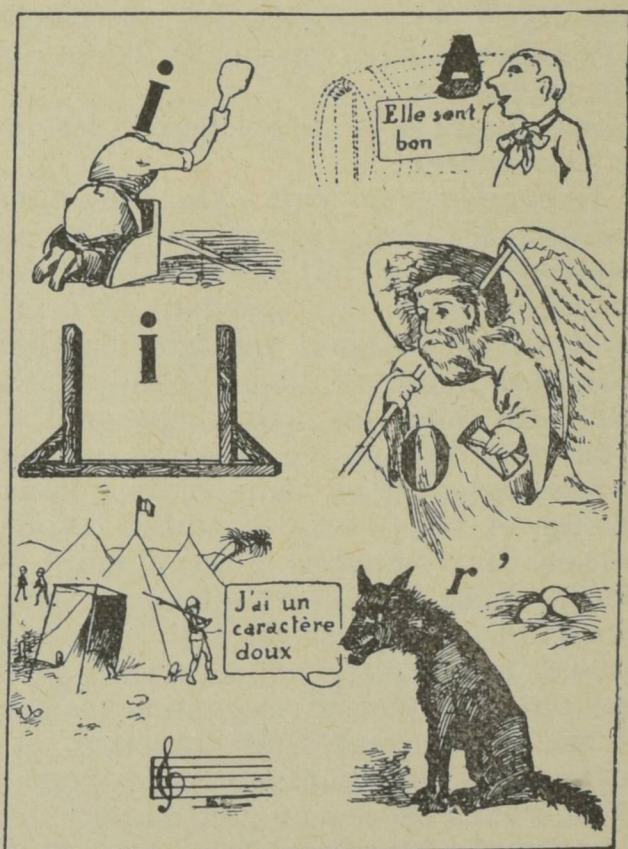
LOGOGRIPHE

Mon premier au chat plaît
Mon second bas ou haut est
Mon tout paît.

DEVINETTE

Quel est le peuple le plus pauvre de la terre ?

RÉBUS NO 57



Enfants venez voir !

Il est minuit, l'étable est sombre.
La Vierge rêve et Joseph dort ;
L'Enfant repose dans cette ombre,
Ayant au front l'étoile d'or.
Avec douceur l'âne le lèche.
Le bœuf réchauffe son sommeil ;
Dans les ténèbres de la crèche
Jésus brille comme un soleil !

Noël ! Jésus vient de naître,
Souliers et sabots de hêtre
Sont rangés dans l'âtre noir.
Noël ! enfants, venez voir
Les merveilles qu'à la ronde
Jésus, pour le petit monde,
Du haut des cieux fait pleuvoir !

Jésus s'éveille dans la paille,
Et, d'un mignon signe du doigt,
Calmant la Vierge qui tressaille,
Il fuit par la fente du toit ;
Vêtu de satin et de moire,
Le front ceint d'un rayon vermeil,
A travers la grande nuit noire
Jésus passe comme un soleil !

De frais joujoux sa robe est pleine,
Il les emporte triomphant ;
Chacun d'eux rappelle une scène
Familière à ses yeux d'enfant :
La bergerie et le villagé
A Bethléem sont tout pareils.
La poupée a l'air d'un roi mage
Au manteau brodé de soleils !

Glissant sur un rayon de lune,
Il pénètre dans les foyers.
Seul le grillon dans la nuit brune
Voit remplir les petits souliers.
Jésus, dans chaque maisonnée,
Veut que l'enfant, à son réveil,
Trouve au fond de la cheminée
Sa part de joie et de soleil !... ..

Le jour se lève, et dans la crèche
L'Enfant Jésus est de retour ;
Les troupeaux sur la paille fraîche
Sont rassemblés tout à l'entour.
Les bergers chantent, Joseph prie ;
Parmi ce rustique appareil,
Sur le blond giron de Marie
Jésus sourit dans le soleil

Noël ! Jésus vient de naître,
Souliers de sabots de hêtre
Sont tangés dans l'âtre noir,
Noël ! enfants, venez voir
Les merveilles qu'à la ronde
Jésus, pour le petit monde,
Du haut des cieux fait pleuvoir !

André THEURIET.

L'apôtre, c'est à la fois un *voyant*, un *soldat* et un *martyr*. Il est fait de lumière, d'énergie et de générosité ; il parle comme un voyant, il lutte comme un soldat, il meurt comme un martyr.

Père DIDON, O.P.

L'envers du Ciel

Pourquoi, dit un enfant, ne vois-je pas reluire,
Au ciel, les ailes d'or des anges radieux ?
Sa mère répondit avec un doux sourire :
— Mon fils, ce que tu vois n'est que l'Envers des Cieux !
Et l'enfant s'écria, levant son œil candide
Vers les divins lambris du palais éternel :
Puisque l'Envers des Cieux, ô mère, est si limpide,
Comme il doit être beau, l'autre côté du Ciel !

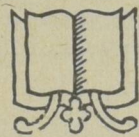
Sur le vaste horizon, quand la nuit fut venue,
A l'heure où tout chagrin dans un rêve s'endort,
Le regard de l'enfant s'élança vers la nue,
Il contempla l'azur semé de perles d'or.
Les étoiles au ciel formaient une couronne,
Et l'enfant murmurait, près du sein maternel :
Puisque l'Envers des Cieux si doucement rayonne :
Oh ! que je voudrais voir l'autre côté du Ciel !

L'angélique désir de cette âme enfantine
Monta comme un encens au céleste séjour,
Et lorsque le soleil vint dorer la colline,
L'Enfant n'était plus là pour admirer le jour.
Près d'un berceau pleurait une femme en prière ;
Car son fils avait fui vers le monde immortel,
Et de l'Envers des Cieux franchissant la barrière,
Il était allé voir l'autre côté du Ciel !

Alfred BESSE.

La pierre de touche de la sainteté, c'est la mortification ; l'amour du bien-être en est la ruine...

SOEUR BENIGNA.

**LES LIVRES**

Bulletin de la Ligue des institutrices catholiques du Manitoba. Maison Saint-André, Winnipeg, 629, avenue McDermot. Prix d'abonnement : \$1.00 par année.

Nous sommes heureux de saluer cette publication nouvelle qui nous apporte un écho de la vie catholique intense que nos compatriotes mènent dans l'ouest canadien. Cette publication trimestrielle est l'organe de la Ligue des institutrices catholiques du Manitoba dont le but est 1o de grouper ses membres afin de les guider dans leur instruction religieuse et dans le chemin de la vertu ; 2o de leur donner le soutien d'une amitié véritable, source de joie et de force, puis source pour le bien.

Cette revue, dont le premier numéro est paru en septembre dernier, pourrait être reçue avec profit par toutes les institutrices de notre province.

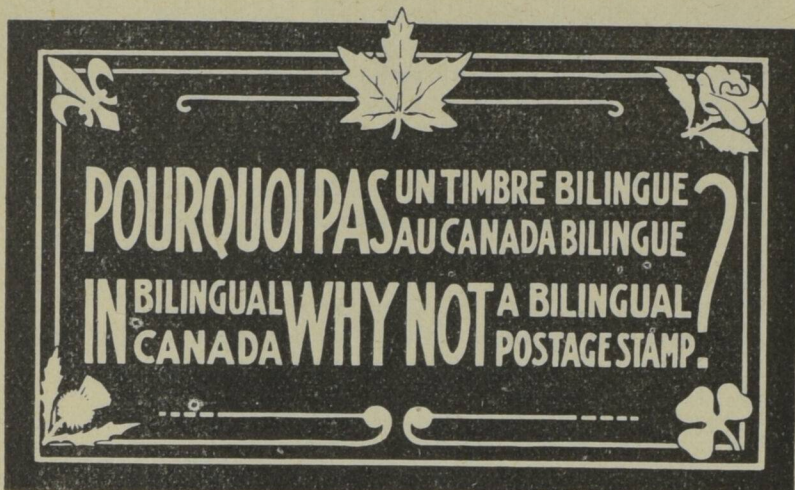
LE CALENDRIER DE SAINT-JOSEPH POUR L'ANNÉE 1925

Le Calendrier de Saint-Joseph pour l'année 1925 vient de paraître. Il mesure 17 x 32 pouces. Il est surmonté d'une magnifique image en quatre couleurs représentant "La Sainte Famille au repos à Nazareth". C'est un pur chef-d'œuvre. Quant au Calendrier proprement dit, nous ne croyons pas qu'on puisse trouver rien de plus complet.

S. É. le cardinal Bégin a exprimé le vœu que ce calendrier ait une large diffusion dans nos familles canadiennes.

Le Calendrier de Saint-Joseph est en vente au Couvent Saint-Joseph, 70, Chemin Ste-Foy, Québec, au prix de 50 sous l'unité ; \$45.00 le cent, franco.

AGRANDISSEMENT DU TIMBRE-CACHET POUR
DEMANDER UN TIMBRE-POSTE BILINGUE]



À LA LAMPE ANTIQUE, 16, RUE LAVAL, QUÉBEC.

Cette gravure nous représente un joli timbre-cachet à la fois parlant et symbolique :

“ POURQUOI PAS un timbre bilingue au Canada bilingue, in bilingual Canada, WHY NOT a bilingual postage stamp ? ”

Tout ce lettrage disposé d'une façon expressive est encadré de la fleur de lis, de la rose, du trèfle, du chardon et de la feuille d'érable, éléments des nouvelles armoiries du Dominion.

C'est un précieux moyen pour propager dans tous les milieux, anglais et français, l'idée d'un timbre-poste bilingue.

Notons, au passage, que les règlements de la Poste interdisent l'usage des timbres de fantaisie ou de propagande au recto de l'enveloppe.

Ces timbres se vendent (seulement sur réception d'une commande accompagnée de son plein montant) : le cent, 15 sous ; le mille, \$1.25 ; les dix mille, \$10.00 ; remise par bon de poste, mandat ou chèque (strictement payable au pair à Québec). En vente au Secrétariat des Œuvres, 105, rue Ste-Anne, Québec.

SOYONS FIERES DE NOS AIEUX

Nos pères furent admirables sur les champs de bataille ; de la pointe de leurs épées ils ont écrit, en traits sanglants et glorieux, toute une épopée. Mais combien admirables aussi sont celles qui formèrent et donnèrent à la patrie et à l'Église de pareils soldats ; qui trouvèrent dans leurs âmes de femmes assez de force et de vaillance pour ne jamais reculer devant le devoir même quand ce devoir c'était l'abnégation complète, même quand ce devoir c'était la mort.

Abbé J.-G. GÉLINAS.

Une larme du cœur unie au sang de Jésus,
c'est assez pour noyer les fautes d'une vie.

MGR GAY.

Les deux napperons

Saynète, par HELLÈLE

PERSONNAGES

JACQUELINE.

YVONNE.

LE JARDINIER.

(La scène représente un petit salon. A droite, un fauteuil près d'une table, avec des livres. A gauche, un guéridon.)

SCENE I

YVONNE et JACQUELINE

(Yvonne est assise près de la table, un livre à la main.)

JACQUELINE, *entrant*. — Voici mon napperon enfin terminé. Il est temps, si nous devons l'offrir aujourd'hui même à maman pour sa fête. Je viens de la repasser. Vois, n'est-il pas bien ?

YVONNE. — Il est charmant, tout à fait réussi. Ta broderie fait très bien une fois découpée. Mais regarde mon travail, j'en suis très contente aussi.

JACQUELINE. — Oui, il est superbe. Ce gros feston fait très bon effet.

YVONNE. — Maman sera contente, je suis sûre, d'avoir ces deux napperons.

JACQUELINE. — Elle-même en avait exprimé le désir. Nous les lui offrirons tout à l'heure, dès qu'elle sera rentrée.

YVONNE. — Elle ne tardera pas, elle n'avait que quelques courses à faire.

JACQUELINE. — J'ai préparé une belle faveur rose pour nouer mon napperon.

YVONNE. — Oh ! quelle bonne idée. N'en aurais-tu pas un bout pour le mien ?

JACQUELINE. — Ah ! non, je n'en ai pas trop pour moi.

YVONNE. — Quel ennui ! Ton ouvrage ainsi orné fait beaucoup plus d'effet que le mien. Et comme nous devons les offrir ensemble...

JACQUELINE. — Tant pis ! il fallait en avoir l'idée et te précautionner de ton côté.

YVONNE. — Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé plus tôt ? Il est trop tard maintenant.

JACQUELINE, *moqueuse*. — Voilà ce que c'est que d'être étourdie, imprévoyante !

YVONNE. — Oh ! tu fais la fière parce que tu as eu, par hasard, une heureuse idée !

JACQUELINE. — Par hasard ! par hasard ! Voilà bien la jalousie. Mademoiselle est vexée, elle est jalouse ! Elle ne pense à rien et alors elle voudrait que les autres pensent pour elle ! (Elle finit de nouer la faveur autour de son ouvrage.) Je vais chercher des ciseaux pour couper un peu les bouts, ce sera parfait. Ah ! ah ! ah ! ma

petite Yvonne, tu peux bien être jalouse, il faut reconnaître que mon napperon ainsi noué produit dix fois plus d'effet que le tien. Voilà le châtiment de l'imprévoyance ! (*Elle sort, l'air moqueur.*)

SCENE II

YVONNE, seule.

YVONNE.— C'est très vrai que son ouvrage fait beaucoup plus d'effet ainsi. C'est ennuyeux... Et je n'ai rien, rien, pour nouer le mien, pas le moindre bout de ruban, même pas une petite ficelle de couleur !... Oh ! une idée. Au lieu de laisser mon napperon plié ainsi près de celui de Jacqueline, je n'ai qu'à le placer tout déployé sur ce guéridon... Là, c'est parfait ! J'évite ainsi la rivalité de la faveur rose. Nos deux napperons sont offerts de façon différente : le sien plié et noué... le mien déjà en place... Bravo, bravo ! Je suis enchantée de mon idée.

SCENE III

YVONNE, JACQUELINE

JACQUELINE.— Voilà mes ciseaux, Je coupe les bouts de ma faveur, et mon œuvre est prête à offrir. Qu'en dis-tu ?

YVONNE.— C'est très bien !

JACQUELINE.— Mais... où est ton napperon.

YVONNE.— Je l'ai placé là, sur le guéridon.

JACQUELINE.— Oh !

YVONNE.— Il fait bien, n'est-ce pas ?

JACQUELINE.— Oui... mais... écoute, tu parlais de rivalité... Cette fois, voilà qui n'est pas juste ! Nous avons convenu de faire deux ouvrages à peu près similaires, que l'une n'ait pas l'air d'offrir plus que l'autre. Et ton ouvrage ainsi placé est beaucoup plus en valeur que le mien. Tu lui donnes tout de suite une place en honneur dans la pièce. Et, déployé comme cela, on voit beaucoup mieux le travail de broderie. Non, tu ne devrais pas le placer ainsi. Replie-le, et laisse-le près du mien pour l'offrir.

YVONNE.— Ah ! dis donc, le tien est orné d'une faveur, et...

JACQUELINE.— N'importe ! Ce n'est pas bien à toi de concurrencer ainsi mon ouvrage. Ce n'est pas loyal.

YVONNE, riant.— Ah ! ah ! ah ! la jalouse ! Il fallait en avoir l'idée !

JACQUELINE, furieuse.— Tu es stupide.

YVONNE, riant toujours, moqueuse.— Tu ne penses à rien, et tu voudrais que les autres pensent pour toi !

JACQUELINE.— Tu es ridicule ! ridicule et absurde ! Tu cherches toujours à te faire valoir au détriment des autres. Tu n'es qu'une égoïste ! (*Elle sort en claquant la porte.*)

SCENE IV

YVONNE, seule.

YVONNE.— Oh ! oh ! c'est qu'elle n'a pas l'air contente ! Elle était si fière de voir son ouvrage mieux que le mien. Et maintenant... Mais tout de même... c'est regrettable de nous disputer ainsi. Maman ne serait pas contente si elle nous entendait. Elle déteste les disputes, les rivalités, les jalousies. Tous les napperons du monde lui sembleraient peu de chose par rapport à notre affection mutuelle. Seulement... Voyons... si je cédaï à ce petit caprice de Jacqueline... Après tout, elle a été si souvent gentille pour moi, obligeante et affectueuse... Eh bien ! oui, je vais lui faire une bonne surprise. C'est son napperon à elle que je vais mettre à la place d'honneur ! Faisons l'échange... là, ma chère sœur sera contente quand elle verra cela. Je replie le mien, je lui mets la faveur... et le sien ici sur le guéridon... il fait vraiment très bien... Mais je l'entends qui revient. Ne lui disons rien pour voir sa surprise.

SCENE V

YVONNE et JACQUELINE

JACQUELINE, entrant, l'air maussade.— Tu ferais bien d'aller ranger ta chambre ; tes livres sont restés en désordre. Tu es d'un brouillon !

YVONNE.— Oui, j'ai oublié de les remettre en place ; j'y vais tout de suite. En même temps, je vais demander au jardinier la plante verte que nous avons achetée l'autre jour. Nous la lui avons donnée pour qu'il l'arrose.

JACQUELINE, toujours maussade.— Oui.

YVONNE.— Tu as le papier blanc pour envelopper le pot, n'est-ce pas ?

JACQUELINE, de même.— Oui.

YVONNE.— Je vais donc prier Alexis de t'apporter la plante tout de suite, afin que tu puisses la préparer pour l'arrivée de maman... tu veux bien, n'est-ce pas ?

JACQUELINE, avec impatience.— Oui, c'est bon ! vas-y !

YVONNE, à part.— Je suis sûre que, quand je reviendrai, cette mauvaise humeur aura tout à fait disparu. Je suis vraiment bien contente d'avoir fait cet échange. (*Elle sort, Jacqueline prend un livre, s'assied à droite et lit un instant.*)

SCENE VI

JACQUELINE, LE JARDINIER

LE JARDINIER, il est en tenue de travail, avec un gros tablier bleu relevé en coin ; il porte dans son bras une plante verte.— Pardon, Mam'zelle Jacqueline, j'apporte la plante demandée.

JACQUELINE, *sans se déranger*.— Bien.

LE JARDINIER.— Où faut-il la mettre, s'il vous plaît?... car Mlle Yvonne m'a dit de l'apporter tout de suite, que vous attendiez après... et je venais justement de l'arroser. Le pot est humide et pas propre.

JACQUELINE, *se retournant brusquement*.— Humide,... et pas propre?... Ah!... Eh bien! tenez, mettez-le sur ce guéridon.

LE JARDINIER, *hésitant*.— Mais, Mam'zelle... je vous disais que... le pot est sale.

JACQUELINE.— Eh bien?

LE JARDINIER.— Ça va salir ce beau petit linge qui est placé là.

JACQUELINE.— Cela ne fait rien du tout. Ces petits napperons sont faits pour ça. On les lave, et tout est dit! Posez la plante dessus, vous dis-je.

LE JARDINIER.— Bien Mam'zelle. Je veux bien, moi. (*Il pose la plante sur le guéridon.*) Bonsoir, Mam'zelle, excusez. (*Il sort en touchant sa casquette.*)

Jacqueline, *seule, reprend sa lecture, s'agite un peu, se tire, et laisse enfin retomber son livre sur ses genoux*.— Ce livre est assommant... on n'y comprend rien. Au début, il m'intéressait. Mais aujourd'hui, je ne sais pourquoi... je pense à autre chose... je crois que je suis un peu énermée... je ne peux pas fixer mes idées. Cette histoire de napperons m'a contrariée, surexcitée... Yvonne a voulu me jouer un tour... un vilain tour... J'ai peut-être eu tort tout de même... cette plante... (*Elle se lève*). Oui, j'ai eu tort, grand tort... je n'aurais pas dû faire cela? Quand elle trouvera son napperon tout sali... plein de terre humide... Oh! que j'ai été vilaine!... Comment ai-je pu faire une chose pareille... ma pauvre Yvonne... Oh! combien je regrette...

SCENE VII

JACQUELINE, YVONNE

JACQUELINE.— Yvonne, ma chère petite Yvonne, pardonne-moi... je suis désolée, je regrette beaucoup, je t'assure.

YVONNE, *gaiement*.— Allons donc, ma petite Jacqueline, tout est pardonné et oublié. Ce n'est pas pour quelques paroles de mauvaises humeur que nous allons nous boudier... surtout aujourd'hui, pour la fête de maman. Ah! le jardinier a apporté la plante!... Mais... oh! Jacqueline, qu'il est peu soigneux! il l'a posée, sans être nettoyée ni enveloppée, sur le guéridon!

JACQUELINE.— Yvonne, c'est ma faute, et c'est pourquoi je suis si désolée.

YVONNE, *consternée*.— Ma pauvre Jacqueline... ton napperon!...

JACQUELINE.— Comment! mon napperon? (*S'approchant vivement du guéridon.*) Mais

oui... c'est le mien!... Mais alors?... Oh je crois comprendre... je devine!

YVONNE, *balbutiant*.— Oui, c'est moi qui... qui avais fait l'échange... je voulais te faire plaisir... et c'est le tien qui...

JACQUELINE.— Ah! quel bonheur.

YVONNE, *stupéfaite*.— Comment, quel bonheur!

JACQUELINE.— Mais oui, ma pauvre Yvonne, j'avais commis une très vilaine action. Je voulais me venger en abîmant ton ouvrage... et je suis prise à mon propre piège.

YVONNE.— Ma pauvre Jacqueline!

JACQUELINE.— Oh! je suis bien contente d'avoir manqué mon but, surtout en constatant ce que tu avais fait, toi, pour me faire plaisir. Me pardonnes-tu?

YVONNE.— De tout cœur, Jacqueline.

JACQUELINE.— J'offrirai mon napperon sali à maman en lui avouant tout. Ce sera ma punition.

YVONNE.— Non, oh! non, du tout. Puisque maman n'est pas encore arrivée, enveloppons vite notre plante verte dans son papier blanc, et courons à la lingerie. Nous aurons vite fait de laver et repasser ton napperon.

JACQUELINE, *émue*.— Ma petite sœur, comment te remercier?

YVONNE.— En m'aimant bien aussi, tout simplement. Dépêchons-nous, Et nous offrirons nos deux napperons pliés de même.

JACQUELINE.— Je garderai la faveur rose en souvenir de cette petite histoire.

HELLÈLE.

[*L'Etoile Noëlisme.*]

Ce doit être pour nous, Canadiens français, le sujet d'un bien légitime orgueil que de savoir que les premières familles de cette colonie, desquelles nous descendons pour la plupart, ont été choisies parmi ce qu'il y avait de mieux dans la mère patrie, sous le rapport moral et religieux.

Mgr LAFLÈCHE.

OBLIGATIONS

Pour l'impression de vos



Certificats

Actions

Obligations

(Débentures)

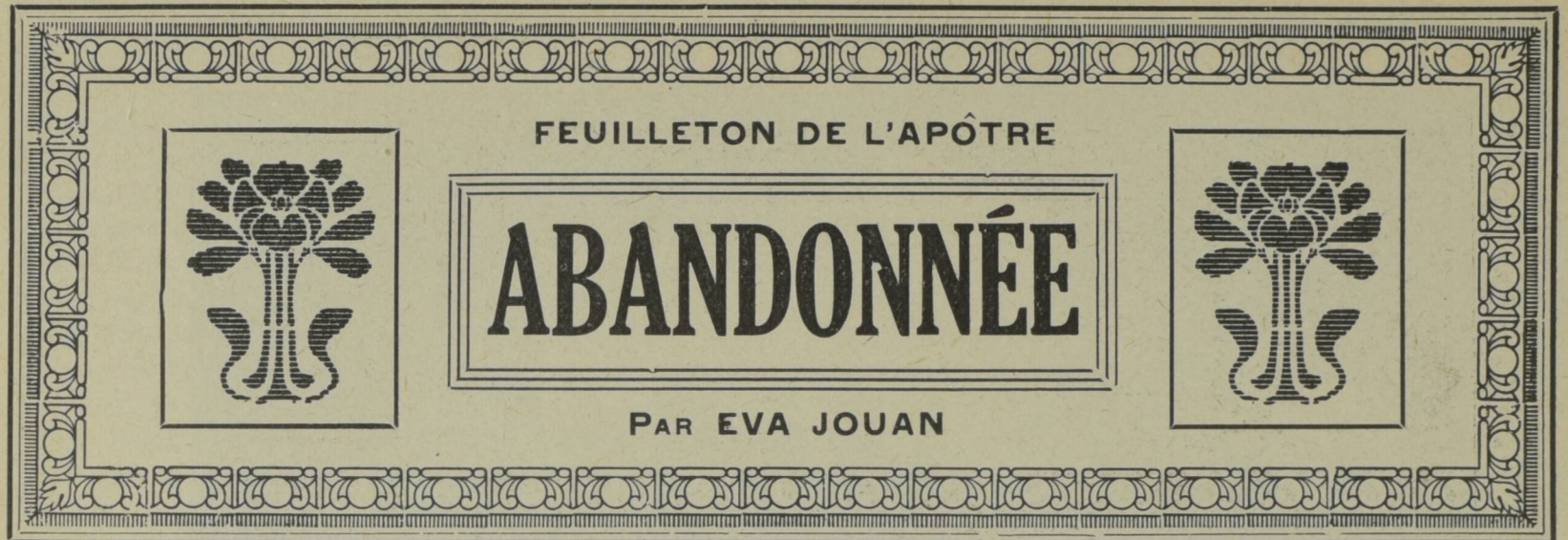
Adressez-vous à

L'ACTION SOCIALE, LTÉE

QUÉBEC



UNE BELLE FAMILLE CANADIENNE-FRANÇAISE
M. et Mme Napoléon Bergeron, de Laurierville, Mégantic, et leurs treize enfants.



4

CHAPITRE VI

UNE ESCAPADE DE PETITE BOHEME

Les jours passèrent très doux pour Mireille sous le toit hospitalier des Magnolias. Son état de santé s'en était ressenti. Elle se levait quelques heures dans la journée, elle faisait même de courtes promenades dans le jardin, au bras de Paule, qui s'attachait de plus en plus à cette fillette aimable et tendre.

L'enfant avait revu Mme Kerlan avec un plaisir très évident ; elle avait été bien joyeuse de jouer avec Marie et Louis ; mais elle les avait quittés sans larmes, ses grands yeux noirs fixés sur cet horizon de beaux arbres qu'elle semblait ravie de contempler.

Cette petite nature rêveuse avait souffert de cette existence passée dans la roulotte, où sans Juana elle aurait été si malheureuse ; elle se complaisait maintenant dans ce milieu exquis, près de ces femmes distinguées, de cette nature entrevue si belle à travers les grilles qu'elle ne pouvait encore franchir. Elle renaissait à la vie par la tendresse et le bonheur.

Le docteur qui venait la voir chaque jour avait défendu tout nouvel interrogatoire.

— Son état maladif aura bientôt complètement disparu ; gardons-nous bien d'arrêter ce retour vers la santé par des questions qui ne nous feraient sans doute aboutir à rien.

La note concernant l'abandon, publiée dans plusieurs journaux, n'avait en effet apporté aucun résultat.

Mireille, du reste, ne faisait nulle allusion à sa vie antérieure. Elle était très gaie, très gentille, causant volontiers de toutes choses, mais jamais elle ne se prêtait à un retour vers le passé. Le voile du mystère tombait donc sur ces années inconnues de ses amis en plis de plus en plus épais.

C'est que la petite fille avait bien souvent réfléchi sur tous ces événements, survenus en si peu de jours, pendant les longues heures qu'elle passait au lit, ses grands yeux fermés, comme si un lourd sommeil s'était emparé d'elle. On la laissait seule en ces moments, et dans la solitude de cette chambre amie, elle songeait à la roulotte, à Juana, à Marcello.

Moins que jamais elle accusait sa mère ; mais elle se disait que tout ce qui était arrivé avait été voulu par elle. Ne se souvenait-elle pas des réflexions de cette femme si bonne toujours !

— Je te voudrais heureuse, ma Bianca ! lui disait-elle en l'embrassant avec toute sa tendresse. Que ne puis-je donner les jours qui me restent à vivre pour que ce bonheur soit à jamais ton lot ! Je préférerais ne plus te voir, si je pouvais à ce prix payer ton entière félicité.

Et Mireille croyait, et fermement, que Juana l'avait suivie, invisible à tous, d'abord chez Mme Kerlan, ensuite au château ; puis elle était partie, satisfaite, après s'être assurée que sa fille aimée avait enfin trouvé le port.

Avec un grand fonds de naïveté, cette fillette de neuf ans avait parfois des éclairs de raison surprenants, tant le malheur mûrit.

— Tu n'as pas parlé, ô mère ! se murmurait-elle pendant ces ressouvenirs silencieux. Je ne parlerai pas. Je ne dirai jamais ce que tu fus pour moi, parce qu'il faudrait nommer le maître méchant qui nous faisait souffrir. Mais je ne t'oublierai pas, crois-le, et lorsque tu voudras revenir, ta Bianca en sera bien heureuse.

Et des larmes roulaient alors des grands yeux fermés sur les petites joues pâles.

Un jour que Paule était entrée au milieu de cette explosion de regrets, elle avait embrassé les fins cheveux brunis en murmurant :

— Elle pleure !...

Alors Mireille l'avait regardée avec un clair sourire, où perçait cependant une certaine tristesse.

— Je faisais un vilain rêve ! dit-elle. Tu as bien fait de me réveiller.

Elle avait adopté de suite le tutoiement familial vis-à-vis de la jeune femme et de Mme Kerlan ; elle disait "vous" à Mlle Irène, et n'avait pas avec elle ces épanchements qui faisaient la joie de Paule, restée très jeune de caractère au milieu de cette nature rajeunissante. Mais avec cet illogisme digne d'une enfant, elle la nommait très respectueusement Mademoiselle en lui disant ce "tu" si tendre. Et Paule, riieuse, la laissait faire à sa guise, en songeant que plus tard elle changerait ce titre en un autre plus doux.

C'était toujours vers la campagne aux vertes prairies, où passait le Scorff jaseur, que la petite fille aurait voulu diriger ses pas ; sa conductrice lui disait encore :

— Un peu de patience, Mireille ; lorsque tes forces seront complètement revenues, nous te donnerons la clé des champs.

— Mais je suis forte, Mademoiselle ! Veux-tu que je te le prouve en montant dans cet arbre ?

— Oh ! comme un gamin ! Une petite fille ne doit pas le faire ; ne le sais-tu pas ?

L'enfant se mordait les lèvres, et sous prétexte d'une fleur à cueillir, qu'elle venait ensuite offrir à Paule, elle s'éloignait sans répondre.

Un matin, Mireille s'éveilla de meilleure heure que de coutume ; l'aurore pointait à peine au-dessus des grands arbres bordant la rivière, qu'elle sautait du lit, et allait à la fenêtre, toujours ouverte d'après l'ordre du docteur.

Dans sa longue chemise de nuit, avec les fines boucles auréolant son doux visage, elle semblait un bel ange qui, les mains jointes, adore Dieu dans ses œuvres. Elle avait en effet l'habitude de croiser ses doigts effilés quand une chose excitait son admiration. Et ce matin, comment n'aurait-elle pas admiré le jardin fleuri qui déroulait ses symphonies du nuances et de parfums à l'infini !

Mireille avait un enthousiasme sans bornes pour la nature, comme si ses beaux yeux striés d'or s'étaient ouverts, ainsi que deux fleurs sombres, à l'ombre des bois murmurants. Toute petite, alors que la roulotte de Marcello s'arrêtait en pleine campagne, l'enfant s'en élançait pour aller cueillir toutes les fleurs qu'elle rencontrait sur son chemin.

Lorsque ses petits pieds étaient las, elle s'asseyait dans l'herbe, sous l'ombrage d'un arbre ou d'une haie fleurie, et elle observait dans un ravissement qui lui paraissait exquis, toutes les délicates merveilles qui l'entouraient. Elle écoutait chanter les oiseaux, murmurer les abeilles ; elle caressait les mousses et buvait dans le creux de sa main à l'eau des sources fraîches qui gazouillaient sous les ramilles.

Au retour, Marcello la grondait parce qu'elle n'avait pas assisté à la répédiction ; mais elle emportait dans son regard et dans sa mémoire trop de reflets et de souvenirs pour se désoler des reproches. Puis, Juana n'était-elle pas là pour effleurer sa joue d'un baiser et mettre dans un vase la gerbe rapportée, afin qu'elle en eût plus longtemps la joie des couleurs et des parfums !

Ce beau matin de mai qui la trouvait dès l'aurore à sa fenêtre la tentait comme autrefois l'espace vu de la lucarne grillée de la roulotte. Elle n'y put résister.

Personne n'était encore levé dans la maison, mais n'avait-elle pas la glycine du balcon pour arriver jusqu'au jardin ? Une petite gymnaste de sa force ne pouvait s'arrêter devant une porte fermée, quand la fenêtre se trouvait ouverte par l'ordre de la Faculté. Elle s'habilla sans bruit, et bientôt elle enjambait le balcon et descendait agilement parmi les rappes embaumées des glycines.

Paule, qu'une insomnie provoquée par un léger mal de tête avait tenue éveillée pendant les premières heures de la nuit, dormait à ce moment d'un lourd sommeil.

La fillette ne fit qu'un bond jusqu'au parc où miroitait le petit lac sous les rayons argentés du soleil levant. Oh ! voir cette eau que traversait le Scorff, sur laquelle flottaient l'ombre remuante des branches et les fleurs des nénuphars ? Il y avait bien des jours qu'elle le demandait à Paule. La jeune femme craignait la fraîcheur de l'eau pour la convalescente qu'une petite fièvre minait encore, et, malgré les mots tendres et les mines imploreuses, elle résistait.

Et aujourd'hui Mireille y touchait, à ce lac en miniature ; elle pouvait y mirer sa fine silhouette dans le fond sombre tendu par les grands arbres. Elle resta d'abord les doigts croisés, admirant et murmurant sa prière du matin devant le clair miroir teinté de l'azur du ciel. Elle ne songea même pas à demander pardon à Dieu de cette désobéissance envers celle qui la chercherait vainement tout à l'heure dans sa chambre.

L'enfant avait vécu presque sans frein jusqu'alors. Juana la laissait aller et venir à sa guise quand le maître n'était pas là ; elle ne croyait donc pas mal faire.

Elle avisa, bientôt, une barque blanche, aux rames légères, attachée simplement à un tronc d'arbre. Une promenade en bateau, sur cette eau limpide, devait la tenter. Elle défit la corde de ses doigts nerveux, sauta dans la barque, et, saisissant les rames, elle fut bien vite au beau milieu de l'étang, là où commençaient à s'entr'ouvrir quelques nénuphars à la pâleur rosée. Elle se pencha et en cueillit quelques uns qu'elle tressa en guirlande, afin d'en orner ses cheveux flottants. Ainsi coiffée, avec sa robe blanche, serrée à la taille par un ruban bleu, elle semblait la fée des ondes se promenant sur son liquide domaine.

En cet instant, Mireille avait tout oublié. Elle ne pensait plus qu'à jouir de cette splendide matinée qui paraissait s'être levée pour elle. Soudain son nom prononcé par une voix affolée la fit tressaillir : c'était Paule qui la cherchait.

A son réveil, la jeune femme s'était rendue près du lit de l'enfant comme elle en avait l'habitude ; quel fut son effroi ne le trouvant vide ! Elle ne pensa qu'à une chose : les saltimbanques qui avaient abandonné la petite fille venaient de la lui ravir, maintenant qu'elle était guérie.

Elle descendit vivement, et cria à Victoire, la cuisinière, qui sortait dans le jardin :

— Avez-vous vu Mireille ?

— Non, Mademoiselle.

— La porte était-elle fermée à votre lever ?

— Comme d'habitude, Mademoiselle. Je suis sortie la première, puis Mlle Irène qui s'est rendue à Cléguer pour la messe.

— L'enfant n'est plus dans sa chambre !... dit Paule d'une voix défaillante.

Victoire eut un geste d'épouvante en levant ses larges mains vers le ciel, puis montrant à sa maîtresse une longue liane de glycine qui pendait, brisée.

— C'est par là que les ravisseurs l'ont enlevée !... gémit la jeune femme.

— Impossible, Mademoiselle ! Comment seraient-ils entrés dans le jardin ?

— Ces gens sautent par-dessus les murs les mieux gardés.

— L'enfant est peut-être descendue toute seule.

— Etes-vous folle, Victoire ? Une petite fille de cet âge, encore souffrante, tenter une pareille descente !

— Dame, Mademoiselle si elle est la fille d'un saltimbanque, elle sait sans doute faire des tours.

— Assez !... fit la jeune femme un peu sèche-ment.

L'idée de la domestique était peut-être la bonne. Aussi Paule se mit-elle à courir du côté du parc en appelant l'enfant.

Celle-ci s'empressait de ramer, afin d'atterrir et de rassurer Mlle de Montscorff. Elle s'en voulait de cette fuite matinale qui l'avait inquiétée. Mais le courant était fort sous la brise qui s'élevait avec le soleil, et les petites mains bien frêles pour diriger l'embarcation.

Aussi, quand Paule l'aperçut, ce fut pour tomber d'une inquiétude dans une autre.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle, si elle allait mourir là, sous nos yeux !...

L'enfant elle-même s'affolait.

— Je ne puis plus !... balbutia-t-elle.

Heureusement qu'à cet instant critique Guillaume accourut, attiré par les cris des deux femmes, et, se jetant à l'eau, il ne tarda pas à atteindre la barque. Bientôt il remettait la petite toute tremblante à sa maîtresse.

Devant la pâleur de sa bienfaitrice, Mireille vit combien elle avait été coupable ; elle lui tendit les bras, tout en pleurs.

— Près de ce lac où tu as failli laisser ta vie, imprudente enfant, jure-moi de ne plus recommencer.

— Oh ! je te le jure ! jamais, jamais plus !... Mais je voulais tant voir le lac, et il était si beau au soleil levant !...

Devant cet enthousiasme persistant malgré le danger couru, la jeune femme ne put retenir un sourire.

— Tu ris, Mademoiselle, fit Mireille, en battant des mains, donc tu n'es plus fâchée !

L'on s'empressa de recoucher la petite téméraire. Mais en s'appuyant, rêveuse, au balcon enguirlandé de glycines, Paule se répétait :

— Est-ce l'enfant d'un saltimbanque ? L'a-t-il volée à sa famille ? Qui me dévoilera ce mystère ?

CHAPITRE VII

ENTRE DEUX TENDRESSES

L'escapade de Mireille n'avait pas eu de suites. Elle était aujourd'hui complètement guérie et pouvait jouir de cette nature aimée en ce splendide mois de mai où s'étale la pleine saison printanière.

Elle s'était de nouveau promenée sur le lac dans la barque blanche, mais cette fois Paule était près d'elle, et, sans crainte du péril, elle pouvait se laisser bercer sur l'onde frémissante. Et les courses folles dans les prairies, le repos sur le foin séché qui répandait un suave parfum ! Et les promenades au bord du Scorff, près du moulin !

Qu'il était pimpant et gracieux, ce moulin, dans la blancheur de sa façade, où s'ouvraient les fenêtres enguirlandées des festons de la vigne, et la porte hospitalière où jamais un pauvre n'avait attendu vainement ! Il s'élevait assez près du manoir, et les châtelaines le visitaient plutôt que la ferme, dont le bois les séparait.

Il était si joli, ce chemin creux et ombragé qui y menait ! Chaque saison lui apportait des fleurs nouvelles. Les aubépines et les églantiers y neigeaient sur la mousse étoilée ; puis les chèvrefeuilles qui enlaçaient au moindre appui leurs grappes roses et embaumées ; enfin les grands houx aux feuilles brillantes, où les baies rouges éclataient, si réjouissantes.

Mireille le prenait souvent, ce sentier. Elle était si bien accueillie dans ce moulin où riaient deux petites filles de son âge !

Et la pauvre enfant qu'un travail ingrat et détesté attendait jadis chaque jour se trouvait infiniment heureuse de cette affection attentive qui l'entourait au château, de ces respectueuses prévenances des fermiers et des meuniers. Ils la considéraient comme la fille adoptive de leurs propriétaires, et le lui prouvaient en la comblant de soins et de gâteries.

Lorsqu'elle était lasse de ses courses, elle venait se blottir dans le hamac soyeux suspendu aux branches de deux grands magnolias dont les parfums la portaient au sommeil. Quand il tardait à descendre sur ses longues paupières, Paule balançait d'une main douce la couche aérienne, en chantant une lente mélodie, et l'enfant s'endormait en lui souriant.

Aussi quelle surabondance de vie était en elle, maintenant que toute trace d'anémie et d'épouvante morale avait disparu !

C'était l'épanouissement d'une belle fleur que l'absence de soleil a empêchée de se développer et qui se hâte de s'ouvrir à ses rayons.

On lui laissait pleine liberté de jouer et de courir à sa fantaisie. Le Dr Conlau avait cessé ses visites de médecin, il ne venait plus qu'en ami aux Magnolias. Du reste, le grand air, le calme et les douches avaient été les seuls agents appelés pour assurer la guérison de la petite fille.

On pouvait maintenant la mieux juger et Mlle Irène, qui n'avait pas pour elle l'esprit enthousiaste de sa sœur, était forcée d'avouer que sa nature franche et douce, ses manières distinguées, sa joliesse en faisaient une délicieuse enfant, qu'on ne pouvait voir sans être pris par le charme émanant de toute sa mignonne petite personne.

Mme Kerlan continuait ses visites dominicales à sa fille adoptive. Chaque après-midi la voyait arriver, accompagnée de son mari et de ses enfants. Et Mireille attendait leur venue avec une impatience qui prouvait bien que son cœur n'était pas ingrat.

Quelle expansion à l'arrivée ! Combien elle semblait heureuse de recevoir leurs caresses ! Mais au départ elle n'avait plus de larmes. Si la jeune femme avait voulu l'emmenner, elle aurait consenti, sans doute, mais non sans regret.

C'est que son petit cœur se partageait entre deux tendresses, c'est qu'en retrouvant l'une, elle perdrait l'autre, et elle était trop parfaitement heureuse au château pour vouloir en jamais partir.

La femme du contremaître le comprenait si bien qu'elle n'avait pas encore parlé du retour à Kerentrech. La jeune châtelaine y songeait aussi, mais avec l'intention bien arrêtée de garder Mireille et d'en faire sa fille.

Un après-midi pluvieux avait retenu les deux sœurs et l'enfant dans le petit salon donnant sur le jardin. Elles travaillaient à un splendide voile en guipure sur filet qu'elles destinaient à l'église de Cléguer pour en orner le maître-autel. Mireille, sa poupée entre les bras, lisait sagement un livre illustré de belles gravures, assise câlinement aux pieds de Paule.

La fenêtre entr'ouverte laissait arriver vers elles les parfums si suaves des fleurs après l'averse. Une atmosphère de paix et de sérénité régnait dans le charmant décor de ce salon, orné d'étoffes orientales aux teintes vives, aux dessins si décoratifs.

La physionomie noble et calme toujours de Mlle Irène, le sourire épanoui de Paule, la grâce pénétrante de Mireille, dans sa robe blanche aux nœuds pourpres, ajoutaient encore au charme qui en émanait. C'était un reposant tableau d'intérieur pour l'étranger qui aurait jeté un regard dans cette salle exigüe, si coquette sous ses fleurs et ses verdure.

— La grand'mère, la mère et la fille, aurait-il pensé.

Et le fait est que, après deux mois de résidence au manoir, l'enfant s'était tellement identifiée avec ses dames qu'elle semblait faire partie intime d'elles-mêmes.

La plus jeune des Montscorff eut-elle cette idée ? On aurait pu le croire. Elle regarda l'heure à une mignonne montre en or émaillé qui pendait à sa ceinture, et dit à l'enfant :

— Rejoins Thérèse, chérie, elle va te donner ton goûter.

— Tu ne m'accompagnes pas, Mademoiselle ?

— Pas maintenant.

Mireille quitta la pièce après avoir tendu le front vers la jeune femme pour en obtenir un baiser.

— Je voulais te parler de Mireille, ma chère Irène, dit Paule.

La sœur aînée piqua son aiguille dans la fine dentelle, et relevant le front, elle répondit :

— Au sujet de son installation définitive ici, n'est-ce pas ?

Paule eut un cri de joie.

— Combien tu es bonne de m'avoir comprise ? Tu consentirais !

— Le moyen de te priver de la jolie poupée vivante avec qui tu t'entends si bien ?

— Oui, je l'aime, oui, j'en voudrais faire une jeune fille aimable et distinguée ! Notre vieillesse serait

trop triste dans cette solitude, vois-tu, Irène ; cette belle jeunesse en sa fleur l'égayera.

— Mais si elle est la fille de ces gitanes qui courent les foires, ne crains-tu pas que certains instincts de race ne s'éveillent en elle ? Prends garde à l'atavisme, sœurlette !

— L'éducation réforme tout. Près de nous, dans ce milieu paisible, Mireille perdra tout ce qu'elle peut avoir de mauvais en elle. Puis j'hésite à la croire fille de bohémiens. Elle a une distinction naturelle qui me prouve que ses ascendants étaient vraiment d'un monde égal au nôtre. De plus, elle n'a pas ces men-songes, ces détours innés chez les enfants de ces gens parfois sans aveu. Je persiste à penser que Mireille a été volée à sa famille, puis abandonnée.

— Et si cette famille se retrouvait ?

— Je ne le suppose pas. Il n'a pas été fait de réponse à cette note insérée dans les journaux, et il est bien tard maintenant pour en recevoir une. Mais si cela arrivait, j'aurais la douce satisfaction de lui rendre l'enfant saine d'esprit et de corps.

— Que ta volonté soit faite, chérie ; je ne demande qu'une chose : ton bonheur. Comment Mme Kerlan prendra-t-elle cette adoption ? Elle paraît très attachée aussi à cette petite.

— Oui, mais elle a ses enfants qu'elle lui préfère. Et lorsqu'elle comprendra quels avantages en ressortiront pour Mireille, car tu seras de moitié dans l'œuvre salutaire, Irène, elle nous la laissera.

— Et qu'en pensera Lucie ! reprit Mlle Irène en souriant.

— Elle jettera les hauts cris, sans doute ; recueillir une enfant abandonnée lui semblera stupéfiant, à elle, si orgueilleuse de ses titres. Mais sa manière de voir n'influera nullement sur la mienne.

Cette Lucie dont parlaient Mlles de Montscorff était une petite cousine, mariée au baron de Cosquert. Ils habitaient un château dans les environs, mais seulement pendant la belle saison. L'hiver retrouvait la baronne à Paris, au milieu des fêtes mondaines qu'elle aimait et dont elle était une des reines par la beauté et la fortune.

Du même âge que Paule, elle sympathisait avec elle, malgré leurs idées et leurs goûts complètement différents ; elle venait très souvent surprendre ses cousines aux Magnolias avec son fils et ses deux fillettes qui aimaient beaucoup leurs parentes, si aimables toujours.

Le dimanche suivant, Paule avait entraîné Louise sous la charmelle du jardin, et, lui prenant la main, elle lui avait dit bien franchement :

— Vous me laisserez Mireille, n'est-ce pas ?

— Pour toujours ? avait interrogé la jeune femme, une tristesse dans le regard.

— Oui. Dites-vous que si vous me l'enleviez je trouverais ma solitude plus grande encore, et songez que vous avez votre mari et vos enfants pour remplir votre vie.

Mme Kerlan ne résista pas à ces arguments qu'elle trouvait justes, et surtout à la muette prière contenue dans les grands yeux pleins d'émotion qui la regardaient. Elle refoula les larmes qui menaçaient de

voiler ses claires prunelles, et serrant avec force les doigts qui tenaient toujours les siens :

— Vous avez autant de droits sur l'enfant que j'en puis avoir, dit-elle, émue ; toutes deux nous l'avons sauvée de la mort ; elle est vôtre, gardez-la... Si je peux l'aimer autant que vous, je ne saurais lui faire un avenir de tout repos, comme celui qu'elle trouvera à vos côtés.

— Merci !... répondit Mlle de Montscorff avec effusion.

Et attirant la jeune femme vers elle, elle l'embrassa comme une sœur.

La douceur de cette caresse amena les pleurs prêts à couler.

— Vous me permettrez de la voir souvent, n'est-ce pas ? balbutia Louise.

— Lorsque vous le voudrez. Et quand vous désirez la garder quelques jours chez vous, j'en serai toujours heureuse.

Les deux jeunes femmes revinrent vers la pelouse où les enfants s'amusaient, joyeux.

— Dis-nous au revoir, Mireille, dit Mme Kerlan à la petite fille qui venait à elles.

— Vous partez ?... fit-elle. C'est bien tôt ! Mais vous reviendrez dimanche ?

— Certainement, si du moins tu es heureuse de nous revoir.

— Oh ! tu n'en doutes pas, dis ?

Et elle embrassait la jeune femme.

— Non. Voudrais-tu revenir à Kerentrech ?

Le regard de Mireille s'angoissa.

— Pour toujours ?... demanda-t-elle.

Et devant le silence gardé par Louise, elle regarda Paule, témoin muet de cette petite scène, et d'un air où une immense anxiété perçait :

— C'est que je ne voudrais pas la quitter ! je l'aime, je l'aime !...

Elle s'arrêta, craignant d'en trop dire, et finalement elle courut se blottir dans les bras que Mlle de Montscorff lui ouvrait.

— Vous le voyez, murmura Mme Kerlan, elle a choisi d'elle-même.

Mireille comprit-elle ? Toujours est-il qu'elle rapprocha celles qui avaient été pour elle les plus dévouées des mères, et dit en regardant la femme du contremaître de ses grands yeux :

— Tu as Marie et Louis, toi, et Mademoiselle n'aurait plus de petite fille, si je la quittais...

Sa voix était si tendre en parlant ainsi, qu'elle semblait demander pardon de la préférence accordée à Paule.

Les jeunes femmes, émues jusqu'aux larmes, embrassèrent l'enfant. Louise ajouta :

— Tu juges bien les choses, mignonne ; reste au château, puisque Mademoiselle le désire ; mais ne crains rien, mon affection m'y fera souvent revenir.

Le soir, lorsque Paule alla la border dans le grand lit aux tentures d'azur, elle se pencha jusqu'à sa jolie tête déjà tout ensommeillée, et lui dit tout bas :

— Maintenant, chérie, que tu deviens ma fille ne veux-tu pas m'appeler maman ?

Mireille se dressa d'un bond sur ses oreillers, et enlaçant le cou de cette mère si belle qui s'offrait à sa tendresse, elle l'embrassa follement en lui disant :

— Oh ! oui, tu seras ma maman ! Elles sont si bonnes, les mères, si bonnes !... J'en ai trois, et je les aime toutes, toutes !...

La jeune femme avait pâli : allait-elle apprendre enfin le secret que ces lèvres d'enfant détenaient ?

— Comment se nomme la troisième maman ? interrogea-t-elle. Est-ce de ma sœur Irène que tu veux parler ?

— Non ! fit-elle.

Puis, se ressaisissant :

— Oui, oui, Mlle Irène en sera aussi une pour moi.

— Mais avant Mme Kerlan, tu avais une petite mère qui t'aimait bien, et te brodait de jolies robes ?

La petite fille eut un air effrayé, puis cachant son visage dans l'oreiller, elle murmura :

— Oh ! que j'ai sommeil !...

Force fut à la jeune femme de la laisser dormir, en cessant de l'interroger sur ce sujet, puisqu'il était manifeste qu'elle ne voulait rien dévoiler. Et puis, qu'importait ? L'enfant était maintenant bien à elle, à quoi bon rechercher son origine ? Le mystère planait sur ce passé Paule n'essayerait plus de le dévoiler. Elle se contenterait d'aimer Mireille et d'en être aimée.

CHAPITRE VIII

L'ÉDUCATION DE MIREILLE

Devenue la maîtresse absolue de l'enfant tant désirée, Paule voulut en être le professeur, afin de l'avoir tout à elle. Pour l'aider dans cette éducation qu'elle désirait complète, elle prit comme gouvernante Mlle Yvonne Le Thiennec, la fille d'un notaire de Pont-Scorff, que la mort de son père obligeait à chercher une situation. Elle devait remplacer Mlle de Montscorff lorsque l'enfant préparait leçons et devoirs, et pendant les récréations, afin que Mireille ne fût jamais seule.

Cette jeune fille avait une vingtaine d'années ; elle était douce et bien élevée. Son instruction assez étendue lui aurait permis de se placer comme institutrice, mais elle n'avait pas ses brevets. Elle fut donc très heureuse d'être appelée aux Magnolias, près des châtelaines, si bonnes à tous, et non loin de sa mère qu'elle pouvait aller voir chaque dimanche.

Le sacrifice de sa fille permettait à Mme Le Thiennec de laisser ses deux fils au collège de Lorient, et de continuer à vivre à Pont-Scorff d'une modeste rente qui suffisait amplement à sa simple vie.

Yvonne s'attacha bien vite à cette petite aimable et studieuse Mireille, qui ne demandait qu'à être aimée, l'affectionna aussi. Cette réciprocité rendait les rapports très faciles entre l'élève et la sous-maîtresse.

Milles de Montscorff ne s'étaient pas trompées en supposant leur cousine Lucie hostile à cette adoption.

Mme de Cosquert arriva un matin au château avec un visage tout bouleversé.

— Que m'apprend-on ? dit-elle. Vous acceptez comme vôtre une enfant venue on ne sait d'où ! Je ne puis le croire !

— Cela est très vrai, Lucie, lui répondit doucement Paule. Nous voyons une bonne œuvre à faire, notre situation de fortune nous le permet, nous nous hâtons de nous y employer.

— Vous lui donnerez sans doute le nom des Montscorff, à cette petite aventurière ? interrogea-t-elle, son fin sourcil froncé.

— Il n'est pas encore question de nom pour le moment ; elle répond simplement à celui de Mireille, dit Mlle Irène.

— Veux-tu voir la fillette, Lucie ? demanda Paule, qui sentait l'orage gronder et ne voulait pas le laisser éclater.

— Non, vraiment ! s'écria la jeune femme révoltée. Je ne m'abaisserai pas à parler à cette fille. Et je vais vous avouer bien franchement que si vous persistez dans cette adoption ridicule, je ne viendrai plus au château. Je ne veux pas que mes enfants soient mis en contact avec cette abandonnée qui doit avoir la plus déplorable éducation, les plus mauvais instincts.

— La colère t'aveugle, Lucie, reviens à toi ! fit Paule, désolée de la tournure que prenait l'entretien. Cette petite Mireille est charmante, et tu pourrais sans crainte la laisser avec tes filles ; elle ne saurait leur nuire, au contraire.

— Oui, dis donc qu'elle leur est supérieure en tout. D'où vient-elle ? Où a-t-elle été élevée avant d'être jetée sur le chemin ? Tu ne peux me le dire, n'est-ce pas ? ajouta-t-elle, triomphante.

— Nous pouvons te dire une chose : elle était malheureuse et nous l'avons secourue ! dit Mlle Irène gravement.

— Et nous ne la délaisserons jamais ! acheva Paule.

— Vous n'avez jamais aimé vous entourer que de petites gens ! fit la baronne avec mépris. Mais jusqu'à plus ample information, je ne reviendrai plus.

Et elle était partie, laissant ses cousines révoltées de son manque de cœur.

— Je l'avais mieux jugée ! s'écria Paule. Qu'elle nous laisse, puisque cette enfant la gêne ; nous ne la sacrifierons pas à son orgueil.

Mais la jeune femme souffrait malgré tout de ce délaissement.

Mlle Irène, dont l'exquise nature ne comprenait pas la jalousie, était charmée de l'introduction de la petite inconnue dans leur solitude : elle voyait un tel bonheur rayonner sur le visage de sa sœur ! Plus de ces tristesses qui assombrissaient ses yeux clairs, et penchaient sa taille, restée flexible comme les joncs de la rive. Des sourires, de la gaieté dans les reparties ensoleillées, où leurs chansons joyeuses répondaient à celles des oiseaux.

— Il fallait un aliment à cette activité dévorante, se disait-elle, et la Providence a envoyé cette enfant vers nous, pour sauver Paule d'une vieillesse prématurée et sans joies.

Aussi, un jour, pendant le déjeuner, Mireille l'ayant appelée Mademoiselle, elle la reprit doucement.

— Dis-moi tante Irène, lui dit-elle avec un bon sourire, puisque ma sœur est devenue ta maman.

Cette amabilité mérita à la vieille demoiselle un baiser bien tendre de Paule, qui redoutait toujours de lui déplaire par son trop grand attachement à la petite étrangère.

Au lit de mort de sa mère, elle avait promis de la remplacer auprès de la jeune fille et de n'avoir jamais en vue que son entière félicité, même au dépens de la sienne. Elle tenait parole. Le destin ne lui avait pas permis de la lui donner complète, cette félicité ; une affection malheureuse avait embrumé sa jeunesse de larmes ; mais, comme une douce fleur perçant la neige, Mireille était venue, amenant la sérénité dans cette âme désillusionnée.

On avait transformé une chambre de la tourelle en salle d'études, et chaque matin, penchée sur ses cahiers, ou son front intelligent levé vers le visage de sa patiente institutrice, Mireille écrivait et écoutait. Très docile, désireuse d'apprendre, elle faisait d'étonnant progrès qui émerveillaient Paule.

L'instruction de la fillette avait été commencée par Juana, qui avait fait de bonnes études dans un couvent de France. Toujours poursuivie par ses idées sur l'enfant recueillie par son mari, c'est la langue française qu'elle lui avait enseignée. Il était donc très facile de continuer l'œuvre, avec une intelligence aussi vive que celle de Mireille.

L'art de la musique n'était pas négligé. Devant le grand piano à queue qui avait encore des sons harmonieux et purs, la jeune comtesse installait la mignonne petite, qui, sans se laisser décourager par les difficultés des débuts, répétait gamme après gamme.

Aussi quel triomphe, lorsque, pour l'anniversaire de naissance de Mlle Irène, qui arrivait le jour de l'Assomption, double fête pour ces cœurs fervents, la maîtresse et l'élève purent jouer une sonate à quatre mains ! Mireille y égrenait seulement quelques notes, l'accompagnement et une partie du chant étant faits par Paule, mais elles étaient frappées avec justesse et mesure.

Le salon, ce soir-là, avait été splendidement illuminé.

Outre la gouvernante que son excellente éducation faisait admettre près de ces dames, Mlle Alice Rindon, jeune receveuse des postes de Cléguer, qui venait parfois jouir de la compagnie des deux châtelaines, y avait été aussi appelée. L'harmonie était complète entre ces personnes de conditions cependant fort différentes, mais dont les âmes savaient vibrer aux plus nobles sentiments. Et quel joli trait d'union elles avaient entre elles !

Toujours vêtue de blanc, la nuance préférée de Paule, Mireille allait et venait dans la pièce immense comme une jolie fée auréolant tout de sa chère présence.

Et la soirée s'écoula très douce pour toutes surtout pour Mlle Irène, la reine de la fête, avait dit

la petite fille. Et pour cette raison elle avait, de ses doigts habiles, piqué une rose pâle dans les ondes épaisses des cheveux argentés, et une seconde au corsage.

— Oh ! tante Irène, s'était-elle écriée après avoir ainsi paré la vieille demoiselle, vous ressemblez à la belle dame de la galerie, celle qui porte une robe de soie noire comme la vôtre et des roses pareilles à celles-ci !

— Tu veux parler de la comtesse Irène de Montscorff ; elle était la femme de ce comte Paul qui ne quittait pas le palais de Versailles, alors que Louis le Grand y résidait. C'était une de nos aïeules, et l'intime confidente de la reine Marie-Thérèse. Ainsi que moi, la beauté n'avait pas été son partage, ajouta-t-elle avec un sourire.

— Mais elle avait la noblesse de l'attitude et du cœur, s'écria Paule, et de ce côté tu lui ressembles bien, chère Irène !

— Que ces temps sont loin de nous, et combien notre famille, si nombreuse, alors, a été décimée depuis !

Une certaine tristesse s'était répandue sur la figure énergique de l'aînée des Montscorff, après ces paroles. Songeait-elle à ces soirées passées dans cette Galerie des Glaces du château de Versailles, où son aïeule avait le droit de s'asseoir près de la reine, avec

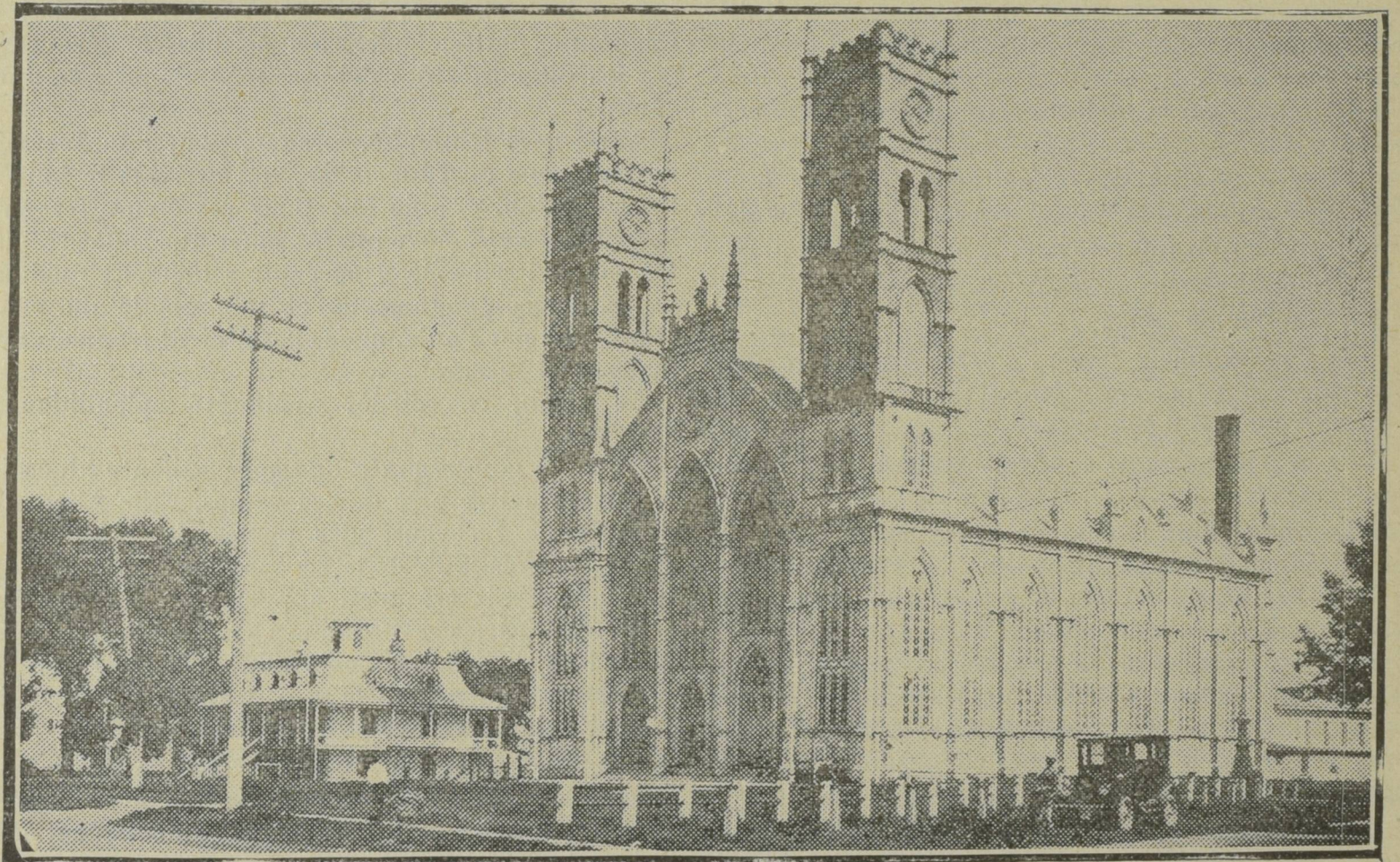
les plus grandes dames du royaume, et de celles qu'elles passaient, elles les dernières du nom, dans ce petit manoir, ayant à leurs côtés une modeste receveuse des postes, une simple gouvernante et une enfant inconnue provenant peut-être de parents placés au bas de l'échelle sociale ? Elle ne fit pas connaître ses pensées. Secouant sa tête altière, comme pour en chasser les derniers regrets, elle dit en souriant à Alice :

— Voulez-vous chanter avec Paule de duo de Mendelssohn où vos voix s'unissent si bien, ma chère enfant ?

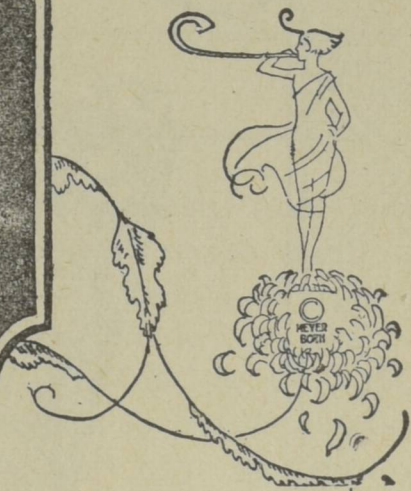
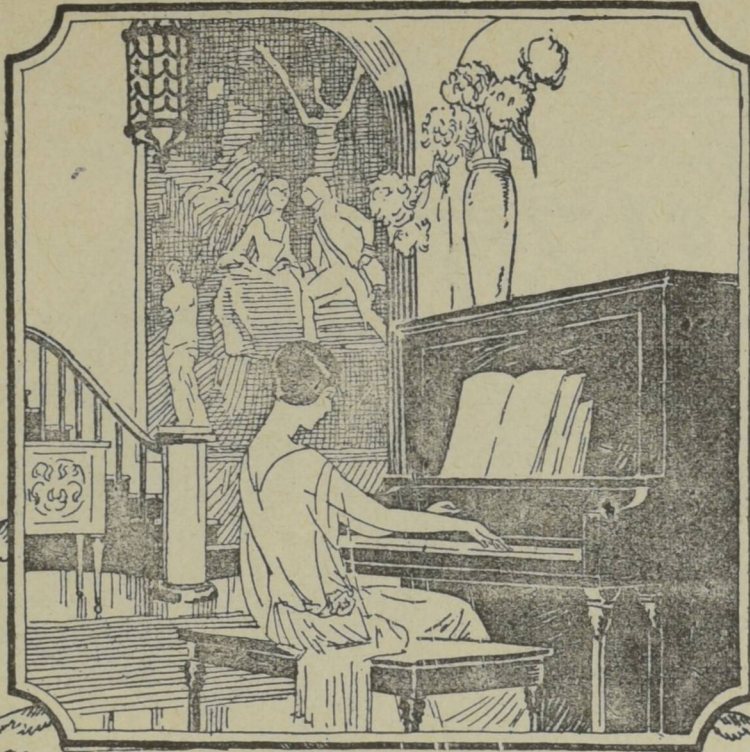
La jeune receveuse s'empressa de satisfaire ce désir en rejoignant au piano la musicienne qui s'y trouvait encore.

C'était une brune, au visage sympathique, dont les grands yeux mordorés avaient une douceur pénétrante. Elle avait perdu sa mère à sa naissance. A la mort de son père, officier sans fortune, elle fut forcée de chercher un emploi. Elle était restée aimable et bonne, dans cette position nouvelle, souvent pénible, surtout en cette solitude où elle vivait. La Providence, qui mesure le vent à la brebis tondue, avait eu pitié de cette détresse, et elle avait été nommée à Cléguer. Tant de courage toucha Mlles de Montscorff qui avaient pour l'isolée une véritable affection.

(A suivre.)



L'ÉGLISE ET LE PRESBYTÈRE DE STE-ANNE-DE-LA-PÉRADE



PIANOS

ET

PHONOGRAPHE

Deux instruments très en faveur comme cadeau de Noël ou du Jour de l'An et que vous pouvez obtenir à de très bonnes conditions en vous enrôlant dans notre

CLUB DE NOEL

LIMITÉ A 200 MEMBRES

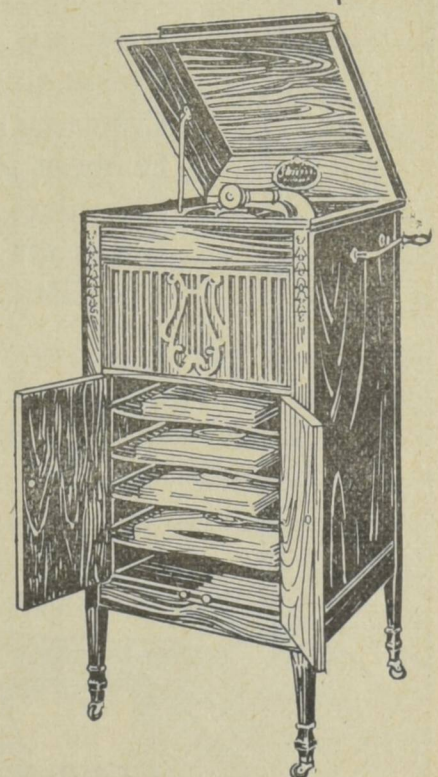
UNE PIASTRE COMPTANT suffit pour vous assurer la possession d'un Phonographe à votre choix, payable en 12 versements mensuels égaux : **SANS INTÉRÊT.**

UN LEGER ACOMPTE pour vous assurer la possession d'un Piano ou Piano-Automatique à votre choix, payable en 36 versements mensuels égaux : **SANS INTÉRÊT.**

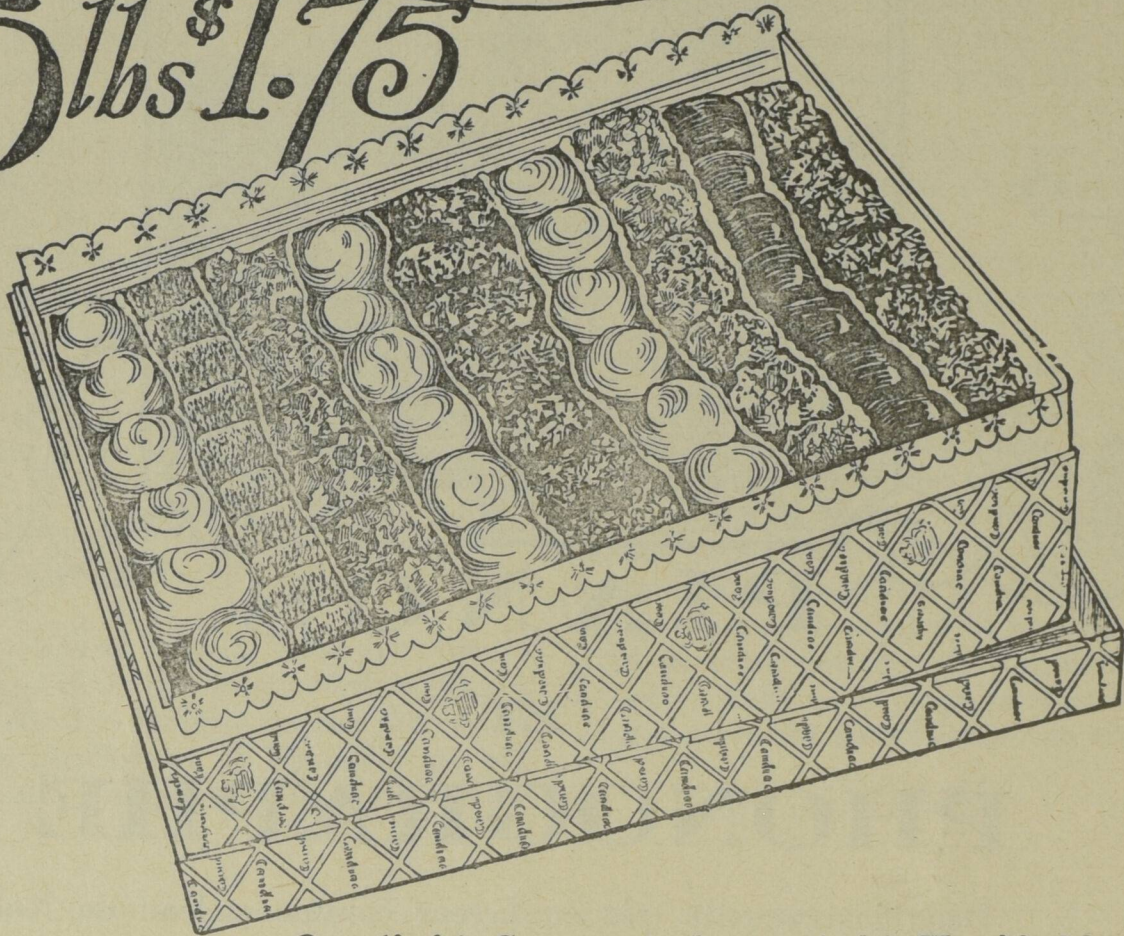
Venez ou écrivez et demandez notre " Circulaire du Club de Noël ".

COMPAGNIE
P.T. LEGARÉ
LIMITEE

142, RUE ST-JOSEPH, 142



La boîte
5 lbs \$1.75



Qualité! Saveur! Quantité! Variété!
 5 lbs d'excellents bonbons à la "Boîte de Famille"

Chaque boîte renferme un mélange exquis de :

- Gelée aux fruits
- Crème aux amandes
- Crème au coco
- Bonbons français
- Chocolats à l'érable
- Chocolats à la vanille
- Etc., Etc.

Demandez le mélange "Régale", Boîte de Famille — et l'on vous donnera une énorme boîte des plus savoureux bonbons que vous ayez jamais goûtés. Qui aurait cru que \$1.75 pourrait acheter des friandises si bien choisies? Si délicieuses? Et en si grande variété?

Ici, pas de rubans roses, pas de cartons enjolivés ni de dentelles de papier — votre argent achète des bonbons et rien de plus. La plus grande dilettante n'y trouverait rien à redire, et toute votre famille en sera ravie.

C'est vraiment une boîte incomparable — et c'est la plus satisfaisante façon d'acheter des bonbons pour le "chez-soi."

*Demandez-la à votre fournisseur.
 S'il ne l'a pas, il vous la procurera.*

BC.1

Bonbons Candiac (Canada) Limitée